LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

TOME DIX-HUITIÈME.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,
RUE PALATINE, N° 5, A PARIS.

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

COLLATIONNÉES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS

ET ENRICHIES DE NOUVELLES NOTES.

MÉMOIRES DES INDES.

PHILOS. NANNET
AD USUM ALUMN

Imprimerie de Béthune.

A PARIS,

AU BUREAU, RUE PALATINE, N° 5,

PRÈS SAINT-SULPICE ;

ET CHEZ GAUME FRÈRES,

RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N° 5.

1831.

ÉDIF

PAI

Du P. le

MES

QUELQ
perte que
Verjus, je
mort, qui
jusqu'à vo
les mêmes
XVI

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DES INDES.

LETTRE

Du P. le Gobien aux missionnaires français à la Chine et aux Indes.

MES RÉVÉRENDS PÈRES,

QUELQUE sensibles que nous ayons été à la perte que nous avons faite du révérend P. Verjus, je ne doute pas que la nouvelle de sa mort, qui doit maintenant avoir été portée jusqu'à vous, n'ait fait au fond de vos cœurs les mêmes impressions, et peut-être encore de

plus vives, puisque vous perdez en sa personne celui que vous regardiez avec raison comme le père et le fondateur de vos missions. Il l'étoit en effet, et c'est à l'établissement de cet ouvrage si nécessaire au salut des ames, qu'il a employé une bonne partie de sa vie. Il y a consacré ses soins, ses veilles, sa santé, le crédit de ses amis, toutes les pensées de son esprit, et j'ose dire, toute la tendresse et tous les mouvements de son cœur.

J'ai cru, mes révérends pères, pour ne vous pas laisser sans quelque consolation dans une si juste douleur, et pour adoucir même, en quelque façon, la nôtre, ne pouvoir rien faire de mieux, que de recueillir ce que j'ai su par moi-même, et ce que j'ai pu apprendre par d'autres, des particularités de sa vie et de ses vertus. Le récit que je vous en ferai sera court et simple, et ne contiendra rien qui ne soit conforme à l'exacte vérité. Mais j'espère, sa mémoire vous étant aussi chère qu'elle l'est, que vous en serez touchés, et que vous y trouverez même, quelque fervents que vous puissiez être, de quoi vous instruire et vous édifier.

Le P. Antoine Verjus naquit à Paris le 24 janvier 1632. On remarqua en lui, dès ses plus tendres années, un naturel heureux, et cet assemblage de bonnes qualités, qui font

toujours naître de grandes espérances, et qui attirent l'attention et les soins particuliers des parents. Il parut même, en diverses occasions, que la Providence veilloit d'une manière spéciale à sa conservation; et l'on a toujours regardé dans sa famille, non-seulement comme un effet sensible de cette protection particulière de Dieu, mais encore comme une chose qui approchoit du miracle, ce qui lui arriva à l'âge de neuf ou dix ans.

Un jour qu'il se promenoit à la campagne, s'étant échappé à la vigilance de ceux qu'on avoit commis pour son éducation, il monta sur un puits très profond qui n'étoit couvert que de mauvaises planches, et se faisoit un divertissement de s'y promener comme sur une espèce de théâtre, quand les deux planches du milieu lui manquèrent tout-à-coup sous les pieds. Il étoit perdu sans ressource, si, en tombant, il ne se fût pris à une des planches qui restoient encore, et où il demeura attaché, n'ayant, pour soutenir tout le poids de son corps, ainsi suspendu, que l'extrémité de ses doigts. Il demeura en cet état jusqu'à ce qu'une jeune paysanne accourut au bruit qu'elle entendit; mais, comme elle n'avoit pas assez de force pour l'aider à sortir de ce danger, tout ce qu'elle put faire fut de crier elle-même, et

d'appeler du monde à son secours. Alors un homme inconnu s'approcha, et l'ayant retiré sans peine, il l'avertit d'aller sur l'heure même à une chapelle de la sainte Vierge, qui étoit dans le voisinage, pour y rendre grâce à Dieu de l'avoir délivré d'un péril si évident. Il le fit avec joie, car il avoit déjà envers Marie une dévotion particulière, qu'il a conservée jusqu'à la fin de ses jours. Toute la bonté de son cœur se fit connoître dès cet âge tendre. A peine eut-il rejoint les gens de sa maison, qu'il envoya promptement chercher celui qui lui avoit sauvé la vie, afin de lui procurer la récompense qu'il méritoit. Mais cet homme, que la Providence sembloit n'avoir conduit là que pour le tirer de ce péril, disparut à l'instant; et, quelque diligence qu'on fît pour le trouver, ou du moins pour savoir qui il étoit, on n'en put jamais être instruit.

A l'égard de la jeune paysanne, pour reconnoître le service qu'elle lui avoit rendu, il s'appliqua à l'instruire lui-même des mystères et des devoirs de la religion, et il le fit si parfaitement, tout enfant qu'il étoit encore, qu'on la jugea digne, quelque temps après, d'être reçue en qualité de religieuse chez les hospitalières de la Place Royale, où elle a donné, pendant toute sa vie, de grands exemples des

vertus propres à son état. Il courut dans sa jeunesse, malgré l'attention de ses parents, plusieurs autres dangers, où la protection de Dieu parut toujours d'une manière si visible, que le P. Verjus, qui parloit peu de lui, avouoit quelquefois à ses amis qu'il ne pouvoit s'en rappeler le souvenir sans être pénétré de la plus vive reconnoissance.

Monsieur Verjus, qui comptoit pour peu les avantages de la fortune, s'ils n'étoient accompagnés et soutenus d'un vrai mérite, n'épargna rien pour cultiver les heureuses inclinations d'un fils qu'il aimoit tendrement. Quoique personne ne fût plus capable que lui de donner à ses enfants une éducation heureuse, comme le savent ceux qui l'ont connu, et comme il a assez paru par les fruits solides qu'ils ont retirés de ses soins, et par la manière dont ils se sont distingués dans la profession qu'ils ont suivie, il crut cependant n'en pouvoir donner à celui-ci une meilleure, que de le faire étudier dans notre collége de Paris. Il y fit en peu de temps de grands progrès et dans les sciences et dans la piété. Dès lors on admiroit en lui des sentiments nobles et élevés beaucoup au-dessus de son âge; un naturel égal et sans humeur, une sagesse anticipée, un esprit vif et pénétrant, et qui ne se rebu-

toit pas aisément du travail, beaucoup de fermeté et de courage, en un mot, les plus heureuses dispositions du monde à servir quelque jour utilement l'état dans le siècle, comme plusieurs autres de sa famille. Mais Dieu, qui vouloit l'attirer à son service, lui inspira d'autres vues. Dans le temps qu'on songeoit à le retirer du collége pour lui faire prendre le parti de l'épée, il se sentit fortement pressé de quitter le monde, et d'entrer dans notre Compagnie. Le P. Petau, à qui il avoit déjà confié sa conscience, fut celui qu'il consulta sur son dessein. Ce grand homme, aussi recommandable par sa sagesse et par son éminente vertu, que par cette capacité profonde qui le rendit une des plus vives lumières de son siècle, se fit un plaisir de l'écouter; et comme il connoissoit déjà, par lui-même et par le témoignage public, la piété constante et les talents naturels du jeune homme, après quelques entretiens particuliers, il l'assura que sa vocation venoit de Dieu. Il en fallut faire la déclaration à son père, qui en fut vivement touché, et qui mit d'abord tout en œuvre pour s'opposer au dessein de son fils, mais, comme ni la tendresse ni l'autorité paternelle ne gagnoient rien sur un esprit naturellement ferme, il lui fit faire divers voyages de plaisir aux envi-

rons de Paris, pour voir s'il n'y avoit point quelque légèreté dans son dessein, et si le commerce du monde ne lui inspireroit point d'autres sentiments.

Ce fut dans une de ces promenades qu'il commença à donner des marques de ce zèle ardent pour la conversion des infidèles, qui a si fort éclaté dans la suite de sa vie. Il se trouva un jour chez un gentilhomme, ami particulier de M. Verjus. Pour faire plaisir au père, le gentilhomme n'omit rien de ce qu'il crut propre à éprouver la vocation du fils : mais, bien loin de l'ébranler, le jeune homme n'en parut que plus affermi. Il s'insinua même si bien dans l'esprit du gentilhomme, et lui parla sur la conversion des infidèles d'une manière si pathétique, qu'il l'engagea à contribuer, par ses aumônes, à cette bonne œuvre. Il lui laissa sur cela un mémoire écrit de sa main, où il l'exhortoit à donner deux mille écus au noviciat des Jésuites, pour y élever de jeunes missionnaires propres à aller porter les lumières de l'évangile dans le nouveau Monde. Ce mémoire se trouva dans les papiers du gentilhomme après sa mort, avec son testament, qui étoit en effet chargé de cette aumône, et qui fut exécuté avant même que le P. Verjus eût fait ses premiers vœux de religion. Ce-

pendant M. Verjus voyant que tous les moyens qu'il avoit pris pour faire changer de résolution à son fils n'avoient servi qu'à la fortifier, ne voulut plus s'opposer aux desseins de la Providence, et il en fit le sacrifice à Dieu, en homme vertueux et plein de religion.

La séparation coûta cher à l'un et à l'autre, et le P. Verjus a avoué depuis, qu'en ce moment il sentit les mouvements de la nature se réveiller dans son cœur, d'une manière si forte, qu'il en fut ébranlé. Mais, dès qu'il fut au noviciat, il protesta à Jésus-Christ que sa croix lui tiendroit lieu à l'avenir de tout ce qu'il avoit eu de plus cher dans le monde. En même temps ses peines s'évanouirent, et il ne songea plus qu'à acquérir la perfection de l'état qu'il venoit d'embrasser.

On ne sauroit dire avec quelle ferveur il s'appliqua à remplir tous les devoirs de sa profession. Il étoit alors dans sa dix-neuvième année; et, comme il avoit l'esprit mûr et fort avancé, il prit les choses de la piété, non pas en novice, mais en homme fait. Il s'appliqua particulièrement aux vertus solides et propres à former un homme destiné à travailler au salut des ames. La conversion du nouveau Monde ayant été le principal attrait de sa vocation, c'est là qu'il rapportoit ses prières, ses commu-

nions, ses mortifications et toutes les autres pratiques de la vie religieuse; et son zèle le porta dès ce temps-là à écrire à notre père Général pour lui demander la permission de s'y consacrer lui-même le plutôt qu'il se pourroit. Ce fut dans de si saintes dispositions qu'il fit ses premiers vœux.

Après son noviciat, on l'envoya régenter en Bretagne. Le désir qu'il avoit de se consacrer aux missions ne s'y ralentit pas; au contraire, il s'y alluma encore davantage par les exemples de plusieurs fervents missionnaires, que les Jésuites avoient de tous côtés dans cette province. Mais il comprit bien, par la conduite qu'on observe dans notre Compagnie, qu'il n'étoit pas encore mûr pour des emplois si difficiles; qu'outre les forces du corps et un âge plus avancé, il falloit acquérir beaucoup de connoissances, et s'exercer long-temps dans le travail; qu'enfin il ne devoit pas aller dans le nouveau Monde pour se rendre saint, mais plutôt qu'il falloit se rendre saint, pour être en état d'aller travailler avec succès à la conversion du nouveau Monde. Ainsi, il ne songea qu'à se perfectionner dans son emploi; et les classes furent pour lui une espèce d'apprentissage, où il s'accoutuma de bonne heure, comme il espéroit de le faire un jour dans les missions, à souffrir, à travailler, à instruire et

à former les autres à la vertu. A mesure qu'il enseignoit à ses écoliers les voies du salut, il marchoit à grands pas dans celle de la perfection; et comme il rapportoit tout à cette fin, ni l'étude des langues, ni la lecture des auteurs profanes, ni le plaisir qu'il prenoit à la poésie et à l'éloquence, ne furent pas capables de dessécher sa dévotion. Mais aussi il sut si bien allier l'un avec l'autre, que la dévotion ne parut jamais nuire à ses études. Il y fit en effet des progrès très considérables, et il se trouvoit parmi nous peu de personnes qui eussent plus de goût que lui pour les ouvrages d'esprit, et qui entendissent plus finement les belles-lettres.

Il fit ensuite sa théologie avec le même succès, et il crut alors pouvoir espérer que le père Général écouteroit ses prières, et qu'il lui accorderoit enfin la grâce qu'il avoit si long-temps désirée. Bien des raisons cependant paroissoient s'opposer à son dessein. Comme il s'abandonnoit sans ménagement à tout ce qu'il entreprenoit, son extrême application à l'étude lui avoit causé des maladies considérables, jusqu'à l'obliger souvent d'en interrompre le cours, et de laisser les classes pour quelque temps. Sa poitrine même paroissoit entièrement ruinée, et on désespéroit qu'il pût jamais se rétablir. D'ailleurs on devoit avoir de la peine

à se priver en France d'un homme que son esprit, sa capacité, et son excellent naturel, rendoient propre à d'autres fonctions importantes, et qui demandoient moins de forces que les emplois de la vie apostolique.

Cependant sa fermeté et son zèle lui firent presser si fortement ses supérieurs, qu'il leur fit une espèce de violence; et, malgré tous les obstacles qu'on lui opposa, il obtint enfin du père Général la permission de partir. Mais Dieu ne lui inspiroit ce grand zèle que pour éprouver sa fidélité, ou plutôt il attendoit encore plus de son zèle, que ce qu'il lui avoit inspiré. Il ne demandoit qu'une place parmi les missionnaires; et Dieu, en le destinant à en être le père et le conducteur, vouloit en quelque manière qu'il les remplît toutes.

M. le comte de Crecy, qui fut averti, quoi qu'un peu tard, de son dessein, ne put jamais se résoudre à perdre un frère qui lui étoit si cher. Il s'opposa fortement à son départ; et il lui fut d'autant plus aisé d'y réussir, que les médecins déclarèrent que, dans la foiblesse où se trouvoit alors le P. Verjus, il ne pouvoit pas même entreprendre le voyage, sans courir risque de sa vie. Les raisons et les prières de M. de Crecy touchèrent les supérieurs, et il fut conclu que le P. Verjus resteroit en

France. Tout ce qu'on put faire pour le consoler, fut de lui donner quelque espérance d'obtenir dans un autre temps ce qu'on étoit alors obligé de lui refuser.

Le P. Verjus songea donc à rétablir sa santé. Mais comme il n'attendoit rien des remèdes ordinaires qu'il avoit si souvent et si inutilement employés, il eut recours à de nouveaux moyens que sa piété lui inspira. Il avoit une grande vénération pour la mémoire de M. Michel le Nobletz, célèbre missionnaire de Bretagne, qui étoit mort quelques années auparavant en odeur de sainteté (le 5 mai 1652), et dont il avoit ouï parler avec admiration durant son séjour en cette province. Il l'invoquoit souvent dans ses dévotions particulières; et, pour obtenir sa guérison par les mérites de ce saint missionnaire, il s'engagea par vœu à écrire sa vie. Cette vie, qu'il donna sous le nom de l'abbé de saint André, fut reçue du public avec un applaudissement général. On la lut dans toutes les communautés, et on la proposa aux ecclésiastiques des séminaires, comme un modèle parfait pour ceux qui travaillent à la conversion des ames.

L'estime que tout le monde fit de cet ouvrage, qui n'étoit pourtant qu'un premier essai, ne donna jamais envie au P. Verjus de

s'en déclarer l'auteur. Il compta pour rien les louanges qu'il méritoit, pourvu que le prochain en retirât un solide avantage : et cela a été une des maximes qu'il a le plus constamment suivies, de travailler toujours sans aucune vue d'intérêt propre, sachant bien que Dieu nous récompense au centuple, non-seulement de la gloire que nous lui rendons, mais encore de celle que nous nous dérobons, pour l'amour de lui, dans l'esprit des hommes. Ce travail qui devoit être, ce semble, un obstacle au rétablissement de sa santé, devint un remède à son mal, comme sa foi le lui avoit fait espérer. Il se trouva dans la suite beaucoup mieux; et, quoiqu'il ne fut point encore assez fort pour exécuter ses premiers desseins, il ne désespéra pas de pouvoir s'occuper utilement en France au salut du prochain.

On eût bien souhaité qu'il se fût appliqué à la prédication. Il avoit pour cela des qualités qui ne se trouvent guère réunies dans la même personne : une éloquence naturelle et pleine d'onction, une politesse qui n'avoit rien d'affecté, beaucoup de feu dans l'esprit et dans l'action, une imagination qui répandoit partout de l'agrément et de la clarté, et surtout un sens droit, un discernement juste, et un goût exquis, pour découvrir ce qu'il y a de

vrai et de solide en chaque chose : mais la foiblesse de sa poitrine et un asthme continuel empêchèrent toujours les supérieurs de l'appliquer à cette fonction.

Il s'en consola plus aisément que ses amis, parce qu'il redoutoit ce que ce ministère a d'éclatant; mais, pour ne pas laisser languir son zèle, il résolut d'écrire sur des matières de piété. Pour connoître ce que le P. Verjus étoit capable de faire en ce genre-là, outre la vie de M. le Nobletz, dont j'ai parlé, il ne faut que jeter les yeux sur celle de saint François de Borgia, qu'il a beauconp plus travaillée, et à laquelle il eût encore voulu mettre la dernière main sur la fin de sa vie, si ses occupations et ses incommodités lui eussent laissé quelques moments de loisir. C'est un ouvrage plein dè cet esprit du christianisme et de ces grands sentiments, qui font paroître la vertu dans tout son jour. Tout y respire le mépris des grandeurs humaines, les charmes de la solitude, le prix des humiliations, l'amour de la pénitence, et la douceur de la prière et de la contemplation : il est difficile de lire cette histoire avec quelque attention, sans être également touché et des grands exemples qu'on y remarque, et de la manière vive et éloquente dont les choses sont exposées par l'auteur.

Le P. Verjus avoit surtout pour écrire une facilité merveilleuse. Rien, ce semble, ne lui coûtoit; et, dès qu'il prenoit la plume, tout ce qu'il vouloit dire se présentoit d'abord à son esprit, et couloit comme de source, sans qu'il fût obligé de le chercher. Je me suis moi-même fait souvent un plaisir de lui voir écrire un grand nombre de lettres sur des affaires importantes qui demandoient de la réflexion et de la justesse : il les écrivoit toutes aussi vite que si on les lui eût dictées; et je trouvois à la fin non-seulement qu'il n'avoit rien omis d'essentiel ni pour le fond ni pour l'ordre, mais qu'il y avoit partout un agrément et un tour d'esprit, où il est difficile d'arriver, même avec beaucoup d'étude et de travail. Il y a peu de personnes, en France, d'une certaine distinction, qui n'aient lu ou reçu de ses lettres, soit de celles qu'il écrivoit en son nom, soit de celles qu'il a écrites pour le révérend P. de la Chaise. Comme il tenoit lui-même un registre de celles particulièrement qui étoient sur des affaires importantes, le nombre qu'on en a est si prodigieux, qu'on pourroit être surpris, qu'avec ses autres occupations, il ait pu fournir à un si grand travail.

Il seroit à souhaiter pour le public, qu'on eût conservé les lettres qu'il a écrites à feue

Madame l'abbesse de Malnouë (Marie-Eléonore de Rohan), sur différents sujets de spiritualité. Cette princesse, si recommandable par sa piété, par son esprit et sa politesse, pouvoit elle-même servir de modèle à tous ceux qui se piquoient de bien écrire. Elle se connoissoit parfaitement en ces sortes d'ouvrages; et le commerce qu'elle avoit avec tout ce qu'il y avoit de plus poli et de plus spirituel, lui donnoit lieu d'en pouvoir juger mieux que tout autre. Elle disoit quelquefois que dans les lettres des personnes de sa connoissance qui écrivoient le mieux, il lui sembloit voir tout d'un coup ce qu'ils avoient d'esprit; mais que dans celles qu'elle recevoit du P. Verjus, elle apercevoit, comme en éloignement et en perspective, un fond d'esprit en réserve, qui alloit incomparablement au-delà de ce qu'il en vouloit faire paroître. Elle voulut mettre à la tête de son admirable paraphrase sur le livre de la Sagesse une préface de la façon du P. Verjus. Ce père en fit une très courte, et en si peu de temps, qu'il sembla y affecter quelque sorte de négligence. Cependant elle parut si belle à Madame de Malnouë, qu'elle ne pouvoit se lasser de dire que ce petit nombre de paroles, rangées en apparence sans art et sans étude, valoit un livre entier.

La réputation que le P. Verjus s'étoit acquise de bien écrire, le fit rechercher de plusieurs personne de qualité, qui eussent bien voulu profiter de son esprit et de ses talents; il s'en excusa toujours sur l'obligation où il croyoit être de donner son temps à quelque chose de plus important à la gloire de Dieu et au salut du prochain. Cependant il ne put se défendre de prêter sa plume pour travailler à quelques ouvrages d'un genre différent; mais c'étoit dans une conjoncture où le devoir et l'amitié sembloient l'exiger de lui. Parmi ceux-là, on peut mettre l'apologie de M. le cardinal de Furstemberg, enlevé à Cologne pendant qu'on y traitoit de la paix; plusieurs manifestes français et latins pour les princes d'Allemagne, contre les prétentions de la cour de Vienne, et quelques autres écrits de même nature qui regardoient les intérêts de la France, et qu'il fit pour soulager M. le comte de Crecy, lorsqu'il fut envoyé auprès de lui en Allemagne par ordre même du Roi. Ce fut en 1672 que ce ministre, accablé par la multitude des affaires dont il étoit chargé, et encore plus par ses indispositions, souhaita avoir auprès de lui le P. Verjus, dont il connoissoit mieux que personne l'habileté et la facilité pour le travail. Ce père s'acquit, dans toutes les cours d'Alle-

magne, une grande réputation, non-seulement par son esprit, mais beaucoup plus encore par sa vertu et par sa droiture. On admiroit en lui, avec une pénétration à laquelle rien n'échappoit, une modestie et des airs simples et unis, qui ont toujours fait son caractère parmi nous, et qui étoient encore plus remarquables au milieu du monde. Il se faisoit honneur de porter son habit jusque dans les palais des princes protestans, où le nom de Jésuite étoit le plus en horreur; et il paroissoit dans toute sa conduite un fond de piété et de religion qui le faisoit aimer et respecter de ceux dont il étoit connu.

Le premier ministre de M. l'électeur de Brandebourg, homme d'une capacité reconnue dans tout l'empire, mais zélé calviniste, et qui dès son enfance avoit pris dans les livres de ses docteurs d'étranges impressions contre les Jésuites, disoit souvent qu'il passeroit volontiers sa vie avec lui. Ce n'est pas que ce père le ménageât en aucune manière quand il s'agissoit de religion; il lui parloit sur ce sujet avec la liberté qui convient à un ministre de Jésus-Christ; et il employa souvent toute la force de son zèle pour lui faire sentir ses erreurs et pour l'en détacher. S'il ne réussit pas à le convertir, la considération que ce ministre avoit pour lui fut cependant utile à la religion. Il lui re-

présenta combien il étoit honteux de recevoir et de récompenser, comme on faisoit en quelques cours d'Allemagne, et surtout en celle de son maître, certains réfugiés de France et d'autres royaumes catholiques, à qui le seul esprit de libertinage avoit fait quitter leur pays et leur religion, et il ferma par-là à plusieurs l'asile qu'ils cherchoient à leurs désordres. Ce n'étoit que par un esprit de zèle, et pour les ramener plus aisément dans le bon chemin, qu'il en usoit de la sorte. Lorsqu'il pouvoit les joindre et leur parler, il n'est point de mouvements qu'il ne se donnât pour les faire revenir de leur égarement. Il s'appliquoit à les instruire; il les effrayoit par la crainte des jugements de Dieu; il les gagnoit par mille bons offices; il procuroit leur réconciliation avec les supérieurs, dont ils craignoient les châtiments et l'autorité; il tâchoit de mettre à couvert leur honneur et celui de leur ordre, s'ils étoient religieux : enfin il les conduisoit dans des lieux où il pouvoit espérer que leurs personnes et leur salut seroient à l'avenir en sûreté. Cette espèce de mission que son zèle lui avoit inspirée jusque dans les cours et dans les palais des princes hérétiques, l'occupoit de telle sorte et lui réussit si bien qu'il sembloit que la Providence ne l'y avoit

envoyé que pour faire rentrer dans l'Église ces esprits égarés.

Le premier ministre du duc de Hanovre (M. de Grote) n'eut pas moins de considération pour le P. Verjus, qu'en avoit eu celui de Brandebourg. Il servoit un prince catholique, et il avoit le malheur de suivre le parti protestant. La beauté et l'élévation de son génie, jointes à une naissance très distinguée, lui donnoient un grand crédit en cette cour. Mais plus il avoit de mérite, plus il étoit touché de celui du P. Verjus. Il se déroboit souvent à ses plus importantes affaires, pour l'entretenir et pour disputer avec lui. Il sembloit qu'il cherchât la vérité; il l'écoutoit du moins avec plaisir, quand le père tâchoit de la lui faire connoître. Mais ses préjugés l'emportèrent sur sa raison, et, quoique ébranlé, il ne put jamais se résoudre à abandonner ses sentiments. Il avoua pourtant de bonne foi que le P. Verjus l'avoit entièrement persuadé que les opinions des calvinistes n'étoient pas soutenables, et que, pour lui, s'il pouvoit une fois se déterminer à condamner celles de Luther, ce ne seroit jamais que pour embrasser la religion catholique. Il ajoutoit aussi que le père lui avoit donné une haute idée des Jésuites, et qu'il se croiroit fort heureux d'en avoir toujours

auprès de lui deux ou trois de son caractère.

Mais la princesse Sophie, palatine, alors duchesse d'Osnabruk, et depuis duchesse douairière de Hanovre, connut peut-être mieux que personne les excellentes qualités du P. Verjus. Elle l'honora de son estime et de sa confiance, et lui en donna, en diverses rencontres, des marques très particulières. Comme elle comptoit entièrement sur sa discrétion et sa prudence, elle voulut bien s'ouvrir à lui sur plusieurs affaires importantes qui concernoient sa maison, et qui paroissoient même devoir être avantageuses à la religion catholique. C'est ce qui fit que le P. Verjus répondit d'abord avec toute l'application de son zèle à l'honneur que lui faisoit cette princesse, et qu'il chercha à entrer dans les desseins qu'elle lui proposoit. Ils furent cependant sans effet par divers obstacles qui les arrêtèrent, et auxquels le désir qu'il avoit d'étendre la vraie religion, ne lui permit pas d'être insensible.

Si le P. Verjus s'acquit tant d'estime à la cour des princes protestants de l'Empire, il est aisé de juger qu'il ne se fit pas moins estimer chez les princes catholiques. M. l'électeur de Cologne (Maximilien-Henri, duc de Bavière), M. l'évêque de Strasbourg (François Egon de Furstemberg), et M. le prince Guil-

laume de Furstemberg son frère, qui a été depuis cardinal, lui donnèrent toutes les marques possibles de bienveillance. Non-seulement ils lui parloient familièrement de leurs affaires et de leurs intérêts, mais ils cherchoient toutes les occasions de l'obliger. Ils lui accordoient avec plaisir les grâces qu'il prenoit la liberté de leur demander, et qui jamais ne le regardoient personnellement. Ils l'invitoient même à se charger librement des prières qu'on voudroit leur faire par son canal, persuadé que ce qu'il auroit trouvé juste, mériteroit toujours leur attention.

M. l'évêque de Munster (Bernard de Gaalen), quoique accablé d'affaires, et toujours occupé d'une infinité de grands projets, et M. le duc de Hanovre, catholique, qui étoit le prince, et peut-être l'homme de l'Empire le plus savant dans la religion, témoignoit souvent qu'il ne se délassoit agréablement qu'en sa compagnie. Ils lui trouvoient de l'érudition dans toutes les sciences, de la délicatesse pour les belles-lettres, une critique fine dans les ouvrages d'esprit, et une douceur animée de je ne sais quelle vivacité, qui réveilloit toujours la conversation; mais surtout une vertu à l'épreuve, et qui ne se démentoit jamais : de sorte qu'ils le faisoient venir auprès d'eux le plus souvent

qu'ils pouvoient, et qu'ils ne s'en séparoient jamais qu'avec une nouvelle envie de le revoir.

Mais celui qui se distingua davantage, par l'estime qu'il eut pour le P. Verjus, fut sans doute le célèbre évêque de Paderborn (Ferdinand de Furstemberg), alors coadjuteur de Munster. Toute l'Europe sait que personne ne se connoissoit mieux en mérite que ce grand prince; quelque caché qu'il pût être, il l'alloit chercher jusque dans les lieux les plus reculés parmi les étrangers, aussi bien que parmi ceux de sa nation; et il croyoit ne pouvoir rendre assez d'honneur à ceux qui se distinguoient par quelque endroit. Dès qu'il connut le P. Verjus, il se l'attacha par les témoignages de la plus sincère affection; et, dans le dessein qu'il avoit de le retenir toujours auprès de sa personne, il combattoit continuellement les résistances de M. le comte de Crecy, qui de son côté ne pouvoit guère se passer de lui dans les différentes cours d'Allemagne où le service du Roi l'appeloit.

Le père s'attacha d'autant plus à mériter et à cultiver les bonnes grâces de M. l'évêque de Paderborn, qu'il reconnut en lui un grand fond de religion, et un désir très ardent d'étendre partout la foi catholique. Il sut avec quelle piété ce prince si zélé avoit déjà établi

des missions en Allemagne ; il lui persuada de répandre encore ses libéralités jusqu'à la Chine, en donnant un fonds considérable pour y entretenir à perpétuité huit missionnaires. Cette fondation, mes révérends pères, dont vous êtes parfaitement instruits par les relations publiques, et dont vous avez en partie recueilli les fruits, est également due et au zèle de cet incomparable prélat, et au soin que le P. Verjus eut de la lui inspirer.

Comme la marque la plus sûre d'un mérite vrai et solide, est sans doute l'estime universelle des grands hommes avec qui on a lieu d'avoir quelque commerce, dans le dessein que j'ai, mes révérends pères, de vous faire connoître celui du P. Verjus, ne soyez pas surpris si je m'étends sur l'idée que les personnes les plus qualifiées en ont eue. La France a jugé de lui comme l'Allemagne; et le sentiment de ceux qui ont eu de la considération pour lui, lui est d'autant plus avantageux, qu'ils ont encore eu plus de temps pour le connoître que les étrangers.

Si le P. Verjus avoit de la considération pour la personne de M. le cardinal d'Estrées, cet illustre prélat, que nul autre n'a surpassé en générosité, ne manquoit aussi aucune occasion de marquer l'estime qu'il avoit pour le

P. Verjus. Il sembloit souvent descendre de son rang pour venir s'entretenir familièrement avec lui; il se faisoit un plaisir de l'obliger et de le prévenir en toute rencontre; et, comme si ce n'eût pas été assez de l'honorer de sa protection et de son amitié, il voulut absolument lui faire accepter une pension considérable, non pas tant, disoit-il, pour pourvoir à ses besoins, que pour faire connoître combien il le considéroit. Le P. Verjus refusa constamment cette marque de sa bienveillance, et il l'assura toujours de la manière la plus forte, qu'il ne se mettroit jamais hors d'état de pouvoir jurer que son extrême dévouement pour sa personne, avoit été et seroit toute sa vie désintéressé; mais que pour marquer à Son Eminence qu'il ne prétendoit pas se défendre de lui avoir obligation, il consentoit, quand elle auroit cinquante mille écus de rente, d'en recevoir tous les mois dix ou douze écus pour ses missions. C'est ainsi qu'oubliant ses propres intérêts, il ne perdoit jamais de vue ceux de l'Eglise et du prochain.

Il se servit encore plus avantageusement pour ses missions de la faveur de M. le marquis de Louvois, et de celle d eM. le marquis de Seignelay. On vit, durant quelques années, dans ces deux ministres, une espèce d'émulation à qui

donneroit au P. Verjus plus de marques de son pouvoir et de sa protection. Ils sembloient se disputer l'un à l'autre les occasions de lui procurer des grâces; et il ménagea si sagement leur bonne volonté, ou, comme il le disoit lui-même, Dieu le conduisit si heureusement dans les affaires qu'il eut à traiter avec eux, que ses chères missions profitèrent toujours de la disposition favorable où ces deux grands hommes étoient à son égard.

Mais de tous ceux qui étoient alors dans le ministère, celui qui, sans contredit, lui voulut le plus de bien, ce fut M. le marquis de Croissy. Ce ministre a souvent dit qu'il ne croyoit pas avoir dans le monde un ami plus attaché et plus solide. Aussi n'avoit-il rien de caché pour lui dans ce qui regardoit ses intérêts particuliers et ceux de sa famille; il lui communiquoit ses desseins; il lui faisoit part de ses succès; il déchargeoit ses peines dans son cœur, et de quelque affaire qu'il lui parlât, il trouvoit toujours dans les vues que le P. Verjus lui proposoit, comme il l'a souvent témoigné lui-même, des conseils pleins de sagesse et de religion.

Je ne puis omettre ici une marque singulière, et qui a été sue de peu de personnes, qu'il lui donna de son estime, en le proposant au Roi pour ménager une des affaires les plus déli-

cates et les plus importantes de l'Europe, et qui demandoit dans celui à qui on la confioit, le plus de sagesse et de talent pour s'insinuer dans les esprits. L'instruction qu'on devoit lui donner pour cela étoit déjà toute dressée et subsiste encore. Elle faisoit voir jusqu'où alloit la confiance qu'on avoit en lui, puisqu'on lui remettoit la disposition de plusieurs sommes considérables, qu'il devoit employer selon les occurrences. Mais un changement inopiné, qui arriva par rapport à cette affaire, fit prendre d'autres mesures, et le tira de l'embarras où on l'avoit exposé sans le consulter. Car dans le temps qu'on jeta les yeux sur lui, et que le Roi agréa le choix que le ministre vouloit faire, le P. Verjus ne savoit rien de ce qui se ménageoit; et, lorsqu'il en fut enfin instruit, il se trouva fort incertain sur le parti qu'il avoit à prendre. Quoiqu'il eût pour la gloire et le service du Roi un dévouement entier, qu'il avoit assez fait paroître en d'autres occasions, dans celle-ci néanmoins il étoit combattu par l'opposition extrême qu'il sentoit pour tout ce qui paroissoit ne pas s'accorder avec l'humilité de sa profession. La situation d'esprit où ces deux considérations le mirent, lui fit regarder l'événement qui changeoit la disposition des choses, comme un coup heureux, et comme

une preuve sensible de la protection de Dieu sur lui. Car il étoit si éloigné de se procurer, ou même de désirer des emplois éclatants, qu'il évitoit avec soin les occasions les plus naturelles de se produire; et quoiqu'en différents temps de sa vie il ait eu occasion de rendre compte au Roi d'affaires très importantes pour le bien de la religion et pour celui de l'état, il l'a toujours fait par le ministère des personnes qui avoient l'honneur d'approcher Sa Majesté, sans vouloir paroître lui-même en rien. On lui représenta souvent qu'ayant l'honneur d'être connu du Roi autant qu'il l'étoit, il ne pouvoit se dispenser de le remercier lui-même des libéralités qu'il répandoit de temps en temps sur ses missions, et de la protection qu'il leur accordoit; mais la parfaite reconnoissance dont il étoit pénétré à cet égard, ne le fit jamais sortir des règles de modestie qu'il s'étoit prescrites, et ses remercîments passoient toujours par le même canal par où les grâces lui venoient.

M. le maréchal de Luxembourg (François-Henri de Montmorenci), que sa valeur et ses victoires ont rendu si célèbre dans l'Europe, avoit pour le P. Verjus une confiance qu'on peut dire qu'il n'a jamais eue pour personne. Quoique peut-être plus occupé de sa propre gloire et de celle de l'état, que du soin de son

salut, il conservoit pourtant en son cœur des principes de religion, qui lui faisoient estimer la vertu, et qui le portoient quelquefois à rentrer en lui-même. Il s'en est souvent expliqué à ce père, qui ne désespéroit pas de le voir un jour aussi vif et aussi ardent pour Dieu qu'il l'avoit été pour le monde. Mais ce fut particulièrement dans une de ces conjonctures, où il est si avantageux de trouver un homme sage et affectionné sur qui on puisse compter, qu'il lui marqua la confiance intime qu'il avoit en lui. Avant que de faire une démarche qui pouvoit avoir de grandes suites pour sa personne, il voulut l'entretenir et lui ouvrir sa conscience. Il souhaita même avoir son avis sur un mémoire important qu'il préparoit, et qui devoit être présenté au Roi. Cette confiance ne diminua pas dans la suite, elle a continué jusqu'à la mort; et le P. Verjus s'en servoit toujours pour lui inspirer des sentiments chrétiens.

Il n'est pas nécessaire de vous rien marquer en détail sur la considération que le révérend P. de la Chaise avoit pour le P. Verjus, et sur la confiance qu'il lui a témoignée. Vos missions en ont trop ressenti les effets pour qu'aucun de vous puisse l'ignorer. Comme il lui connoissoit des vues droites et désintéressées, et

un zèle très ardent pour l'avancement de la religion, il se servoit volontiers de lui dans les affaires qui pouvoient se communiquer, et particulièrement pour écrire une grande partie des lettres à quoi l'engageoit la multitude des affaires dont il étoit chargé. Il entroit aussi avec plaisir dans tous les desseins que le P. Verjus lui proposoit pour le bien de ses chères missions, et les appuyoit de son crédit.

En voilà assez, mes révérends pères, pour faire connoître les sentiments qu'on avoit dans le monde pour le P. Verjus. D'autres, mieux informés des particularités de sa vie, trouveront peut-être que j'ai omis bien des choses qui auroient pu servir à relever son mérite. Mais je les prie de considérer que ce sont des secrets qui ont à peine échappé à son extrême confiance pour ses plus intimes amis, et qu'il eût ensevelis avec lui, s'il les eût cru capables de les révéler au public.

Je passe à la considération qu'on eut toujours pour lui dans son ordre. Les généraux qui ont gouverné de son temps, l'ont toujours regardé comme un homme solide et extrêmement attaché aux véritables intérêts de son corps, qu'il ne séparoit jamais de ceux de l'Eglise. Ils prenoient volontiers ses avis, ils

entroient avec plaisir dans ses vues, ils admiroient son zèle et respectoient sa vertu. Les supérieurs de Paris eussent bien souhaité, pour sa conservation, qu'il eût modéré son travail. Cependant, dans cet excès même qu'ils ne pouvoient approuver, ils donnoient des éloges continuels à ses bonnes intentions, à sa tendre piété, et à sa profonde humilité.

Mais quelle idée n'en avoient point les particuliers qui étoient assez heureux pour vivre avec lui? Ils trouvoient dans sa personne non seulement un fond d'édification, mais encore une ressource assurée dans leurs affaires. Malgré la multitude de ses occupations, il étoit toujours prêt à les recevoir et à s'employer pour leur service. Il ne ménageoit, pour les contenter, ni sa peine, ni son crédit; et les Jésuites étrangers étoient si convaincus de sa générosité, qu'ils s'adressoient à lui comme s'il eût été à Paris le procureur de toutes les provinces.

Vous jugerez par-là, mes révérends pères, de ce qu'il pouvoit être pour ses amis. Personne n'en a eu un plus grand nombre, et personne peut-être n'a mieux su les cultiver, et plus mérité leur attachement. Il n'attendoit pas qu'ils s'ouvrissent à lui dans leurs besoins; il y pensoit le premier, et il se faisoit

un plaisir de les prévenir. Quelques bons offices au reste qu'il eût rendus, il ne souffroit qu'avec peine qu'on lui en témoignât de la reconnoissance; et il disoit ordinairement que c'étoit lui faire plaisir que de lui donner occasion d'en faire aux autres.

Il est temps, mes révérends pères, que je reprenne la suite de sa vie, et que je vous parle de ce qui en a fait et la plus longue et la plus douce occupation. Le procureur des missions du Levant étant mort, pour le remplacer, on jeta les yeux sur le P. Verjus, et il reçut cet emploi, non seulement comme une disposition de la Providence, mais encore comme un dédommagement de la perte qu'il croyoit avoir faite en demeurant en France. Par là il se trouvoit continuellement occupé de ce qui étoit le plus capable de nourrir son zèle; et au lieu qu'en devenant missionnaire, il auroit été borné à une église et à une province; par ce nouvel emploi, il étoit chargé de la conversion de plusieurs royaumes. Aussi ne regarda-t-il pas cette occupation comme un temps de repos. Il fut même d'abord persuadé qu'une santé plus forte que la sienne étoit nécessaire pour en remplir toutes les obligations; et il compta moins sur son courage que sur les secours de la Providence.

Ces missions manquoient alors en plusieurs endroits d'ouvriers, faute d'un revenu suffisant pour les entretenir; et la piété des fidèles s'étant refroidie, on étoit contraint d'abandonner sans instruction un grand nombre de schismatiques. Mais le P. Verjus fit bientôt changer de face à ces nouvelles Églises; il les augmenta en peu de temps d'un grand nombre d'établissements; il les pourvut de ministres qu'il prit dans toutes nos provinces, et au lieu que ses prédécesseurs étoient obligés de refuser la plupart de ceux qui se présentoient, il se plaignoit toujours de n'en pas avoir assez. On fut surpris de sa conduite, et les supérieurs lui demandèrent souvent : *Unde ememus panes ut manducent hi* (Jean. VI, 5) ? Où trouverez-vous de quoi entretenir un si grand nombre de missionnaires? A quoi il répondoit que nous devions craindre de manquer à la Providence, mais qu'il ne falloit jamais appréhender que la Providence nous manquât. Il ajoutoit aussi que ce n'étoient pas les aumônes qui nous donnoient de bons missionnaires, mais que les bons missionnaires nous procuroient infailliblement des aumônes, selon cette parole de Jésus-Christ : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu, et le reste vous sera donné* (Matth. VI, 33).

Aussi la crainte de manquer d'argent n'empêcha jamais le P. Verjus d'entreprendre une bonne œuvre. Alors il empruntoit hardiment de grosses sommes, et ne craignoit point de faire de nouvelles dettes, dès qu'il le jugeoit nécessaire au salut du prochain. L'expérience qu'il avoit que Dieu ne se laissoit jamais vaincre en libéralité, animoit chaque jour sa confiance. Il écoutoit froidement les avis de ceux qui trouvoient de la témérité dans ses desseins; ou bien il leur disoit en souriant : *Arcæ meæ confidito. Comptez un peu sur mes fonds.* Ce qu'il entendoit de ces fonds inépuisables du Père de famille, dont les ouvriers sont toujours récompensés au centuple.

Non seulement le Ciel bénissoit d'une manière particulière les saintes entreprises du P. Verjus, par les grandes aumônes qu'il lui ménageoit dans ses besoins, mais beaucoup plus encore par la multitude d'excellents sujets qui se présentoient à lui de toutes parts. Le nombre en étoit si grand, que si l'on eût abandonné les jeunes Jésuites à leur ferveur et au zèle du P. Verjus, nos autres missions, et je peux dire même nos colléges, auroient été dépeuplés. Ce n'est pas que le père, en les invitant à entrer dans la vigne du Seigneur, leur proposât rien qui pût tant soit peu flatter la

nature ou la curiosité. Bien loin de leur cacher les croix qui se trouvent comme semées dans les voies de l'apostolat, il affectoit, ce semble, d'en augmenter le nombre. Il ne leur parloit que de ce qu'ils avoient à souffrir de la faim, de la soif, des naufrages, des persécutions, du martyre. « Ce n'est pas, écrivoit-» il à l'un d'eux, au Thabor que Jésus-Christ » vous appelle, c'est au Calvaire, c'est à la » mort. Souvenez-vous, mon cher père, qu'un » apôtre meurt à tout moment. Il ne faut pas » vous cacher les difficultés à vous-même, elles » sont grandes, et la charité ordinaire n'est » pas assez forte pour les surmonter. Mais la » charité de Jésus-Christ, qui vous presse, » augmentera sans doute la vôtre. L'exemple » de vos frères vous animera, et vous vous » trouverez, comme je l'espère de la miséri-» corde de Dieu, remplis de joie et de conso-» lation dans vos travaux. »

Il s'expliquoit à un autre en cette manière : « Je suis touché jusqu'à verser des larmes, en » lisant dans votre dernière lettre tout ce qu'il » a plu à Dieu de vous inspirer pour la conver-» sion des infidèles. Il ne faut pas un courage » moins grand que le vôtre pour entreprendre » de si grandes choses. Mais soyez néanmoins » persuadé que tout ce que vous vous repré-

» sentez dans la ferveur de vos prières, est
» beaucoup au-dessous de ce que vous éprou-
» verez. Donnez à votre zèle autant d'étendue
» que vous pourrez, la Providence vous don-
» nera encore des croix que vous n'avez pas
» prévues. Mais cela même vous doit animer.
» Le disciple n'est pas de meilleure condition
» que le maître, et nous ne mériterions pas
» d'être à la suite de Jésus-Christ, si nous ne
» portions comme lui une pesante croix. »

Toutes ses lettres et tous ses discours étoient pleins de ces sentiments; et il ne pouvoit souffrir qu'en écrivant à ceux qui se présentent pour les missions, on parlât de certains petits adoucissements qui se trouvent quelquefois dans un pays plutôt que dans un autre. Il étoit au contraire persuadé que plus une mission est dure, fatigante, laborieuse, plus on trouve des Jésuites qui veulent s'y consacrer; et il disoit avec esprit, qu'il en étoit d'un apôtre comme d'un bon général d'armée, qui, dans le combat, se porte toujours où il voit le plus grand feu.

Ce n'est pas que dans la pratique il négligeât rien de ce qui pouvoit adoucir la vie pénible de ses missionnaires. Il les aimoit avec une tendresse de père; il compatissoit à toutes leurs souffrances; et jamais il ne recevoit

de leurs lettres sans les mouiller de ses larmes, surtout quand il y trouvoit des signes de leur apostolat, je veux dire des croix et des afflictions. Lorsqu'ils étoient sur le point de partir, il pourvoyoit à leurs besoins au-delà même de leurs désirs. Il employoit tout son crédit pour leur procurer dans les ports de mer la protection des intendants et l'amitié des capitaines. Il avoit partout des relations, en Portugal, en Angleterre, en Hollande, à Constantinople, en Perse et dans les Indes, pour les pourvoir plus sûrement d'argent et des autres choses nécessaires. Enfin, il se croyoit d'autant plus obligé de contribuer même à leur commodité, qu'il les trouvoit plus ardents à souffrir pour Jésus-Christ.

Le P. Verjus n'avoit pas moins d'estime que de tendresse pour ses chers missionnaires, et il n'y en avoit aucun parmi eux qu'il ne regardât avec respect, et dont il n'admirât la vertu et le mérite. Si leurs voyages n'étoient pas heureux; si dans le compte qu'ils lui rendoient de leurs entreprises, il ne trouvoit pas que les progrès répondissent à ses espérances; s'il s'élevoit quelque persécution, il n'en rejetoit jamais la faute sur eux : à l'entendre parler, c'étoit toujours à lui qu'il falloit s'en prendre, et en ces occasions il disoit ordinairement :

Je vois bien que je gâte tout, et que par mes péchés j'arrête l'œuvre de Dieu.

Comme les gens de bien n'ont pas toujours les mêmes vues dans le service du Seigneur, il est quelquefois arrivé que les missionnaires d'un pays se plaignoient qu'on négligeoit leur mission, pendant qu'on sembloit ne songer qu'à étendre les autres; et ils écrivoient même sur ce sujet des lettres assez vives, que la vue des besoins véritables où se trouvoient les peuples dont ils étoient chargés, leur arrachoit. Le P. Verjus, loin de les condamner, louoit toujours leur zèle; il leur représentoit ses raisons, le malheur des temps, l'état peu favorable de ses affaires; il tâchoit surtout de les bien convaincre de sa bonne volonté, et il faisoit tous ses efforts pour les consoler. Dans les temps les plus difficiles, il ne perdoit jamais courage; et, bien loin de se rebuter par les difficultés que la malice des hommes ou l'ennemi commun faisoit naître, il se fortifioit, si j'ose le dire, à mesure qu'il se sentoit foible, et une entreprise manquée étoit pour lui une raison d'en former une autre.

Il faut pourtant avouer que le P. Verjus eut d'abord quelque peine à entreprendre les nouveaux établissements qui se sont faits par les Jésuites français aux Indes et à la Chine.

Il en prévit les difficultés, sachant surtout les différends qui étoient alors entre la cour de Rome et celle de Portugal, au sujet des vicaires apostoliques et des évêques français que la sacrée Congrégation avoit nommés, et qui avoient obtenu une pleine juridiction en ce pays-là, contre les priviléges que le roi de Portugal soutenoit lui avoir été autrefois accordés. Il vit bien qu'il seroit difficile, quelques mesures qu'on prît, de concilier des intérêts si différents, et de contenter en même temps les évêques portugais déjà établis dans les Indes, et les évêques français qui s'y établissoient de nouveau; les uns et les autres prétendant qu'on devoit absolument dépendre d'eux. Cependant, comme c'étoit par les ordres exprès du roi que devoient partir les six premiers Jésuites, qui allèrent à la Chine en qualité de mathématiciens de Sa Majesté, il crut qu'étant appuyés d'une si puissante protection, ils pourroient se ménager avec les uns et les autres, et qu'on auroit même des égards pour eux, jusqu'à ce que les contestations de la couronne de Portugal, avec la sacrée Congrégation, eussent été réglées : et il se rendit enfin aux ordres réitérés qui lui furent donnés sur cela par M. le marquis de Louvois. Il est vrai que quand il eut une fois pris son parti, il mit en

œuvre tout ce que son zèle put lui suggérer pour soutenir et pour avancer cet ouvrage, malgré les persécutions et les obstacles par lesquels le démon traverse ordinairement toutes les entreprises qui regardent la gloire de Dieu, et qui, comme vous savez, et comme vous l'avez peut-être éprouvé vous-mêmes, n'ont pas manqué dans celle-ci.

Il ne se contenta pas des moyens ordinaires que lui donnoit la France, pour faire passer des ouvriers dans les Indes, il chercha à s'ouvrir de nouveaux chemins par la Pologne, par la Perse et par la mer Rouge. L'Angleterre même, quoiqu'en guerre avec nous, lui donna quelquefois la facilité de faire passer des missionnaires sur ses vaisseaux, et nous devons savoir gré à la Compagnie royale de Londres des bons offices qu'elle nous a rendus à cet égard. Ainsi on vit en peu de temps nos missionnaires répandus dans les royaumes de Siam, de Maduré, de Malabar, de Bengale, de Surate, du Tunquin et de la Chine. Ces succès devoient, ce semble, borner le zèle du P. Verjus; mais il assuroit qu'il ne mourroit point content, qu'il n'eût au moins établi cent Jésuites français en Orient; et si ses souhaits n'ont pas été entièrement accomplis, il s'en est peu fallu.

On ne sauroit assez admirer comment en si peu d'années le P. Verjus put trouver des fonds suffisants pour fournir à tant de nouveaux établissements, surtout lorsqu'on sait jusqu'où alloit son désintéressement, et combien il étoit éloigné de ces vues basses où la conscience et l'honneur peuvent le moins du monde être intéressés. Il pressoit les personnes zélées, autant qu'il lui étoit possible, de contribuer à une si sainte œuvre. Il tâchoit de les y porter par ses discours, par ses lettres, par ses amis, et par les autres moyens que peut découvrir une piété ingénieuse. Mais s'il pouvoit s'apercevoir que dans les dons et les aumônes qu'on lui faisoit, il entrât quelque autre vue que le désir de glorifier Dieu, c'en étoit assez pour l'obliger à les refuser.

Bien des gens seroient encore en état présentement de rendre témoignage à la vérité, et je pourrois citer moi-même plusieurs exemples dont j'ai eu connoissance; mais je me contenterai d'en rapporter un très édifiant, et propre à faire connoître son caractère. Un père de famille qui avoit un bien très considérable, se trouvant au lit de la mort, et voulant songer à sa conscience, fit appeler le P. Verjus pour se confesser. Il n'avoit aucune habitude avec lui, et sa seule réputation l'avoit porté à

lui donner cette marque de confiance. Le malade commença par lui dire qu'il avoit dessein d'abandonner tout son bien à notre Compagnie. Le P. Verjus écouta froidement la proposition, et, sans passer plus avant, il voulut savoir si le mourant ne laissoit point d'enfants dans le monde. Cet homme, qui paroissoit accablé de son mal, se réveilla alors tout d'un coup; et comme si la colère lui eût donné de nouvelles forces, il s'emporta si violemment contre les déréglements de son fils, et il en fit un portrait si affreux, que le P. Verjus jugea d'abord qu'il y avoit dans ce père mourant plus d'animosité que de raison.

Cependant, pour ne pas révolter un esprit irrité, il s'étendit en général sur la mauvaise conduite des enfants, qui s'attirent souvent la juste indignation de leurs parents. Il le loua ensuite de ce que, contre la coutume de quelques pères, il ne s'étoit point aveuglé sur les défauts de son fils. Mais quand, après un long discours, il s'aperçut que le malade lui donnoit volontiers son attention. « Après tout, lui dit-il, » l'action que vous allez faire mérite beaucoup de » réflexion : vous devez bientôt paroître devant » Dieu, et il ne sera plus temps alors de répa- » rer le tort que vous faites à votre fils, si par » hasard il se trouve moins coupable que vous

» ne vous l'êtes imaginé. Vous ne voudriez pas
» mourir chargé de la moindre injustice à l'é-
» gard de votre plus cruel ennemi : combien plus
» devez-vous appréhender d'ôter injustement
» le bien et l'honneur à la personne du monde
» qui vous doit être la plus chère ! Je ne veux
» point croire que ce jeune homme soit tout à
» fait innocent, puisque vous l'accusez vous-
» même; mais je n'ose ici le juger digne d'une
» punition si sévère, jusqu'à ce qu'on lui ait
» donné le temps de justifier sa conduite. Au
» reste, l'aigreur, la colère et l'emportement
» ne sont pas de bonnes dispositions pour se
» préparer à mourir. Faites venir votre fils,
» parlez-lui en père et non pas en ennemi; écou-
» tez tranquillement ses excuses, et faites en-
» suite ce que la raison, l'amour paternel et la
» religion vous inspireront. Mais, quelque parti
» que vous preniez après cela pour disposer de
» vos biens, jetez les yeux sur toute autre per-
» sonne que sur les Jésuites; et pour moi, quelque
» ardeur que j'aie pour l'établissement de mes
» missions, vous pouvez compter que mon
» zèle ne servira jamais de prétexte, ni à la
» vengeance d'un père, ni à la ruine d'un fils.»

Ce discours, que le P. Verjus étendit avec une éloquence vraiment chrétienne, eut tout l'effet qu'il s'étoit proposé. Le malade appela

son fils, lui parla avec plus de modération, l'écouta et le jugea moins criminel. De sorte qu'en peu d'heures leur réconciliation fut si parfaite, qu'elle fut suivie de larmes et de mille marques d'une tendresse réciproque.

Le jeune homme, dans la suite, ne pouvoit s'exprimer assez vivement sur les obligations qu'il reconnoissoit avoir à un homme, qui, sans le connoître, et en quelque sorte contre ses propres intérêts, lui avoit rendu un service si essentiel, et il disoit souvent que, s'il lui eût été permis de révéler certains secrets de famille qu'il devoit prudemment ensevelir avec son père, le monde connoîtroit, dans la personne du P. Verjus, jusqu'où peut aller la sagesse, la bonté et le désintéressement d'un confesseur.

Lorsqu'on le louoit de ce détachement, il répondoit agréablement qu'il n'y avoit que deux choses qui pouvoient enrichir ses missions : recevoir peu et avec discrétion, et dépenser beaucoup et avec libéralité. Ce qu'il expliquoit de cette manière : « Je suis persuadé » qu'il y a certains biens qui appauvrissent au » lieu d'enrichir. Ce qui nous vient de la pas- » sion, de l'intérêt, de la cupidité, ne sert » jamais à avancer la gloire de Dieu. J'aime » mieux, pour nourrir tous les ministres de

» l'évangile, ce petit nombre de pains que Jé-
» sus-Christ bénit dans le désert, que toutes
» les richesses qui ne seroient ni données, ni
» reçues dans un esprit de charité et de zèle.
» L'un croît toujours et se multiplie au delà
» même de nos besoins; l'autre périt sans au-
» cun fruit, ou ne sert qu'à une vaine osten-
» tation. Cela même nous doit inspirer une
» grande foi et une sainte prodigalité : car,
» lorsqu'on dispense avec confiance à ses
» ministres le peu qui vient de Dieu, et que
» lui-même a béni, comme les apôtres faisoient
» aux peuples qui suivoient Jésus-Christ, le
» Ciel fait alors des miracles en notre faveur,
» et l'abondance suit de près notre pauvreté.»
Le P. Verjus ne regardoit pas ces maximes comme des idées de pure spéculation, il en faisoit la règle ordinaire de sa conduite. Aussi tout sembloit naître sous sa main, dès qu'il étoit dans le besoin, et la Providence lui fournissoit à point nommé tous les secours nécessaires.

C'est par là que les missions dont il eut soin s'étendirent dans la plus grande partie du monde. Lorsqu'il en fut chargé, il avoit commencé, si je puis m'exprimer ainsi, à être comme un père de famille borné à un petit nombre d'enfants, et il devint en peu d'années

le père de plusieurs nations. Quelque plaisir qu'il eût de voir les grands succès que le Ciel donnoit à ses travaux, il connut bien qu'un seul homme ne pouvoit plus remplir un emploi qu'il avoit rendu si pénible. Il crut donc qu'il étoit temps de le partager, et il demanda instamment aux supérieurs, pour être le compagnon de son zèle, une personne pour qui, depuis long-temps, il avoit une véritable estime (le P. Fleuriau). Il lui remit le soin de toutes les missions du Levant, c'est-à-dire de Constantinople, de Grèce, de Syrie, d'Arménie et de Perse, et il se borna à celles des Indes orientales et de la Chine. Mais son grand âge et ses infirmités continuelles ayant, quelque temps après, diminué considérablement ses forces, il se crut enfin obligé de se décharger entièrement, et de se donner encore un second successeur (le P. Magnan) dans cette portion qu'il s'étoit réservée.

Ce fut alors qu'étant débarrassé de ses occupations extérieures, il s'occupa tout entier du soin de sa perfection. Il goûta sa liberté et sa solitude, non pas tant parce qu'elles lui procuroient du repos, que parce qu'elles lui donnoient le temps de travailler uniquement pour lui-même. La prière, la mortification, la lecture de l'Écriture sainte partagèrent tout

son temps. Il s'occupoit sans cesse des pensées de la mort, et il en parloit si souvent dans ses discours et dans ses lettres, qu'il sembloit n'être attentif qu'à cette parole de l'Apôtre, *quotidiè morior*. Cette pensée lui devint encore plus familière depuis un accident qui lui arriva à Fontainebleau, où il tomba tout à coup sans connoissance, et avec des symptômes qui le menaçoient d'une mort subite.

Il regarda cette chute comme un avertissement de ce qui devoit bientôt lui arriver. Il en remercia Dieu comme d'une grâce singulière, et il sentit de nouveaux désirs d'être bientôt en état de s'aller unir avec Jésus-Christ. Mais cette pensée de la mort, qui avoit fait d'abord sa plus douce consolation, devint pour lui dans la suite la source d'une épreuve pénible et humiliante. A force d'y penser, il en craignit les suites, et il ne pouvoit l'envisager sans trouble. Ce n'étoient dans son ame qu'inquiétudes, que dégoûts, que ténèbres : une foule de pensées se succédoient les unes aux autres pour le tourmenter. Il se reprochoit cent fois le jour le retardement des progrès de l'évangile, comme s'il en eût été effectivement la cause. Des vapeurs auxquelles il avoit été de temps en temps sujet, et qui devinrent alors presque continuelles, et une fâcheuse insom-

nie, jointe à la délicatesse de sa conscience, contribuèrent à ces agitations de son esprit; et Dieu, par ces peines, voulut, sur la fin de sa vie, exercer sa patience, et purifier son ame.

Au milieu de ces inquiétudes, il conserva toujours néanmoins dans son cœur une solide confiance en la miséricorde divine; et quoiqu'elle n'eût rien de cette douceur sensible, qui produit le calme et la paix, elle avoit toute la force qui fait accepter avec soumission, et même avec action de grâces, tout ce qui nous vient de la main de Dieu. Le trouble dont il fut agité pendant près de deux ans, avoit pourtant ses intervalles; et la dernière année de sa vie il recouvra entièrement la paix. Mais comme il craignoit qu'une longue maladie ne le plongeât en son premier état, il pria Dieu de lui accorder un genre de mort qui ne l'exposât point à de semblables alarmes; et il se tenoit si sûr de l'obtenir, que quelques mois avant que de mourir, il ne se séparoit jamais de ses amis, sans leur dire le dernier adieu. Il mourut en effet presque subitement le 16 de mai 1706, à quatre heures du matin, dans la soixante et quatorzième année de son âge, étouffé par son asthme, dont les accès étoient devenus très fréquents et très violents.

Jamais mort, quelque subite qu'elle parût,

ne fut moins imprévue que la sienne. Il s'y étoit préparé par l'innocence de sa vie, par la pratique constante des vertus religieuses, par de continuelles méditations sur la vanité du monde, par un pressentiment intérieur qui l'obligeoit à se tenir toujours prêt à aller paroître devant Dieu. Nous avons tout sujet de croire qu'il étoit mûr pour le ciel; et que Dieu ne l'a retiré de ce monde, que pour le récompenser avec un grand nombre de saintes ames, à qui il avoit procuré par ses travaux le bonheur éternel. Mais comme le Père des lumières découvre souvent des taches dans ce qui paroît aux yeux des hommes le plus pur et le plus parfait, vous devez, mes révérends pères, joindre vos prières aux nôtres, pour hâter dans l'autre vie, s'il étoit nécessaire encore, le repos d'un homme qui dans celle-ci a sacrifié tout le sien pour vous. Permettez-moi d'ajouter que ses religieux exemples nous laissent encore une autre obligation, et que nous ne pouvons nous représenter ce qu'il a fait, sans penser à ce que nous devons faire nous-mêmes.

A considérer les grandes qualités que la nature, l'éducation et la grâce avoient réunies dans la personne du P. Verjus, il semble qu'on ne puisse guère espérer de lui ressembler parfaitement; il est pourtant vrai qu'il se

trouve peu de personnes parmi nous plus propres à nous servir de modèle. Avec un esprit élevé, et toujours rempli de grands desseins, mais qui ne regardoient jamais que la gloire de Dieu, personne ne s'abaissoit plus volontiers que lui à tout ce que la vie religieuse a de plus simple et de plus commun. Comme il aimoit la retraite, il aimoit aussi la régularité ; et il gémissoit souvent de ce que ses occupations, ses voyages, ses visites et ses infirmités l'obligeoient quelquefois à se dispenser de certaines observances : car pour la prière, la lecture des livres spirituels, l'exactitude à réciter en son temps l'office divin, à célébrer chaque jour les divins mystères, et à se confesser régulièrement deux fois la semaine, rien n'a été capable de le déranger sur cela un seul moment.

Sa mortification n'a pas été une de ses moindres vertus. Il regardoit les croix comme son partage, et il les aimoit comme la plus précieuse portion de l'héritage de Jésus-Christ. Quoiqu'il eût un air toujours gai et content, et que la tranquillité de son esprit se fît remarquer dans sa conduite et dans ses entretiens, il a passé presque toute sa vie dans les souffrances. Son mal de poitrine le fit languir dans la jeunesse; un asthme succéda à cette langueur; ensuite il fut

tourmenté par des migraines violentes; enfin des fluxions sur toutes les parties du corps, et des vapeurs très fâcheuses achevèrent de ruiner sa santé. Il ne goûtoit aucun des plaisirs innocents que les personnes même les plus spirituelles se permettent quelquefois; et si quelque chose étoit capable de lui donner de la joie, c'étoit de penser que ses infirmités lui tiendroient peut-être lieu de purgatoire. C'étoit ainsi qu'il s'expliquoit dans ses plus grandes peines. Au lieu de prendre après le repas, selon notre coutume, un peu de relâche dans la conversation, il se retiroit ordinairement en sa chambre pour écrire ou pour prier. Il dormoit très peu, et étoit souvent obligé de passer une partie de la nuit sans se coucher.

Il recevoit surtout avec plaisir toutes les incommodités qui accompagnent la pauvreté de notre état. Non seulement il fuyoit avec soin tout ce qui auroit eu parmi nous quelque air de singularité, mais dans les choses même les plus communes il se négligeoit jusqu'à paroître quelquefois choquer la bienséance. Pour les présents qu'on lui vouloit faire, il les refusoit constamment, et disoit même ordinairement, pour se défendre de les recevoir, qu'il n'en connoissoit pas l'usage. M. de Crécy, son frère, plus attentif qu'un autre à ses besoins,

lui envoya un jour une table commode pour écrire, dont il jugea que le religieux le plus austère pouvoit sans peine se servir. Le père la trouva trop belle, et M. de Crécy fut obligé de la reprendre. Une autre fois il le pria d'accepter un fauteuil de marroquin tout uni, parce qu'il sut qu'il passoit la plus grande partie de la nuit sur une mauvaise chaise de paille; il le refusa avec la même fermeté que le reste, et comme malgré sa résistance on ne laissa pas de le mettre auprès de son lit : *Ce sont-là*, dit-il en riant, *les armes de Saül, qui ne sont pas bonnes pour David.* En effet, il ne put jamais se résoudre de s'y asseoir une seule fois; et, de peur de le chagriner, on le fit porter dans la chambre des malades.

Plusieurs personnes qui avoient éprouvé sur ce point sa délicatesse, lui envoyèrent, sans se nommer, diverses choses qui pouvoient être de quelque utilité pour sa santé ou pour son soulagement; mais on sut que l'usage qu'il en faisoit, étoit de les envoyer à l'hôpital; et il arrêta bientôt par là le cours de ses libéralités.

Il semble qu'il eût perdu le goût, tant il étoit indifférent pour tout ce qu'on lui présentoit à manger. Il commençoit sans réflexion par le fruit, ou par quelque autre mets que ce fût, selon que le hasard le déterminoit. Jamais

il ne s'est plaint de la qualité des viandes; et il ne trouvoit rien de mauvais, parce qu'il croyoit que tout étoit bon pour un pauvre.

Quoiqu'il fût très sensible au froid, il eut bien de la peine à souffrir qu'on lui fît du feu dans sa chambre; et pour l'y obliger, il fallut un ordre exprès du P. Général, qui en fut sollicité par une personne de la première distinction. Encore en usa-t-il si modérément, qu'il sembloit plutôt en faire pour obéir que pour se chauffer. Et lorsque ses amis lui représentoient qu'il n'étoit pas de la bienséance de paroître faire usage de ces sortes d'épargnes, surtout lorsque des cardinaux, des évêques et d'autres personnes d'un rang distingué lui faisoient l'honneur de le visiter dans sa chambre, il disoit qu'au contraire un peu d'avarice ne sied pas mal à un religieux; que les grands du monde n'ignorent pas entièrement les engagements de notre pauvreté; et que quand ils ont assez d'humilité pour descendre jusqu'à nous, ils doivent bien s'attendre à partager un peu avec nous les incommodités de notre état.

Il joignoit à cette parfaite mortification une sincère humilité. Malgré l'estime universelle où il étoit, il avoit de très bas sentiments de lui-même, et ces sentiments paroïssoient dans la manière dont il s'exprimoit, lorsqu'il étoit obli-

gé de parler de lui. Il n'aimoit ni les louanges ni la flatterie; et il eût voulu paroître n'avoir part à rien, si ce n'est, comme je l'ai déjà marqué, pour se donner le blâme de tout ce qui tournoit mal. Il traitoit les autres au contraire avec des manières pleines d'estime et de respect, et trouvoit toujours lieu de leur dire des choses obligeantes.

Le mépris qu'il faisoit de l'approbation et des louanges des hommes sur ce qui le regardoit personnellement, ne l'empêchoit pas d'être vif, lorsqu'il s'agissoit de la réputation de ses amis, ou de l'honneur de ses missions. Son zèle s'allumoit alors, et le rendoit ardent à les défendre; mais c'étoit toujours d'une manière qui ne lui faisoit rien perdre de sa douceur naturelle, et en gardant les règles les plus exactes de la charité chrétienne : car il avoit sur ce point une extrême délicatesse de conscience, et il n'est pas de moyen dont il ne se servit pour éviter toutes les contestations qui pouvoient altérer cette vertu. Si cependant, malgré les précautions qu'il pouvoit prendre, on attaquoit injustement des personnes dont il devoit soutenir l'honneur et les intérêts, il n'épargnoit aussi ni ses soins ni son travail, pour faire en sorte que le public fût instruit de la vérité, et rendît enfin justice au mérite. C'est

lui, comme vous savez, qui engagea un de nos meilleurs écrivains à réfuter les atroces calomnies dont quelques hérétiques avoient voulu noircir les nouveaux chrétiens de l'Orient, en décriant le zèle de ceux qui avoient travaillé à leur conversion. C'est aussi particulièrement à sa prière, que, dans les dernières disputes sur les cérémonies chinoises, qui ont fait tant de bruit en Europe, d'autres se sont employés à éclaircir la vérité. Vous pouvez juger combien il dut être sensible à tout ce qui se passa dans cette affaire; et si on pouvoit vous instruire en détail de la manière dont il s'y comporta, il n'en faudroit pas davantage pour faire son éloge.

Afin de conserver encore plus long-temps la mémoire d'un homme qui vous doit être si cher, on a fait graver son portrait. Les traits, qui en sont assez bien pris, vous retraceront aisément l'air de son visage, mais ils ne pourront vous bien représenter la pénétration et la vivacité de son esprit, beaucoup moins encore toute la bonté de son cœur et les autres qualités de son ame, qui ont fait dire à tous ceux qui l'ont connu, que le P. Verjus étoit un bon ami, un parfait honnête homme, et un très saint religieux. Je suis avec tout le respect possible, etc.

LETTRE

Du P. Bouchet, de la Compagnie de Jésus, missionnaire de Maduré, et supérieur de la nouvelle mission de Carnate, à M. l'ancien évêque d'Avranches.

Monseigneur,

Les travaux d'un homme apostolique dans les Indes orientales sont si grands et si continuels, qu'il semble que le soin de prêcher le nom de Jésus-Christ aux idolâtres, et de cultiver les nouveaux fidèles, soit plus que suffisant pour occuper un missionnaire tout entier. En effet, dans certains temps de l'année, bien loin d'avoir le loisir de s'appliquer à l'étude, à peine a-t-on celui de vivre, et souvent le missionnaire est forcé de prendre sur le repos de la nuit le temps qu'il doit donner à la prière et aux autres exercices de sa profession. Cependant, dans quelques autres saisons, nous nous trouvons assez en liberté pour pouvoir nous délasser de nos travaux par quelque sorte d'étude. Notre soin alors est de rendre nos délas-

sements mêmes utiles à notre sainte religion. Nous nous instruisons dans cette vue des sciences qui ont cours parmi les idolâtres, à la conversion desquels nous travaillons : et nous nous efforçons de trouver, jusque dans leurs erreurs, de quoi les convaincre de la vérité que nous venons leur annoncer.

C'est dans ce temps où les occupations attachées à mon ministère m'ont laissé quelque loisir, que j'ai approfondi, autant qu'il m'a été possible, le système de religion reçu parmi les Indiens. Ce que je me propose dans cette lettre, Monseigneur, est seulement de vous mettre devant les yeux, et de rapprocher les unes des autres quelques conjectures, qui sont, ce me semble, capables de vous intéresser. Elles vont toutes à prouver que les Indiens ont tiré leur religion des livres de Moïse et des prophètes : que toutes les fables dont leurs livres sont remplis, n'y obscurcissent pas tellement la vérité, qu'elle soit méconnoissable ; et qu'enfin, outre la religion du peuple hébreu, que leur a apprise, du moins en partie, leur commerce avec les Juifs et les Egyptiens, on découvre encore parmi eux des traces bien marquées de la religion chrétienne, qui leur a été annoncée par l'apôtre saint Thomas, par Pantænus et plusieurs autres grands hommes, dès les premiers siècles de l'Église.

Je n'ai point douté, Monseigneur, que vous n'approuvassiez la liberté que je prends de vous adresser cette lettre. J'ai cru que des réflexions, qui peuvent servir à confirmer et à défendre notre sainte religion, devoient naturellement vous être présentées. Vous y prendrez plus de part que personne, après avoir démontré, comme vous l'avez fait, la vérité de notre foi par la plus vaste érudition, et par la plus exacte connoissance de l'antiquité sacrée et profane.

Je me souviens, Monseigneur, d'avoir lu dans votre savant livre de la Démonstration évangélique que la doctrine de Moïse avoit pénétré jusqu'aux Indes. Votre attention à remarquer dans les auteurs tout ce qui s'y rencontre de favorable à la religion, vous a fait prévenir une partie des choses que j'aurois à vous dire. J'y ajouterai donc seulement ce que j'ai découvert de nouveau sur les lieux, par la lecture des plus anciens livres des Indiens, et par le commerce que j'ai eu avec les savants du pays.

Il est certain que le commun des Indiens ne donne nullement dans les absurdités de l'athéisme. Ils ont des idées assez justes de la Divinité, quoiqu'altérées et corrompues par le culte des idoles. Ils reconnoissent un Dieu infiniment parfait, qui existe de toute éternité, qu

renferme en soi les plus excellents attributs. Jusque-là rien de plus beau et de plus conforme au sentiment du peuple de Dieu sur la Divinité. Voici maintenant ce que l'idolâtrie y a malheureusement ajouté.

La plupart des Indiens assurent que ce grand nombre de divinités qu'ils adorent aujourd'hui, ne sont que des dieux subalternes et soumis au souverain Être, qui est également le Seigneur des dieux et des hommes. Ce grand Dieu, disent-ils, est infiniment élevé au-dessus de tous les êtres, et cette distance infinie empêchoit qu'il eût aucun commerce avec de foibles créatures. Quelle proportion, en effet, continuent-ils, entre un Être infiniment parfait, et des êtres créés, remplis comme nous d'imperfections et de foiblesses? C'est pour cela même, selon eux, que *Pambaravaston*, c'est-à-dire *le Dieu suprême*, a créé trois dieux inférieurs: *Brama*, *Vistnou* et *Routren*. Il a donné au premier la puissance de créer, au second le pouvoir de conserver, et au troisième le droit de détruire.

Mais ces trois dieux, qu'adorent les Indiens, sont, au sentiment de leurs savants, les enfants d'une femme, qu'ils appellent *Parachatti*, c'est-à-dire, *la Puissance suprême*. Si l'on réduisoit cette fable à ce qu'elle étoit dans son

origine, on y découvriroit aisément la vérité, toute obscurcie qu'elle est par les idées ridicules que l'esprit de mensonge y a ajoutées.

Les premiers Indiens ne vouloient dire autre chose, sinon que tout ce qui se fait dans le monde, soit par la création qu'ils attribuent à Brama, soit par la conservation, qui est le partage de Vistnou, soit enfin par les différents changements, qui sont l'ouvrage de Routren, vient uniquement de la puissance absolue du Parabaravaston, ou du Dieu suprême. Ces esprits charnels ont fait ensuite une femme de leur Parachatti, et lui ont donné trois enfants qui ne sont que les principaux effets de la toute-puissance. En effet, *Charti* en langue indienne, signifie *puissance*, et *Para* signifie *suprême* ou *absolue*. Cette idée qu'ont les Indiens d'un Etre infiniment supérieur aux autres divinités, marque au moins que leurs anciens n'adoroient effectivement qu'un Dieu ; et que le polythéisme ne s'est introduit parmi eux que de la manière dont il s'est répandu dans tous les pays idolâtres.

Je ne prétends pas que cette première connoissance prouve d'une manière bien évidente le commerce des Indiens avec les Egyptiens ou avec les Juifs. Je sais que sans un tel secours l'Auteur de la nature a gravé cette vérité fon-

damentale dans l'esprit de tous les hommes, et qu'elle ne s'altère chez eux que par le déréglement et la corruption de leur cœur. C'est pour la même raison que je ne dis rien de ce que les Indiens ont pensé sur l'immortalité de nos ames et sur plusieurs autres vérités semblables. Mais il est bon de savoir comment nos Indiens trouvent expliquée, dans leurs auteurs, la ressemblance de l'homme avec le souverain Etre. Voici ce qu'un savant Brame m'a assuré avoir tiré sur ce sujet d'un de leurs plus anciens livres. Imaginez-vous, dit cet auteur, un million de grands vases tout remplis d'eau, sur lesquels le soleil répand les rayons de sa lumière. Ce bel astre, quoique unique, se multiplie en quelque sorte, et se peint tout entier en un moment dans chacun de ces vases; on en voit partout une image très ressemblante. Nos corps sont ces vases remplis d'eau; le soleil est la figure du souverain Etre : et l'image du soleil, peinte dans chacun de ces vases, nous représente assez naturellement notre ame créée à la ressemblance de Dieu même.

Je passe, Monseigneur, à quelques traits plus marqués et plus propres à satisfaire un discernement aussi exquis que le vôtre. Trouvez bon que je vous raconte ici simplement les choses telles que je les ai apprises. Les In-

diens croient que Brama est celui des trois dieux subalternes, qui a reçu du Dieu suprême la puissance de créer. Ce fut donc Brama qui créa le premier homme; mais ce qui fait à mon sujet, c'est que Brama forma l'homme du limon de la terre encore toute récente. Il eut, à la vérité, quelque peine à finir son ouvrage. Il y revint à plusieurs fois, et ce ne fut qu'à la troisième tentative que ses mesures se trouvèrent justes. La fable a ajouté cette dernière circonstance à la vérité, et il n'est pas surprenant qu'un dieu du second ordre ait eu besoin d'apprentissage pour créer l'homme dans la parfaite proportion de toutes les parties où nous le voyons. Mais si les Indiens s'en étoient tenus à ce que la nature, et probablement le commerce des Juifs, leur avoient enseigné de l'unité de Dieu, ils se seroient aussi contentés de ce qu'ils avoient appris par la même voie de la création de l'homme : ils se seroient bornés à dire, comme ils font après l'Écriture sainte, que l'homme fut formé du limon de la terre tout nouvellement sortie des mains du Créateur.

Ce n'est pas tout; l'homme une fois créé par Brama, avec la peine dont j'ai parlé, le nouveau créateur fut d'autant plus charmé de sa créature, qu'elle lui avoit plus coûté à per-

fectionner. Il s'agit maintenant de la placer dans une habitation digne d'elle. L'Écriture est magnifique dans la description qu'elle nous fait du paradis terrestre. Les Indiens ne le sont guère moins dans les peintures qu'ils nous tracent de leur *Chorçam*. C'est, selon eux, un jardin de délices où tous les fruits se trouvent en abondance. On y voit même un arbre dont les fruits communiqueroient l'immortalité, s'il étoit permis d'en manger. Il seroit bien étrange que des gens qui n'auroient jamais entendu parler du paradis terrestre, en eussent fait, sans le savoir, une peinture si ressemblante.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que les dieux inférieurs, qui, dès la création du monde, se multiplièrent presque à l'infini, n'avoient pas, ou du moins n'étoient pas sûrs d'avoir le privilége de l'immortalité, dont ils se seroient cependant fort accommodés. Voici une histoire que les Indiens racontent à cette occasion. Cette histoire, toute fabuleuse qu'elle est, n'a point assurément d'autre origine que la doctrine des Hébreux, et peut-être même celle des chrétiens.

Les dieux, disent nos Indiens, tentèrent toutes sortes de voies pour parvenir à l'immortalité. A force de chercher, ils s'avisèrent

d'avoir recours à l'arbre de vie qui étoit dans le Chorcam. Ce moyen leur réussit; et en mangeant de temps en temps des fruits de cet arbre, ils se conservèrent le précieux trésor qu'ils ont tant d'intérêt de ne pas perdre. Un fameux serpent, nommé *Cheien*, s'aperçut que l'arbre de vie avoit été découvert par les dieux du second ordre. Comme apparemment on avoit confié à ses soins la garde de cet arbre, il conçut une si grande colère de la surprise qu'on lui avoit faite, qu'il répandit sur le champ une grande quantité de poison. Toute la terre s'en ressentit, et pas un homme ne devoit échapper aux atteintes de ce poison mortel. Mais le dieu *Chiven* eut pitié de la nature humaine; il parut sous la forme d'un homme, et avala sans façon tout le venin, dont le malicieux serpent avoit infecté l'univers.

Vous voyez, Monseigneur, qu'à mesure que nous avançons, les choses s'éclaircissent toujours un peu. Ayez la patience d'écouter une nouvelle fable que je vais vous raconter; car certainement je vous tromperois, si je m'engageois à vous dire quelque chose de plus sérieux. Vous n'aurez pas de peine à y démêler l'histoire du déluge, et les principales circonstances que nous en rapporte l'Écriture.

Le dieu Routren (c'est le grand destructeur

des êtres créés) prit un jour la résolution de noyer tous les hommes, dont il prétendoit avoir lieu de n'être pas content. Son dessein ne put être si secret qu'il ne fût pressenti par Vistnou, conservateur des créatures. Elles lui eurent, dans cette rencontre, une obligation bien essentielle. Il découvrit donc précisement le jour auquel le déluge devoit arriver. Son pouvoir ne s'étendoit pas jusqu'à suspendre l'exécution des projets du dieu Routren; mais aussi sa qualité de dieu conservateur des choses créées lui donnoit droit d'en empêcher, s'il y avoit moyen, l'effet le plus pernicieux : et voici la manière dont il s'y prit.

Il apparut un jour à *Sattiavarti*, son grand confident, et l'avertit en secret qu'il y auroit bientôt un déluge universel; que la terre seroit inondée, et que Routren ne prétendoit rien moins que d'y faire périr tous les hommes et tous les animaux. Il l'assura cependant qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui, et qu'en dépit de Routren il trouveroit bien moyen de le conserver et de se ménager à soi-même ce qui lui seroit nécessaire pour repeupler le monde. Son dessein étoit de faire paroître une barque merveilleuse au moment que Routren s'y attendroit le moins, d'y enfermer une bonne provision d'au moins huit cent quarante

millions d'ames et de semences d'êtres. Il falloit au reste que Sattiavarti se trouvât au temps du déluge sur une certaine montagne fort haute, qu'il eut soin de lui faire bien reconnoître. Quelque temps après, Sattiavarti, comme on lui avoit prédit, aperçut une multitude infinie de nuages qui s'assembloient. Il vit avec tranquillité l'orage se former sur la tête des hommes coupables. Il tomba du ciel la plus horrible pluie qu'on vit jamais. Les rivières s'enflèrent et se répandirent avec rapidité sur toute la surface de la terre; la mer franchit ses bornes, et se mêlant avec les fleuves débordés, couvrit en peu de temps les montagnes les plus élevées : arbres, animaux, hommes, villes, royaumes, tout fut submergé, tous les êtres animés périrent et furent détruits.

Cependant Sattiavarti, avec quelques-uns de ses pénitents, s'étoit retiré sur la montagne. Il y attendoit le secours dont le Dieu l'avoit assuré; il ne laissa pas d'avoir quelques moments de frayeur. L'eau, qui prenoit toujours de nouvelles forces, et qui s'approchoit insensiblement de sa retraite, lui donnoit de temps en temps de terribles alarmes. Mais, dans l'instant qu'il se croyoit perdu, il vit paroître la barque qui devoit le sauver; il y entra incontinent avec les dévots de sa suite; les huit

cent quarante millions d'ames et de semences d'êtres s'y trouvèrent renfermées. La difficulté étoit de conduire la barque et de la soutenir contre l'impétuosité des flots qui étoient dans une furieuse agitation. Le dieu Vistnou eut soin d'y pourvoir ; car sur le champ il se fit poisson, et il se servit de sa queue comme d'un gouvernail pour diriger le vaisseau. Le dieu poisson et pilote fit une manœuvre si habile, que Sattiavarti attendit fort en repos dans son asile que les eaux s'écoulassent de dessus la face de la terre. La chose est claire, et il ne faut pas être bien pénétrant pour apercevoir dans ce récit, mêlé de fables et des plus bizarres imaginations, ce que les livres sacrés nous apprennent du déluge, de l'arche et de la conservation de Noé avec sa famille.

Nos Indiens n'en sont pas demeurés là, et après avoir défiguré Noé sous le nom de *Sattiavarti*, ils pourroient bien avoir mis sur le compte de *Brama* les aventures les plus singulières de l'histoire d'Abraham. En voici quelques traits qui me paroissent fort ressemblants. La conformité du nom pourroit d'abord appuyer mes conjectures. Il est visible que de *Brama* à Abraham il n'y a pas beaucoup de chemin à faire, et il seroit à souhaiter que nos

savants, en matière d'étymologie, n'en eussent point adopté de moins raisonnables et de plus forcées. Ce Brama, dont le nom est si semblable à celui d'Abraham, étoit marié à une femme que tous les Indiens nomment Sarasvadi. Vous jugerez, Monseigneur, du poids que le nom de cette femme ajoute à ma première conjecture. Les deux dernières syllabes du mot *Sarasvadi* sont dans la langue indienne une terminaison honorifique : ainsi, *vadi*, répond assez bien à notre mot français *madame*. Cette terminaison se trouve dans plusieurs noms de femmes distinguées, par exemple, dans celui de *Parvadi*, femme de Routren. Il est dès-lors évident que les deux premières syllabes du mot *Sarasvadi*, qui font proprement le nom tout entier de la femme de Brama, se réduisent à *Sara*, qui est le nom de la femme d'Abraham.

Il y a cependant quelque chose de plus singulier. Brama, chez les Indiens, comme Abraham chez les Juifs, a été le chef de plusieurs castes ou tribus différentes. Les deux peuples se rencontrent même fort juste sur le nombre de ces tribus. A Tichirapali, où est maintenant le plus fameux temple de l'Inde, on célèbre tous les ans une fête, dans laquelle un vénérable vieillard mène devant soi douze enfants, qui représentent, disent les Indiens, les

douze chefs des principales castes. Il est vrai que quelques docteurs croient que ce vieillard tient dans cette cérémonie la place de Vistnou; mais ce n'est pas l'opinion commune des savants ni du peuple, qui disent communément que Brama est le chef de toutes les tribus.

Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que pour reconnoître dans la doctrine des Indiens celle des anciens Hébreux, il soit nécessaire que tout se rencontre parfaitement conforme de part et d'autre. Les Indiens partagent souvent à différentes personnes, ce que l'Écriture nous raconte d'une seule, ou bien rassemblent dans une seule ce que l'Écriture divise dans plusieurs. Mais cette différence, bien loin de détruire nos conjectures, doit servir, ce me semble, à les appuyer, et je crois qu'une ressemblance trop affectée ne seroit bonne qu'à les rendre suspectes. Cela supposé, je continue à raconter ce que les Indiens ont tiré de l'histoire d'Abraham, soit qu'ils l'attribuent à Brama, soit qu'ils en fassent honneur à quelqu'autre de leurs dieux ou de leurs héros.

Les Indiens honorent la mémoire d'un de leurs pénitents, qui, comme le patriarche Abraham, se mit en devoir de sacrifier son fils à un des dieux du pays. Ce dieu lui avoit demandé cette victime, mais il se contenta de la

bonne volonté du père, et ne souffrit pas qu'il en vînt jusqu'à l'exécution. Il y en a pourtant qui disent que l'enfant fut mis à mort, mais que ce dieu le ressuscita.

J'ai trouvé une coutume qui m'a surpris dans une des castes qui sont aux Indes, c'est celle qu'on nomme la *Caste des Voleurs*. N'allez pas croire, Monseigneur, que parce qu'il y a parmi ces peuples une tribu entière de voleurs, tous ceux qui font ce métier soient rassemblés dans un corps particulier, et qu'ils aient pour voler un privilége à l'exclusion de tout autre; cela veut dire seulement que tous les Indiens de cette caste volent effectivement avec une extrême licence; mais par malheur ils ne sont pas les seuls dont il faille se défier.

Après cet éclaircissement qui m'a paru nécessaire, je reviens à mon histoire. J'ai donc trouvé que dans cette caste on garde la cérémonie de la circoncision; mais elle ne se fait pas dès l'enfance; c'est environ à l'âge de vingt ans; tous même n'y sont pas sujets, et il n'y a que les principaux de la caste qui s'y soumettent. Cet usage est fort ancien, et il seroit difficile de découvrir d'où leur est venue cette coutume au milieu d'un peuple entièrement idolâtre.

Vous avez vu, Monseigneur, l'histoire du

déluge, et de Noé dans Vistnou et dans Sattiavarti; celle d'Abraham dans Brama et dans Vistnou; vous verrez encore avec plaisir celle de Moïse dans les mêmes dieux, et je suis persuadé que vous la trouverez encore moins altérée que les précédentes.

Rien ne me paroît plus ressemblant à Moïse que le Vistnou des Indiens métamorphosé en Chrichnen : car d'abord *Chrichnen*, en langue indienne, signifie *Noir;* c'est pour faire entendre que Chrichnen est venu d'un pays où les habitants sont de cette couleur; les Indiens ajoutent qu'un des plus proches parents de Chrichnen fut exposé, dès son enfance, dans un petit berceau sur une grande rivière, où il fut dans un danger évident de périr. On l'en tira, et comme c'étoit un fort bel enfant, on l'apporta à une grande princesse qui le fit nourrir avec soin, et qui se chargea ensuite de son éducation.

Je ne sais pourquoi les Indiens se sont avisés d'appliquer cet événement à un des parents de Chrichnen plutôt qu'à Chrichnen même. Que faire à cela? il faut bien dire les choses telles qu'elles sont, et pour rendre les aventures plus ressemblantes, je n'irai pas déguiser la vérité. Ce ne fut donc point Chrichnen, mais un de ses parents qui fut élevé au palais d'une

grande princesse; en cela la comparaison avec Moïse se trouve défectueuse. Voici de quoi réparer un peu ce défaut.

Dès que Chrichnen fut né, on l'exposa aussi sur un grand fleuve, afin de le soustraire à la colère du Roi, qui attendoit le moment de sa naissance pour le faire mourir. Le fleuve s'entr'ouvrit par respect, et ne voulut pas incommoder de ses eaux un dépôt si précieux; on retira l'enfant de cet endroit périlleux, et il fut élevé parmi des bergers; il se maria dans la suite avec les filles de ces bergers, et il garda long-temps les troupeaux de ses beaux-pères. Il se distingua bientôt parmi tous ses compagnons, qui le choisirent pour leur chef. Il fit alors des choses merveilleuses en faveur des troupeaux et de ceux qui les gardoient; il fit mourir le Roi qui leur avoit déclarés une cruelle guerre; il fut poursuivi par ses ennemis, et comme il ne se trouva pas en état de leur résister, il se retira vers la mer; elle lui ouvrit un chemin à travers son sein, dans lequel elle enveloppa ceux qui le poursuivoient. Ce fut par ce moyen qu'il échappa aux tourments qu'on lui préparoit. Qui pourroit douter, après cela, que les Indiens n'aient connu Moïse sous le nom de *Vistnou* métamorphosé en *Chrichnen*? Mais à la connoissance de ce

fameux conducteur du peuple de Dieu, ils ont joint celle de plusieurs coutumes qu'il a décrites dans ses livres, et de plusieurs lois qu'il a publiées, et dont l'observation s'est conservée après lui.

Parmi ces coutumes que les Indiens ne peuvent avoir tirées que des Juifs, et qu'ils suivent encore aujourd'hui dans le pays, je compte les bains fréquents, les purifications, une horreur extrême pour les cadavres par l'attouchement desquels ils se croient souillés, l'ordre différent et la distinction des castes, la loi inviolable qui défend les mariages hors de sa tribu ou de sa caste particulière. Je ne finirois point si je voulois épuiser ce travail; je m'attache à quelques remarques qui ne sont pas tout à fait si communes dans les livres des savants.

J'ai connu un Brame très habile parmi les Indiens, qui m'a raconté l'histoire suivante, dont il ne comprenoit pas lui-même le sens, tandis qu'il est demeuré dans les ténèbres de l'idolâtrie. Les Indiens font un sacrifice nommé *Ékiam* (c'est le plus célèbre de tous ceux qui se font aux Indes); on y sacrifie un mouton; on y récite une espèce de prière, dans laquelle on dit à haute voix ces paroles: *Quand sera-ce que le Sauveur naîtra? Quand sera-ce que le Rédempteur paroîtra?*

Ce sacrifice d'un mouton me paroît avoir beaucoup de rapport avec celui de l'Agneau pascal; car il faut remarquer sur cela, que comme les Juifs étoient tous obligés de manger leur part de la victime, aussi les Brames, quoiqu'ils ne puissent manger de viande, sont cependant dispensés de leur abstinence au jour du sacrifice de l'*Ékiam*, et sont obligés par la loi de manger du mouton qu'on immole, et que les Brames partagent entre eux.

Plusienrs Indiens adorent le feu. Leurs dieux mêmes ont immolé des victimes à cet élément. Il y a un précepte particulier pour le sacrifice d'*Oman*, par lequel il est ordonné de conserver toujours le feu, et de ne le laisser jamais éteindre. Celui qui assiste à l'*Ékiam* doit, tous les matins et tous les soirs, mettre du bois au feu pour l'entretenir. Ce soin scrupuleux répond assez justement au commandement porté dans le Lévitique (c. VI, v. 12 et 13) : *Ignis in altari semper ardebit, quem nutriet sacerdos, subjiciens ligna manè per singulos dies.* Les Indiens ont fait quelque chose de plus en considération du feu. Ils se précipitent eux-mêmes au milieu des flammes. Vous jugerez comme moi, Monseigneur, qu'ils auroient beaucoup mieux fait de ne point ajouter cette cruelle cérémonie à ce que les Juifs leur avoient appris sur cette matière.

Les Indiens ont encore une fort grande idée des serpents. Ils croient que ces animaux ont quelque chose de divin, et que leur vue porte bonheur. Ainsi plusieurs adorent les serpents, et leur rendent les plus profonds respects. Mais ces animaux, peu reconnoissants, ne laissent pas de mordre cruellement leurs adorateurs. Si le serpent d'airain que Moïse montra au peuple de Dieu, et qui guérissoit par sa seule vue, eût été aussi cruel que les serpents animés des Indes, je doute fort que les Juifs eussent jamais été tentés de l'adorer.

Ajoutons enfin la charité que les Indiens ont pour leurs esclaves. Ils les traitent presque comme leurs propres enfants; ils ont un grand soin de les bien élever; ils les pourvoient de tout libéralement; rien ne leur manque, soit pour le vêtement, soit pour la nourriture; ils les marient, et presque toujours ils leur rendent la liberté. Ne semble-t-il pas que ce soit aux Indiens, comme aux Israélites, que Moïse ait adressé sur cet article les préceptes que nous lisons dans le Lévitique? Quelle apparence y a-t-il donc que les Indiens n'aient pas eu autrefois quelque connoissance de la loi de Moïse? Ce qu'ils disent encore de leur loi et de Brama leur législateur, détruit, ce me semble, d'une manière évidente, ce qui pourroit rester de doute sur cette matière.

Brama a donné la loi aux hommes. C'est ce *Vedam* ou *Livre de la loi* que les Indiens regardent comme infaillible. C'est, selon eux, la parole de Dieu dictée par l'*Abadam*, c'est-à-dire, par celui qui ne peut se tromper, et qui dit essentiellement la vérité. Le Vedam ou loi des Indiens, est divisé en quatre parties. Mais, au sentiment de plusieurs doctes Indiens, il y en avoit anciennement une cinquième, qui a péri par l'injure des temps, et qu'il a été impossible de recouvrer.

Les Indiens ont une estime inconcevable pour la loi qu'ils ont reçue de leur Brama. Le profond respect avec lequel ils l'entendent prononcer, le choix des personnes propres à en faire la lecture, les préparatifs qu'on doit y apporter, cent autres circonstances semblables, sont parfaitement conformes à ce que nous savons des Juifs par rapport à la loi sainte, et à Moïse qui la leur a annoncée. Le malheur est que le respect des Indiens pour leur loi va jusqu'à nous en faire un mystère impénétrable. J'en ai cependant assez appris par quelques docteurs, pour faire voir que les livres de la loi du prétendu Brama sont une imitation du Pentateuque de Moïse.

La première partie du Vedam, qu'ils appellent *Irroucouvedam*, traite de la première

cause, et de la manière dont le monde a été créé. Ce qu'ils m'en ont dit de plus singulier par rapport à notre sujet, c'est qu'au commencement il n'y avoit que Dieu et l'eau, et que Dieu étoit porté sur les eaux. La ressemblance de ce trait avec le premier chapitre de la Genèse n'est pas difficile à remarquer. J'ai appris de plusieurs Brames, que dans le troisième livre qu'ils nomment *Samavedam*, il y a quantité de préceptes de morale. Cet enseignement m'a paru avoir beaucoup de rapport avec les préceptes moraux répandus dans l'Exode. Le quatrième livre, qu'ils appellent *Adaranavedam*, contient les différents sacrifices qu'on doit offrir, les qualités requises dans les victimes, la manière de bâtir les temples, et les diverses fêtes que l'on doit célébrer. Ce peut être là, sans trop deviner, une idée prise sur les livres du Lévitique et du Deutéronome. Enfin, de peur qu'il ne manque quelque chose au parallèle, comme ce fut sur la fameuse montagne de Sinaï que Moïse reçut la loi, ce fut aussi sur la célèbre montagne de *Mahamerou*, que Brama se trouva avec le Vedam des Indiens. Cette montagne des Indes est celle que les Grecs ont appelée *Meros*, où ils disent que Bacchus est né, et qui a été le séjour des dieux. Les Indiens disent encore

aujourd'hui que cette montagne est l'endroit où sont placés leurs *Chorcams* ou les différents paradis qu'ils reconnoissent.

N'est-il pas juste qu'après avoir parlé assez long-temps de Moïse et de la loi, nous disions aussi quelques mots de *Marie*, sœur de ce grand prophète? Je me trompe beaucoup, ou son histoire n'a pas été tout à fait inconnue à nos Indiens.

L'Écriture nous dit de Marie, qu'après le passage miraculeux de la mer Rouge, elle assembla les femmes israélites; elle prit des instruments de musique, et se mit à danser avec ses compagnes, et à chanter les louanges du Tout-Puissant. Voici un trait assez semblable, que les Indiens racontent de leur fameuse *Lakeoumi*. Cette femme, aussi bien que Marie sœur de Moïse, sortit de la mer par une espèce de miracle. Elle ne fut pas plutôt échappée au danger où elle avoit été de périr, qu'elle fit un bal magnifique, dans lequel tous les dieux et toutes les déesses dansèrent au son des instruments.

Il me seroit aisé, Monseigneur, en quittant les livres de Moïse, de parcourir les autres livres historiques de l'Écriture, et de trouver, dans la tradition de nos Indiens, de quoi continuer ma comparaison. Mais je craindrois qu'une

trop grande exactitude ne vous fatiguât. Je me contenterai de raconter encore une ou deux histoires qui m'ont le plus frappé, et qui vont le plus à mon sujet.

La première qui se présente à moi, est celle que les Indiens débitent sous le nom d'*Arichandiren*. C'est un roi de l'Inde fort ancien, et qui, au nom et à quelques circonstances près, est, à le bien prendre, le Job de l'Écriture. Les dieux se réunirent un jour dans leur Chorcam, ou, si vous l'aimez mieux, dans le paradis de délices. *Devindiren*, le dieu de la gloire, présidoit à cette illustre assemblée. Il s'y trouva une foule de dieux et de déesses: les plus fameux pénitents y eurent aussi leur place, et surtout les sept principaux anachorètes. Après quelques discours indifférents, on proposa cette question : Si parmi les hommes il se trouve un prince sans défaut? Presque tous soutinrent qu'il n'y en avoit pas un seul qui ne fût sujet à de grands vices, et *Vichouva-Moutren* se mit à la tête de ce parti. Mais le célèbre *Vachichten* prit un sentiment contraire, et soutint fortement que le roi Arichandiren, son disciple, étoit un prince parfait. Vichouva-Moutren, qui, du génie impérieux dont il est, n'aime pas à se voir contredit, se mit en grande colère, et assura les dieux qu'il sauroit bien

leur faire connoître les défauts de ce prétendu prince parfait, si on vouloit le lui abandonner.

Le défi fut accepté par Vachichten; et l'on convint que celui des deux qui auroit le dessous céderoit à l'autre tous les mérites qu'il avoit pu acquérir par une longue pénitence. Le pauvre roi Arichandiren fut la victime de cette dispute. Vichouva-Moutren le mit à toutes sortes d'épreuves. Il le réduisit à la plus extrême pauvreté : il le dépouilla de son royaume; il fit périr le seul fils qu'il eût; il lui enleva même sa femme Chandirandi. Malgré tant de disgrâces, le prince se soutint toujours dans la pratique de la vertu, avec une égalité d'ame dont n'auroient pas été capables les dieux mêmes qui l'éprouvoient avec si peu de ménagement. Aussi l'en récompensèrent-ils avec la plus grande magnificence. Les dieux l'embrassèrent l'un après l'autre; il n'y eut pas jusqu'aux déesses qui ne lui fissent leurs compliments. On lui rendit sa femme, et on ressuscita son fils. Ainsi Vichouva-Moutren céda, suivant la convention, tous ses mérites à Vachichten, qui en fit présent au roi Arichandiren; et le vaincu alla fort à regret recommencer une longue pénitence, pour faire, s'il y avoit moyen, bonne provision de nouveaux mérites.

La seconde histoire a quelque chose de plus funeste, et ressemble encore mieux à un trait de l'histoire de Samson, que la fable d'Arichandiren ne ressemble à l'histoire de Job.

Les Indiens assurent donc que leur dieu *Ramen* entreprit un jour de conquérir Ceylan. Et voici le stratagème dont ce conquérant, tout dieu qu'il étoit, jugea à propos de se servir. Il leva une armée de singes, et leur donna pour général un singe distingué, qu'ils nomment *Anouman*. Il lui fit envelopper la queue de plusieurs pièces de toiles, sur lesquelles on versa de grands vases d'huile. On y mit le feu, et ce singe courant par les campagnes au milieu des blés, des bois, des bourgades et des villes, porta l'incendie partout. Il brûla tout ce qui se trouva sur sa route, et réduisit en cendres l'île presque toute entière. Après une telle expédition, la conquête n'en devoit pas être fort difficile, et il n'étoit pas nécessaire d'être un dieu bien puissant pour en venir à bout.

Je me suis peut-être trop arrêté, Monseigneur, sur la conformité de la doctrine des Indiens avec celle du peuple de Dieu. J'en serai quitte pour abréger un peu ce qui me restoit à vous dire sur un second point que j'étois résolu de soumettre, comme le premier, à vos lumières

et à votre pénétration. Je me bornerai à quelques réflexions assez courtes, qui me persuadent que les Indiens les plus avancés dans les terres ont eu, dès les premiers temps de l'Église, la connoissance de la religion chrétienne, et qu'eux aussi bien que les habitants de la côte, ont reçu les instructions de saint Thomas et des premiers disciples des Apôtres.

Je commence par l'idée confuse que les Indiens conservent encore de l'adorable Trinité, qui leur fut autrefois prêchée. J'ai parlé des trois principaux dieux des Indiens, Brama, Vistnou et Routren. La plupart des gentils disent, à la vérité, que ce sont trois divinités différentes, et effectivement séparées. Mais plusieurs Nianigueuls (hommes spirituels) assurent que ces trois dieux, séparés en apparence, ne font réellement qu'un seul Dieu. Que ce Dieu s'appelle Brama, lorsqu'il crée et qu'il exerce sa toute-puissance; qu'il s'appelle Vistnou, lorsqu'il conserve les êtres créés, et qu'il donne des marques de sa bonté; et qu'enfin il prend le nom de Routren, lorsqu'il détruit les villes, qu'il châtie les coupables, et qu'il fait sentir les effets de sa juste colère. Il n'y a que quelques années qu'un Brame expliquoit ainsi ce qu'il concevoit de la fabuleuse trinité des païens. Il faut, disoit-il, se représenter Dieu

et ses trois noms différents qui répondent à ses trois principaux attributs, à peu près sous l'idée de ces pyramides triangulaires qu'on voit élevées devant la porte de quelques temples. Vous jugez bien, Monseigneur, que je ne prétends pas vous dire que cette imagination des Indiens réponde fort juste à la vérité que les chrétiens reconnoissent. Mais au moins fait-elle comprendre qu'ils ont eu autrefois des lumières plus pures, et qu'elles se sont obscurcies par la difficulté que renferme un mystère si fort au-dessus de la foible raison des hommes.

Les fables ont encore plus de part dans ce qui regarde le mystère de l'Incarnation. Mais du reste, tous les Indiens conviennent que Dieu s'est incarné plusieurs fois. Presque tous s'accordent à attribuer ces incarnations à Vistnou, le second dieu de leur trinité. Et jamais ce dieu ne s'est incarné, selon eux, qu'en qualité de sauveur et de libérateur des hommes.

J'abrège autant qu'il m'est possible, et je passe à ce qui regarde nos sacrements. Les Indiens disent, que le bain pris dans certaines rivières efface entièrement les péchés, et que cette eau mystérieuse lave non seulement les corps, mais purifie aussi les ames d'une manière admirable. Ne seroit-ce point là un reste

de l'idée qu'on leur auroit donnée du baptême?

Je n'avois rien remarqué sur la divine eucharistie; mais un Brame converti me fit faire attention, il y a quelques années, à une circonstance assez considérable pour avoir ici sa place. Les restes des sacrifices, et le riz qu'on distribue à manger dans les temples, conservent chez les Indiens le nom de *Prajadam*. Ce mot indien signifie en notre langue *divine Grâce*. Et c'est ce que nous exprimons par le terme grec *eucharistie*.

Il y a quelque chose de plus marqué sur la confession. C'est une espèce de maxime parmi les Indiens, que celui qui confessera son péché, en recevra le pardon. *Cheida param chounal Tiroum*. Ils célèbrent une fête tous les ans, pendant laquelle ils vont se confesser sur le bord d'une rivière, afin que leurs péchés soient entièrement effacés. Dans le fameux sacrifice *Ékiam*, la femme de celui qui y préside est obligée de se confesser, de descendre dans le détail des fautes les plus humiliantes, et de déclarer jusqu'au nombre de ses péchés. Une fable des Indiens, que j'ai apprise sur ce sujet, appuyera encore davantage mes conjectures.

Lorsque Chrichnen étoit au monde, la fameuse *Draupadi* étoit mariée à cinq frères cé-

lèbres, tous rois de Maduré. L'un de ces princes tira un jour une flèche sur un arbre, et en fit tomber un fruit admirable. L'arbre appartenoit à un célèbre pénitent, et avoit cette propriété, que chaque mois il portoit un fruit, et ce fruit donnoit tant de force à celui qui le mangeoit, que pendant tout le mois cette seule nourriture lui suffisoit. Mais, parce que dans ces temps reculés on craignoit beaucoup plus la malédiction des pénitents que celle des dieux, les cinq frères appréhendoient que l'ermite ne les maudît. Ils prièrent donc Chrichnen de les aider dans une affaire si délicate. Le dieu Vistnou métamorphosé en Chrichnen leur dit, aussi bien qu'à Draupadi qui étoit présente, qu'il ne voyoit qu'un seul moyen de réparer un si grand mal. Que ce moyen étoit la confession entière de tous les péchés de leur vie : que l'arbre dont le fruit étoit tombé, avoit six coudées de haut; qu'à mesure que chacun d'eux se confesseroit, le fruit s'éleveroit en l'air de la hauteur d'une coudée, et qu'à la fin de la dernière confession, il s'attacheroit à l'arbre comme il étoit auparavant.

Le remède étoit amer, mais il falloit se résoudre à en passer par-là, ou bien s'exposer à la malédiction d'un pénitent. Les cinq frères prirent donc leur parti, et consentirent à tout

déclarer. La difficulté étoit de déterminer la femme à faire la même chose, et on eut bien de la peine à l'y engager. Depuis qu'il sagissoit de parler de ses fautes, elle ne se sentoit d'inclination que pour le secret et pour le silence. Cependant, à force de lui remettre devant les yeux les suites funestes de la malédiction de Sannias (c'est ainsi que les Indiens appellent leurs pénitents), on lui fit promettre tout ce qu'on voulut.

Après cette assurance, l'aîné des princes commença cette pénible cérémonie, et fit une confession très exacte de toute sa vie. A mesure qu'il parloit, le fruit montoit de lui-même, et se trouva seulement élevé d'une coudée à la fin de cette première confession. Les quatre autres princes continuèrent, à l'exemple de leur aîné, et l'on vit arriver le même prodige, c'est-à-dire, qu'à la fin de la confession du cinquième, le fruit étoit précisément à la hauteur de cinq coudées.

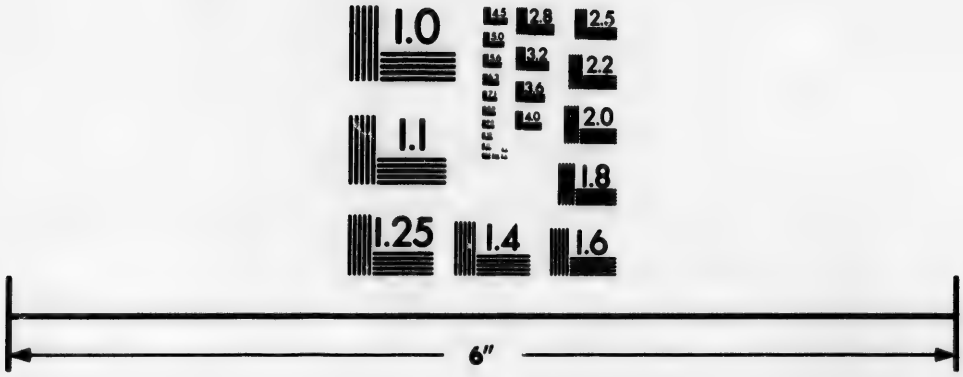
Il ne restoit plus qu'une coudée; mais c'étoit à Draupadi, que le dernier effort étoit réservé. Après bien des combats, elle commença sa confession, et le fruit s'éleva peu à peu. Elle avoit achevé, disoit-elle, et cependant il s'en falloit encore d'une demi-coudée que le fruit n'eût rejoint l'arbre d'où il étoit tombé. Il étoit

évident qu'elle avoit oublié ou plutôt caché quelque chose. Les cinq frères la prièrent avec larmes, de ne se pas perdre par une mauvaise honte, et de ne les pas envelopper dans son malheur. Leurs prières n'eurent aucun effet. Mais Chrichnen étant venu au secours, elle déclara un péché de pensée, qu'elle vouloit tenir secret. A peine eut-elle parlé, que le fruit acheva sa course merveilleuse, et alla de lui-même s'attacher à la branche où il étoit auparavant.

Je finirai par ce trait, Monseigneur, la longue lettre que j'ai pris la liberté de vous écrire. Je vous y ai rendu compte des connoissances que j'ai acquises au milieu des peuples de l'Inde, autrefois apparemment chrétiens, et replongés depuis long-temps dans les ténèbres de l'idolâtrie. Les missionnaires de notre Compagnie, sur les traces de saint Francois-Xavier, travaillent depuis un siècle à les ramener à la connoissance du vrai Dieu, et à la pureté du culte évangélique.

Vous voyez, Monseigneur, qu'en même temps que nous faisons goûter à ces peuples abandonnés la douceur du joug de Jésus-Christ, nous tâchons de rendre quelque service aux savants d'Europe, par les découvertes que nous faisons dans les pays qui ne leur

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.6
1.2
1.1
1.0

sont pas assez connus. Il n'appartient qu'à vous, Monseigneur, de suppléer, par votre profonde pénétration, et par votre commerce assidu avec les savants de l'antiquité, à ce qui pourroit manquer de notre part aux lumières que nous acquérons parmi ces peuples. Si ces nouvelles connoissances sont de quelque usage pour le bien de la religion, personne ne saura mieux les faire valoir que vous. Je suis avec un profond respect, etc.

LETTRE

Du P. Bouchet, missionnaire de la Compagnie de Jésus aux Indes, au P. Baltus, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

J'AI lu, avec un plaisir incroyable, votre excellente réponse à l'Histoire des oracles. On ne peut réfuter avec plus de solidité que vous le faites, les fausses raisons sur lesquelles étoit appuyé le système dangereux que vous avez en-

trepris de combattre. Vous avez prouvé d'une manière invincible, que les démons rendoient autréfois des oracles par la bouche des faux prêtres des idoles, et que ces oracles ont cessé à mesure que le christianisme s'est établi dans le monde sur les ruines du paganisme et de l'idolâtrie. Quoiqu'il soit difficile de rien ajouter à tant de preuves convaincantes dont votre ouvrage est rempli, et que vous avez puisées dans les ouvrages des Pères de l'Eglise, et des païens même, j'ose néanmoins vous assurer que je puis encore vous fournir, en faveur du sentiment que vous soutenez, une nouvelle démonstration, à laquelle on ne peut rien opposer de raisonnable. Elle n'est pas tirée comme les vôtres des monuments de l'antiquité, mais de ce qui se passe souvent à nos yeux, dans nos missions de Maduré et de Carnate, et dont j'ai moi-même été témoin.

J'ai eu l'avantage de consacrer la meilleure partie de ma vie à prêcher l'Évangile aux idolâtres des Indes, et j'ai eu en même temps la consolation de reconnoître que quelques-uns des prodiges qui ont contribué à la conversion des païens, au temps de la primitive Eglise, se renouvellent tous les jours dans les chrétientés que nous avons le bonheur de fonder au milieu des terres infidèles. Oui, nous y trouvons encore

maintenant des preuves sensibles des deux vérités que vous avez si bien établies dans la suite de votre ouvrage : car il est certain, en premier lieu, que les démons rendent encore aujourd'hui des oracles aux Indes, et qu'ils les rendent, non pas par le moyen des idoles, ce qui seroit sujet à l'imposture et à l'illusion, mais par la bouche des prêtres de ces mêmes idoles, ou quelquefois de ceux qui sont présents quand on invoque le démon. En second lieu, il n'est pas moins vrai que les oracles cessent dans ce pays, et que les démons y deviennent muets et impuissants à mesure qu'il est éclairé de la lumière de l'Évangile. Pour être convaincu de la vérité de ces deux propositions, il suffit d'avoir passé quelque temps dans la mission des Indes.

Si le Seigneur me fait la grâce de me rendre à cette chère mission, que je n'ai quittée qu'à regret, et à laquelle je dois retourner incessamment afin d'y consommer ce qui me reste de santé et de vie, je vous enverrai, dans un plus grand détail, certaines réponses particulières, et certains oracles qui ne peuvent avoir été rendus que par le démon. Il me suffira aujourd'hui de vous apporter quelques preuves générales qui ne laisseront pas de vous faire plaisir.

C'est un fait dont personne ne doute aux In-

des, et dont l'évidence ne permet pas de douter, que les démons rendent des oracles, et que ces malins esprits se saisissent des prêtres qui les invoquent, ou même indifféremment de quelqu'un de ceux qui assistent et qui participent à ces spectacles. Les prêtres des idoles ont des prières abominables qu'ils adressent au démon, quand on le consulte sur quelque événement; mais, malheur à celui que le démon choisit pour en faire son organe! Il le met dans une agitation extraordinaire de tous ses membres, et lui fait tourner la tête d'une manière qui effraie. Quelquefois il lui fait verser des larmes en abondance, et le remplit de cette espèce de fureur et d'enthousiasme, qui étoit autrefois chez les païens, comme il l'est encore aujourd'hui chez les Indiens, le signe de la présence du démon, et le prélude de ses réponses.

Dès qu'on apercoit, ou dans le prêtre, ou dans quelqu'un des assistants, ces signes du succès de l'évocation, on s'approche du possédé, et on l'interroge sur le sujet dont il est question. Le démon s'explique alors par la bouche de celui dont il s'est emparé. Les réponses sont communément assez équivoques, quand les questions qu'on lui propose regardent l'avenir. Il ne laisse pas néanmoins de réussir assez souvent, et de ré-

pondre avec une justesse qui passe de beaucoup les lumières des plus clairs-voyans; mais on trouve également, et dans l'ambiguité de certaines réponses et dans la justesse des autres, de quoi se convaincre que le démon en est l'auteur : car après tout, quelque éclairé qu'il soit, l'avenir, quand il dépend d'une cause libre, ne lui est point certainement connu; et d'ailleurs, ses conjectures étant d'ordinaire fort justes, et ses connoissances beaucoup supérieures aux nôtres, il n'est pas surprenant qu'il rencontre quelquefois assez bien dans des occasions, où l'homme le plus fin et le plus adroit auroit des pensées bien éloignées des siennes.

Je ne prétends pas, qu'à l'imitation des oracles rendus véritablement par les démons, les prêtres des idoles ne se fassent quelquefois un art de contrefaire les possédés, et de répondre comme ils peuvent à ceux qui les consultent; mais, après tout, cette dissimulation n'est, comme je vous l'ai dit, qu'une imitation de la vérité : encore le démon est-il communément si fidèle à se rendre à leur évocation, que la fraude ne leur est guère nécessaire. Je ne me propose pas de vous rapporter grand nombre d'exemples; mais en voici un qui se présente à mon esprit, et qui, ce me semble, doit con-

vaincre tout homme sensé, que le démon a véritablement part aux oracles qui se rendent aux Indes.

Sur le chemin de Varongapatti à Cálpaleam, on rencontre un fameux temple, que les Indiens nomment *Changandi*. A l'est et à une demi-lieue environ de ce temple, on trouve une bourgade assez peuplée, et célèbre par l'événement que je vais vous raconter. Un des habitants de cette bourgade étoit fort favorisé du démon; c'étoit à cet homme qu'il se communiquoit le plus volontiers, jusque-là que toutes les semaines il se saisissoit de lui à certain jour marqué, et rendoit par sa bouche les oracles les plus surprenants. On accouroit en foule à sa maison pour le consulter. Cependant, malgré l'honneur que lui attiroit la distinction que le démon faisoit de sa personne, il commençoit à se lasser de son emploi : le démon qui lui procuroit tant de visites, se rendoit fort incommode; il ne le saisissoit jamais, qu'il ne le fît beaucoup souffrir en le quittant; et ce malheureux pouvoit compter qu'il avoit toutes les semaines un jour réglé d'une violente maladie. Il lui arriva dans la suite quelque chose encore de plus fâcheux; car le démon, qui s'attiroit par son moyen la confiance et les adorations d'une multitude

innombrable d'Indiens, s'avisa de demeurer plusieurs jours en possession de celui par qui il se trouvoit si fort honoré. Il ne tardoit même guère à revenir, et il sembloit ne s'assujettir à une espèce d'alternative, que pour renouveler plus souvent la frayeur qu'il causoit à son arrivée, et les tourments qui accompagnoient sa sortie. Ses fréquentes et longues visites allèrent si loin, que ce misérable Indien se trouva absolument hors d'état de prendre soin de sa famille, qui ne pouvoit pourtant se passer de lui. Ses parents consternés allèrent à plusieurs temples pour prier les faux-dieux d'arrêter, ou du moins d'adoucir les violences du malin esprit; mais ces prétendues divinités s'accordoient trop bien avec le démon, contre lequel on imploroit leur secours, pour rien faire à son désavantage : on n'obtint donc rien de ce qu'on demandoit; le démon même en devint plus furieux, et continua comme auparavant de rendre ses oracles par la bouche de son ancien hôte, avec cette différence, qu'il le tourmentoit bien plus violemment, et qu'il fit enfin appréhender que le pauvre homme n'en mourût.

Les choses étant presque désespérées, on crut qu'il n'y avoit plus d'autre remède, que de s'adresser à celui-là même qui faisoit tout

le mal. On s'imagina qu'il voudroit bien rendre un oracle en faveur d'un malheureux par le moyen duquel il en rendoit tant d'autres. On l'interrogea donc un samedi au soir, pour savoir s'il ne se retireroit point, et ce qu'il exigeoit pour diminuer le nombre de ses visites et pour en adoucir la rigueur. L'oracle répondit en peu de mots que si le lundi suivant on menoit le malade à Changandi, il ne seroit plus tourmenté, et ne recevroit plus de ses visites.

On ne manqua pas d'exécuter ses ordres, dans l'espérance qu'on avoit de voir ce malheureux soulagé. On le porta à Changandi la veille du jour marqué par le démon ; mais il y fut plus tourmenté que jamais : on l'entendoit pousser des cris affreux, comme un homme qui souffre les plus cruels tourments; cependant rien ne paroissoit à l'extérieur, et on se consoloit sur ce que le temps marqué par l'oracle n'étoit pas encore arrivé. Enfin, le lundi étant venu, l'oracle s'accomplit à la lettre, mais d'une manière bien différente de celle à quoi l'on s'attendoit : le malade expira dans les plus horribles convulsions, après avoir jeté beaucoup de sang par le nez, par les oreilles et par la bouche; ce qui est aux Indes le signe ordinaire d'une maladie et d'une mort causée par la possession. C'est ainsi que le démon

justifia son oracle, par lequel il assuroit que ce malheureux cesseroit d'être malade et de recevoir de ses visites.

Il est aisé de s'imaginer combien les assistants furent effrayés d'un événement si tragique. Personne, je vous assure, ne s'avisa alors de soupçonner qu'il y eût de la fraude dans la possession de cet homme, et dans les oracles qu'il avoit rendus si long-temps. Je ne crois pas même que nos critiques les plus difficiles se persuadent qu'on puisse pousser la dissimulation jusque-là. Du moins la femme de ce malheureux n'en jugea pas de la sorte. Elle fut si frappée de la mort subite et violente de son mari, qu'elle abjura l'idolâtrie et le culte du démon, dont son époux avoit été la funeste victime; elle se fit instruire au plus tôt, et reçut le saint baptême à Calpaleam. C'est là que je l'ai moi-même confessée plusieurs fois, et que je lui ai fait souvent raconter cet événement en présence des idolâtres, et plus souvent encore en présence des chrétiens qui se rendoient à notre église.

Je passe à d'autres choses, sur lesquelles les démons sont très souvent consultés dans les Indes. Ceux de tous les diseurs d'oracles en qui l'on a le plus de confiance sont, sans contredit, certains devins qui se mêlent de découvrir les

voleurs dont les vols sont secrets. Après avoir tenté toutes les voies ordinaires et naturelles, on a recours à celles-ci; et, par malheur pour ces pauvres idolâtres, le démon ne les sert que trop bien à leur gré. Il s'est passé de mon temps des choses étonnantes sur ce sujet. En voici une sur laquelle vous pouvez compter.

On avoit si subtilement et si secrètement volé des bijoux précieux au général d'armée de Maduré, que celui qui en étoit coupable sembloit être hors d'atteinte de tout soupçon. Aussi, quelque recherche qu'on fît du voleur, on ne put jamais en avoir la moindre connoissance. On consulta à Tichirapali un jeune homme qui étoit un des plus fameux devins du pays. Après avoir évoqué le démon, il dépeignit si bien l'auteur du vol, qu'on n'eut pas de peine à le reconnoître. Le malheureux qu'on n'avoit pas même soupçonné, tant on étoit éloigné de jeter les yeux sur lui, ne put tenir contre l'oracle; il avoua son crime, et protesta qu'il n'y avoit rien de naturel dans la manière dont son vol avoit été découvert.

Quand plusieurs personnes deviennent suspectes d'un vol, et qu'on ne peut en convaincre aucune en particulier, voici le biais qu'on prend pour se déterminer. On écrit les noms de tous ceux qu'on soupçonne, sur des billets

particuliers, et on les dispose en forme de cercle : on évoque ensuite le démon avec les cérémonies accoutumées, et on se retire après avoir fermé et couvert le cercle, de manière que personne ne puisse y toucher. On revient quelque temps après, on découvre le cercle, et celui dont le nom se trouve hors de rang est censé le seul coupable : cette espèce d'oracle a si souvent et si constamment servi aux Indes à découvrir avec certitude un criminel entre plusieurs innocents, que cette unique preuve suffit pour faire le procès à un homme.

Il y a encore une autre manière par laquelle les démons ont coutume de s'expliquer aux Indes, c'est durant la nuit et par le moyen des songes. Il est vrai que cette manière m'a paru plus sujette à la fourberie ; mais, après tout, il s'y rencontre quelquefois des choses si surprenantes et des circonstances si singulières, qu'on ne peut douter que les démons n'y aient bonne part, et qu'ils n'instruisent en effet par cette voie les prêtres des idoles qui ont soin de les évoquer.

Je vous rapporte peu d'exemples de tout ce que j'avance, non pas qu'ils soient rares aux Indes, et qu'il ne s'en trouve fort souvent d'incontestables ; mais la chose est si fort hors de doute dans le pays, qu'on ne pense pas

même à les recueillir. Si, néanmoins, vous souhaitez un plus grand détail, je ne manquerai pas de vous satisfaire, dès que Dieu m'aura fait la grâce de me rendre à ma chrétienté de Maduré, après laquelle je soupire avec une ardeur que je ne puis vous exprimer.

Mais après tout, mon révérend père, quelle raison auroit-on de douter que les démons rendent des oracles aux Indes, tandis que nous avons des preuves si convaincantes qu'ils y font une infinité de choses qui sont fort au-dessus du pouvoir des hommes? On voit, par exemple, ceux qui évoquent les démons, soutenir seuls et sans appui un berceau de branches d'arbres coupées, et qui ne sont attachées ensemble par aucun endroit : d'autres élèvent en l'air une espèce de grand linceul, qui se tient étendu dans toute sa largeur; ils prouvent par-là que le démon s'est véritablement communiqué à eux. Quelques-uns boivent, à la vue de tout le monde, de grands vases remplis de sang, qui contiennent plusieurs pintes de Paris, sans en recevoir la moindre incommodité.

Je sais de plus, par le témoignage d'un homme digne de foi, et sur lequel on peut s'appuyer solidement, qu'il s'est trouvé par hasard dans une assemblée où il fut témoin du fait que je vais vous raconter. On avoit atta-

ché, dans un endroit d'une petite chambre, un corps solide de la hauteur d'un homme, et on l'avoit tellement joint à la muraille, qu'il ne pouvoit en être séparé qu'avec de grands efforts : cependant, sans qu'on y touchât, et même sans qu'on s'en approchât, on le vit se détacher de lui-même, et s'avancer assez loin hors de l'endroit où il avoit été placé. Ajoutez à cela que le démon, semblable à lui-même dans tous les lieux et dans tous les temps, exige souvent de ceux qui l'évoquent les sacrifices les plus abominables et les plus capables d'inspirer de l'horreur aux hommes, mais en même temps les plus propres à satisfaire sa malignité.

Que diroient enfin nos prétendus esprits forts d'Europe, c'est-à-dire, ces gens qu'une critique outrée rend incrédules sur les choses les plus avérées, quand ils ont intérêt de ne les pas croire; que diroient-ils, dis-je, s'ils étoient, comme nous, les témoins de la cruelle tyrannie que les démons exercent sur les idolâtres des Indes? Ces malins esprits leur mettent quelquefois la tête si bas, et leur font plier les bras et les jambes par derrière, de telle sorte que leur corps ressemble à une boule; ce qui leur cause les plus cuisantes douleurs. En vain les porte-t-on aux temples des idoles pour y recevoir quelque soulagement; ce n'est pas là

qu'ils doivent s'attendre à le trouver; nos églises et nos chrétiens sont le seul secours qu'ils puissent opposer à une tyrannie si cruelle; et ce remède, comme vous le verrez dans la suite, prouve d'une manière invincible quels sont les véritables auteurs des douleurs inconcevables que ces malheureux ont à souffrir.

Vous voyez que je me suis un peu écarté de la matière des oracles, qui fait le principal sujet de ma lettre : je ne crois pas cependant que cette digression vous paroisse tout à fait inutile. Quand on sera bien convaincu que les démons ont sur les idolâtres un pouvoir qui ne peut leur être contesté, on en sera plus disposé à croire ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire sur les oracles que les mêmes démons rendent parmi les Indiens; et je suis persuadé qu'un homme dont la foi est bien saine sur l'existence des démons ne doit guère avoir de peine sur le dernier article.

Au reste, il ne s'agit pas ici de cavernes et de lieux souterrains, ni de fournir aux prêtres des idoles les trompettes du chevalier Morland, pour grossir leur voix ou pour en multiplier le son. Ce n'est pas que les prêtres indiens ne soient assez trompeurs pour avoir imaginé tous les moyens capables de surprendre les peuples, et pour supposer de faux ora-

cles au défaut de ceux que les démons leur auroient refusés : mais ils n'ont pas besoin de prendre cette peine, et je vous ai déjà fait remarquer que les démons ne leur sont que trop fidèles. Autant il est vrai que ces malins esprits rendent des oracles aux Indes, autant seroit-il ridicule de supposer en ce pays-ci, comme on l'a fait par rapport aux siècles passés, que ces oracles se rendissent par la bouche des statues. Vous avez démontré le peu de fondement de cette conjecture par les témoignages de l'antiquité, et par le ridicule même qui en est inséparable; mais, par rapport aux Indes, on a autant de témoins du contraire, qu'il y a d'idolâtres et même de chrétiens dans tout le pays. Il est certain que depuis tant d'années que je demeure parmi ces peuples, je n'ai jamais entendu dire qu'aucune idole ait parlé; cependant je n'ai rien épargné pour m'instruire à fond de tout ce qui regarde les idoles et ceux qui les adorent.

Ce qu'il y a de plus convaincant, c'est que rien n'auroit été si aisé que d'imaginer cet expédient, si les démons n'eussent point eux-mêmes rendu les oracles par la bouche des hommes. On voit dans les Indes des statues énormes par leur grosseur et par leur hauteur qui sont toutes creuses en dedans : ce sont celles

qui sont à l'entrée des temples des païens. Il semble qu'elles soient faites exprès pour favoriser l'imposture des prêtres des idoles, s'ils avoient eu besoin d'y avoir recours. Mais, en vérité, cet appât seroit bien grossier, et j'ai peine à croire qu'aucun Indien s'y laissât tromper. Voici quelques exemples qui vous apprendront de quoi sont capables les prêtres des Indiens en matière d'imposture, mais qui vous convaincront en même temps qu'ils ont affaire à des gens qui ne sont pas aisément les dupes de leurs supercheries. Vous jugerez par-là que, puisque c'est une opinion si constante et si universelle aux Indes, que les démons y rendent des oracles, elle n'est certainement point établie sur la fourberie de quelques particuliers, ni sur la trop grande crédulité du commun du peuple.

Il y a quelques années qu'un roi de Tanjaour, fort affectionné aux idoles, sentit peu à peu refroidir son ancienne dévotion. Il étoit, avant ce temps-là, très régulier à visiter tous les mois un temple fameux qu'on nomme *Manarcovil*. Il y faisoit de grosses aumônes aux prêtres de ce temple, et vous jugez qu'une dévotion si libérale ne pouvoit manquer d'être fort de leur goût. Mais, quelle désolation pour eux, quand ils s'aperçurent que le prince aban-

donnoit leur temple! Je m'imagine qu'ils se seroient consolés plus aisément de sa désertion, si du moins il avoit envoyé les sommes qu'il avoit coutume de leur distribuer : le mal fut qu'ils se virent privés tout à la fois, et de l'honneur de voir le prince, et du profit qu'ils tiroient de ses visites. Sur cela les Brames s'assemblèrent ; et, comme la chose étoit de la dernière importance pour eux, ils délibérèrent long-temps ensemble sur le parti qu'ils avoient à prendre. La question étoit d'engager le prince à visiter, selon son ancienne coutume, le temple de Manarcovil. S'ils étoient assez heureux que d'y réussir, ils ne doutoient point que les libéralités ne se fissent à l'ordinaire.

Voici donc le stratagème qu'ils imaginèrent. Ils firent courir le bruit partout le royaume que *Manar* (c'est le nom de l'idole), étoit extrêmement affligé, qu'on lui voyoit répandre de grosses larmes, et qu'il étoit important que le roi en fût instruit. L'affliction de leur dieu venoit, disoient-ils, du mépris que le prince sembloit faire de lui : que Manar l'avoit toujours aimé et protégé; qu'il se trouvoit cependant réduit à la triste nécessité de le punir de l'outrage qu'il en recevoit, et qu'un reste de tendresse lui arrachoit ces larmes qu'on lui voyoit répandre en abondance.

Le roi de Tanjaour, bon païen et superstitieux à l'excès, fut effrayé de cette nouvelle. Il se crut perdu sans ressource, s'il n'essayoit de calmer au plutôt la colère du dieu Manar. Il alla donc au temple, suivi d'une grande foule de ses courtisans; il se prosterna devant l'idole, et voyant qu'effectivement elle versoit des pleurs, il conjura le Dieu de lui pardonner son oubli, et lui promit de réparer avec usure le tort que sa négligence pouvoit avoir fait à son culte dans l'esprit de ses sujets. Pour accomplir sa parole, il s'y prit de la manière du monde la plus capable de satisfaire les Brames: il leur fit distribuer sur le champ mille écus qu'il avoit apportés à cette intention. Le pauvre prince ne s'avisoit pas même de soupçonner la moindre fourberie de la part des Brames; la statue étoit entièrement séparée de la muraille, et placée sur un piédestal; c'étoit pour le prince une démonstration de la vérité de ce prodige, et selon lui les Brames étoient les plus honnêtes gens du monde. Mais les officiers qui étoient à la suite du prince, ne furent pas tout à fait si crédules. Un entre autres s'approcha du roi comme il sortoit du temple, et lui dit qu'il y avoit quelque chose de si extraordinaire dans cet événement, qu'il y soupçonnoit de la supercherie. Le prince s'empor-

ta d'abord contre l'officier, et regarda un pareil doute comme une impiété détestable; cependant à force de lui répéter la même chose, l'officier obtint la permission qu'il demandoit avec instance, d'examiner de près la statue. Il rentre sur le champ dans le temple; il place des gardes à la porte, et prend avec lui quelques soldats de confiance. Il fait donc enlever la statue d'une espèce d'autel sur lequel elle étoit placée, il l'examine avec soin de tous côtés; mais il fut étrangement surpris de ne trouver rien qui appuyât ses conjectures. Il s'étoit imaginé qu'il y avoit un petit canal de plomb qui passoit de l'autel dans le corps de la statue, et que par ce moyen on y seringuoit de l'eau, qui couloit ensuite par les yeux. Il ne trouva rien de semblable; mais, comme il s'étoit si fort avancé, il fit de nouvelles recherches, et découvrit enfin, par une petite ligne presque imperceptible, l'union de la partie supérieure de la tête avec la partie inférieure; il sépara avec violence ces deux morceaux, et trouva dans la capacité du crâne un peu de coton trempé dans de l'eau, qui tomboit goutte à goutte dans les yeux de l'idole.

Quelle joie pour l'officier d'avoir enfin rencontré ce qu'il cherchoit! mais quelle surprise pour le prince, quand on lui fit voir de ses

propres yeux l'imposture des Brames qui l'avoient ainsi trompé! Il entra dans la plus furieuse colère, et châtia à l'instant ces fourbes. Il commença par se faire rendre la somme qu'il avoit donnée, condamna les Brames à mille écus d'amende. Il faudroit connoître combien ces sortes de gens sont attachés à l'argent, pour bien juger de la grandeur de cette peine. Une si grosse amende leur fut sans comparaison plus insupportable que les plus rigoureux supplices.

S'imaginera-t-on aisément que des gens capables d'une fourberie de cette nature, n'eussent pas inventé le secret de parler par la bouche de leurs idoles, la chose étant aussi facile que je vous l'ai montré, s'ils avoient cru pouvoir prendre à ce piège les gentils qui consultent les oracles, ou si ces oracles ne se rendoient pas constamment aux Indes, non par l'organe des statues, mais par la bouche des prêtres que le démon fait entrer dans une espèce de fureur et d'enthousiasme, ou même par la bouche de quelqu'un de ceux qui assistent au sacrifice, et qui se trouvent quelquefois, malgré qu'ils en aient, beaucoup plus habiles dans l'art de deviner qu'ils ne souhaiteroient de l'être?

Ce que je vous dis sur la manière dont les

oracles se rendent aux Indes, est si constant dans le pays, que dès qu'un oracle est prononcé par quelqu'autre voie que ce puisse être, dès-lors on y soupçonne de la fraude et de la supercherie.

Deux marchands, racontent nos Indiens, avoient enterré de concert, dans un endroit fort caché, un trésor qui leur étoit commun; le trésor fut cependant enlevé; celui des deux qui avoit fait le coup, étoit le plus hardi à se déclarer innocent, et à traiter son associé d'infidèle et de voleur. Il alla même jusqu'à protester qu'il prouveroit son innocence par l'oracle d'un dieu célèbre, que les Indiens adorent sous un certain arbre. Au jour dont on étoit convenu, on fit les évocations accoutumées, et l'on s'attendoit que quelqu'un de l'assemblée seroit saisi du dieu ou du démon auquel on s'adressoit. Mais on fut bien surpris, lorsqu'on entendit sortir de l'arbre une voix, qui déclaroit innocent du vol celui qui en étoit l'auteur, et qui en chargeoit au contraire l'infortuné marchand qui n'en avoit pas même eu la pensée. Mais parce que c'est une chose inouïe aux Indes, que les oracles se rendent de cette manière, ceux qui étoient députés de la cour pour assister à cette cérémonie, ordonnèrent qu'avant de procéder contre l'ac-

cusé, on examineroit avec soin s'il n'y av it point lieu de se défier de ce nouvel oracle. L'arbre étoit pourri en dedans, et sur cela, sans autre recherche, on jeta de la paille dans un trou de l'arbre, ensuite on y mit le feu, afin que la fumée, ou l'ardeur de la flamme obligeât l'oracle à parler un autre langage, supposé, comme on s'en doutoit, qu'il y eût quelqu'un de caché dans le tronc de l'arbre. L'expédient réussit; le malheureux qui ne s'étoit pas attendu à cette épreuve, ne jugea pas à propos de se laisser brûler; il cria de toute sa force qu'il alloit tout déclarer, et qu'on retirât le feu qui commençoit déjà à se faire vivement sentir. On eut pitié de lui, et la fourberie fut ainsi découverte.

Encore une fois, c'est une chose incontestable parmi les Indiens, que les arbres et les statues ne savent ni pleurer ni parler. Ce qui peut bien arriver quelquefois, c'est que les démons fassent mouvoir de petites idoles, quand les idolâtres le souhaitent avec empressement, et que pour l'obtenir, ils emploient les moyens nécessaires. Voici ce que les chrétiens, qui ont eu autrefois de grandes habitudes avec les idolâtres, m'ont raconté sur cette espèce de prodige opéré par le démon.

Certains pénitents font des sacrifices sur le

bord de l'eau avec beaucoup d'appareil; ils décrivent un cercle d'une ou de deux coudées de diamètre; autour de ce cercle ils placent leurs idoles, en sorte que leur situation répond aux huit rumbs de vent. Les païens croient que huit divinités inférieurs président à ces huit endroits du monde, également éloignés les uns des autres. Ils invoquent ces fausses divinités, et il arrive de temps en temps que quelqu'une de ces statues se remue à la vue de tous les assistants, et tourne dans l'endroit même où elle est placée sans que personne s'en approche. Cela se fait certainement de manière qu'on ne peut attribuer ce mouvement qu'à l'opération invisible du malin esprit.

Les Indiens qui font ces sortes de sacrifices, placent aussi quelquefois au centre du cercle dont je vous parle la statue de l'idole à laquelle ils veulent sacrifier. Ils se croient favorisés de leurs dieux, d'une façon toute singulière, si cette petite statue vient à se mouvoir d'elle-même. Souvent, après qu'ils ont employé toutes les oraisons sacriléges destinées à cette opération superstitieuse, les statues demeurent immobiles, et c'est alors un très mauvais augure. Ce qui est certain, c'est qu'elles s'agitent quelquefois, et se mettent dans un assez grand mouvement. Je sais encore ce fait de personnes

qu'on ne peut accuser d'être trop crédules en cette matière, et qui par-là n'en sont que plus dignes de foi.

Voilà, au reste, jusqu'où s'étend le pouvoir des démons sur cet article. Il est inouï que jamais l'esprit malin ait parlé par la bouche d'une idole, ni qu'un prêtre des Indiens ait mis en œuvre un pareil artifice. On n'en trouve aucune trace dans leurs livres; du moins puis-je assurer que je n'y ai jamais rien lu de semblable, quelque application que j'aie apportée à m'instruire de tout ce qui regarde le culte des idoles.

Je finis par ce qu'il y a, dans la matière que je traite, de plus intéressant et de plus glorieux pour notre sainte religion. Je parle du silence miraculeux des oracles dans les Indes à mesure que Jésus-Christ y est reconnu et adoré. Je dis plus encore, et puisque nous parlons du pouvoir des démons et de la victoire qu'a remportée sur eux la croix de Jésus-Christ, j'ajouterai que cette adorable croix, non-seulement ferme la bouche à ces oracles trompeurs, mais qu'elle est encore, dans ces pays infidèles, le seul rempart qu'on puisse opposer avec succès à la tyrannie que ces maîtres cruels exercent sur leurs esclaves.

Je ne prétends pas dire que, du moment que l'étendard de la croix fut levé dans les Indes,

par les premiers missionnaires qui y ont planté la foi, on ait vu tout à coup cesser tous les oracles dans toutes les parties de l'Inde idolâtre, et que les démons, depuis ce moment, n'aient plus conservé aucun pouvoir sur les infidèles qui demeuroient dans leur infidélité : c'est en réfutant une supposition pareille de M. Van-Dale, que vous avez justifié à M. de Fontenelle l'opinion des anciens Pères de l'Église sur la cessation des oracles. Vous lui avez fait voir que les oracles du paganisme n'ont cessé qu'à mesure que la doctrine salutaire de l'Évangile s'est répandue dans le monde; que cet événement miraculeux, pour n'être pas arrivé tout à coup et en un instant, n'en doit pas être moins attribué à la force toute puissante de Jésus-Christ, et que le silence des démons, aussi bien que la destruction de leur tyrannie, n'en est pas moins un effet de l'autorité qu'il a donnée aux chrétiens de les chasser en son nom. C'est de ce pouvoir absolu de Jésus-Christ crucifié, et de ceux qui font profession de l'adorer, que je prétends vous donner une preuve subsistante par la simple exposition des merveilles dont nous avons le bonheur d'être témoins.

En effet, quand il arrive que quelques chrétiens se trouvent par hasard dans ces assem-

blées tumultueuses, où le démon parle par la bouche de ceux dont il se saisit, il garde alors un profond silence, sans que les prières, les évocations, les sacrifices réitérés soient capables de le lui faire rompre. Ce qui est si commun dans les endroits de la mission de Maduré, où nous avons des habitations, que les idolâtres, avant que de commencer leurs cérémonies sacriléges, ont grand soin d'examiner si quelque chrétien ne se seroit point mêlé parmi eux : tant ils sont persuadés qu'un seul chrétien confondu dans la foule, rendroit leur démon muet et impuissant. En voici quelques exemples.

Il y a peu d'années que dans une procession solennelle où l'on portoit en triomphe une des idoles de Maduré, le démon s'empara d'un des spectateurs. Dès qu'on eut aperçu dans lui les signes qui marquoient la présence de cet esprit, on s'approcha de lui en foule, pour être à portée d'entendre les oracles qu'il prononcéroit. Un chrétien passa par hasard dans cet endroit : il n'en fallut pas davantage pour imposer silence au démon : il cessa sur le champ de répondre à ceux qui l'interrogeoient sur le succès des choses à venir. Comme on vit que le démon s'obstinoit à ne plus parler, quelqu'un de la troupe dit qu'infailliblement il y avoit un chrétien dans l'assemblée; on se mit

en devoir de le chercher, mais celui-ci s'échappa, et vint en hâte se retirer à notre église.

Un de nos missionnaires allant dans une bourgade, s'arrêta dans une de ces salles qui sont sur les chemins pour la commodité des passants. Le père s'étoit retiré dans un coin de la salle : mais un des chrétiens qui l'accompagnoient, s'aperçut que dans la rue voisine les habitants environnoient un homme obsédé par le démon, et que chacun interrogeoit l'oracle, pour savoir de lui plusieurs choses secrètes. Le chrétien se mêla dans la foule, et le fit si adroitement, qu'il ne fut point aperçu de ceux mêmes dont il s'approcha le plus près. Il étoit absolument impossible qu'il eût été reconnu de celui dont le démon s'étoit saisi : mais le démon lui-même ressentit bientôt le pouvoir de ce nouveau venu : il cessa dès le moment même de parler ; on eut beau lui promettre des sacrifices, on n'en put tirer une seule parole. Cependant le chrétien se retira à peu près aussi secrètement qu'il étoit venu. Le démon alors délivré de la présence d'un plus puissant que lui, se mit aussitôt à parler comme auparavant, et commença par déclarer à l'assemblée, que son silence avoit été causé par la présence d'un chrétien, dont on ne s'étoit point aperçu, et

qui pourtant s'étoit trouvé mêlé parmi eux.

Je ne finirois point, si je voulois raconter tout ce que je sais d'événements semblables : ils confirment tous d'une manière invincible que le pouvoir des esprits de ténèbres ne peut tenir contre la puissance victorieuse que Jésus-Christ communique aux enfants de lumière, qui se font les disciples et les adorateurs de sa croix. Je puis dire seulement en général, conformément à une de vos remarques, que quelques-uns de nos chrétiens des Indes, semblables en ce point comme en bien d'autres à ceux de la primitive Eglise, pourroient appeler en défi sur cet article, et mettre à cette épreuve les Indiens les plus entêtés de leurs oracles, et de toutes les superstitions du paganisme.

Mais ce n'est pas seulement en imposant silence aux oracles que se manifeste le pouvoir de la croix sur l'empire des démons; c'est encore, au moins avec autant d'éclat, par la vertu miraculeuse qu'elle a de forcer ces tyrans d'abandonner les malheureux dont ils s'emparent, et qu'ils tourmentent de la manière la plus cruelle. C'est là un second article dont les idolâtres et les chrétiens conviennent sans difficulté; et le bruit est généralement répandu dans tout le pays, que le moyen sûr de chasser

les démons et d'en être délivré, c'est d'embrasser la loi de Jésus-Christ.

L'expérience nous confirme tous les jours cette vérité d'une manière bien consolante pour nous, et bien glorieuse à notre sainte religion. En effet, ces hommes si maltraités par le démon, n'ont pas plutôt commencé à se faire instruire de nos saints mystères, qu'ils se sentent soulagés; et enfin, au bout de quinze jours, ou d'un mois tout au plus, ils se trouvent entièrement délivrés et jouissent d'une parfaite santé.

Au reste, jugez combien il faut que cette opinion universelle soit fondée : car rien autre chose qu'une certitude infaillible de leur guérison, n'engageroit ces malheureux à avoir recours à un tel remède. Ce ne sont point ici de ces événements qu'on puisse expliquer à son gré, en supposant de la mauvaise foi dans ceux qui se disent tourmentés, et guéris ensuite par la vertu toute puissante de notre sainte religion. Quand on est soi-même de bonne foi, et qu'on connoît le génie des Indiens, on n'est guère tenté de recourir à de pareilles suppositions. Les idolâtres et surtout ceux qui sont les plus dévots envers leurs idoles, et qui par la même raison sont plus sujets aux insultes du démon, ont d'étranges préjugés contre la religion

chrétienne. Ils n'ont aucun avantage à espérer d'une fourberie de cette nature; ils n'ont rien à craindre des chrétiens, et ils ont tout à redouter des infidèles; ils s'exposent à perdre leurs biens, à être méprisés dans leurs castes, à être mis en prison, à être maltraités de leurs compatriotes. Mais ces obstacles sont encore plus terribles à l'égard de ceux qui sont de caste où il y a peu de chrétiens, et où par conséquent il leur seroit difficile et presque impossible, après cette démarche, de trouver des personnes qui voulussent s'allier à eux.

Cette dernière réflexion me paroît la plus considérable; mais il n'y a que ceux qui vivent parmi ces peuples qui puissent en comprendre toute la force. Pour la concevoir en quelque manière, il faut supposer ce qui est très certain, qu'il n'y a point de nation où les parents aient un attachement si violent pour leurs enfants : la tendresse des pères et des mères passe à cet égard tout ce que nous pouvons imaginer. Elle consiste surtout à les établir, et à les marier avec avantage; mais il n'est point permis de contracter aucune alliance hors de sa caste particulière. Ainsi embrasser le christianisme quand on est d'une caste où il y a peu de chrétiens, c'est renoncer en quelque sorte à l'établissement de sa famille, et combattre par

conséquent les sentiments les plus vifs et les plus naturels. Cependant les tourments que le démon fait souffrir à ces malheureux sont si violents, qu'ils se trouvent forcés de passer par dessus ces considérations : ils viennent à nos églises, comme je vous l'ai dit, et ils y trouvent leur soulagement et leur guérison. Ce motif de crédibilité joint aux autres qu'on a grand soin de leur expliquer, et plus que tout cela la grâce victorieuse de Jésus-Christ les détache peu à peu de leurs anciennes superstitions, et leur fait embrasser cette loi sainte, qui leur procure de si grands avantages dès cette vie, et qui leur en promet d'infiniment plus grands pour l'éternité.

Ce ne sont point là, encore une fois, de ces événements rares et dont on ne voie que peu d'exemples; c'est un miracle presque continuel, et qui se renouvelle tous les jours. J'ai baptisé une fois, dans l'espace d'un mois, quatre cents idolâtres, dont deux cents au moins avoient été tourmentés par le démon, et avoient été délivrés de sa persécution, en se faisant instruire de la doctrine chrétienne. Nous serions étonnés s'il ne venoit incessamment quelqu'un de ces malheureux chercher du secours dans nos églises; et je puis assurer, en mon particulier, avec toute sorte de sincérité, qu'il y en

a presque toujours quelqu'un à Aour, qui est une de nos principales églises, et où j'ai demeuré plusieurs années. C'est là, et j'en ai été souvent le témoin, que les chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, chassent les démons, et délivrent les possédés par la seule invocation du nom de Jésus-Christ, par le signe de la croix, par l'eau bénite, et par les autres saintes pratiques qu'autorise la religion chrétienne, et dont nos bons Indiens font certainement un meilleur usage que ne font communément nos chrétiens d'Europe, jusque-là même qu'ils contraignent souvent les démons de rendre malgré eux témoignage à la force toute puissante de Jésus-Christ, et qu'on voit tous les jours ces malheureux esprits avouer qu'ils sont cruellement tourmentés dans les enfers; que le même sort attend tous ceux qui les consultent; qu'enfin la seule voie d'éviter de si grands tourments, est d'embrasser et de suivre la loi que prêchent les *Gouroux* (docteurs) des chrétiens.

Aussi nos néophytes ont-ils un souverain mépris pour les démons, sur lesquels la qualité seule de chrétien leur donne une si grande autorité. Ils leur insultent en présence des païens, et les défient, avec une généreuse confiance, de rien attenter sur leur personne,

quand une fois ils sont armés du signe de notre rédemption. Néanmoins ce sont souvent ces mêmes Indiens qui ont été le plus cruellement maltraités par les malins esprits, et qui les redoutoient le plus, tandis qu'ils vivoient dans les ténèbres du paganisme.

J'ai souvent interrogé les plus fervents de nos chrétiens, qui avoient été dans leur jeunesse les victimes de la fureur du démon, et qui lui avoient servi d'instrument pour rendre ses oracles. Ils m'ont avoué que le démon les maltraitoit avec tant de furie, qu'ils s'étonnoient de ce qu'ils n'en étoient pas morts. Ils n'ont jamais pu me rendre compte des réponses que le démon a rendues par leur bouche, ni de la manière dont les choses se passoient lorsqu'il étoit en possession de leur corps; alors ils étoient tellement hors d'eux-mêmes, qu'ils n'avoient aucun usage libre de leur raison ni de leur sens, et qu'ils n'avoient aucune part à ce que le démon prononçoit et opéroit par eux.

Peut-être que des esprits prévenus ou incrédules ne jugeront pas à propos d'ajouter grande foi au témoignage de ces bons Indiens : mais moi qui connois à fond leur innocence et leur sincérité, moi qui suis le témoin et le dépositaire de leurs vertus et qui ne puis les connoî-

tre sans les comparer aux fidèles des premiers siècles, je me ferois un grand scrupule de douter un seul moment de la validité des témoignages qu'ils me rendent. Ils croiroient faire un grand péché s'ils trompoient leur *Gourou* (père spirituel), et certainement ceux que j'ai interrogés sont d'une conscience si délicate, que la seule apparence du péché les jette dans des inquiétudes que nous avons quelquefois bien de la peine à calmer.

N'est-il pas bien consolant pour nous de voir renouveler sous nos yeux non seulement la ferveur, mais encore les miracles de la primitive Église? Quel sujet de joie pour les personnes zélées qui s'intéressent à l'entretien des missionnaires et des fervents chrétiens qui nous aident dans nos travaux apostoliques, d'apprendre que la gloire de la religion à laquelle ils contribuent par leurs libéralités, se répand avec tant d'éclat dans les pays infidèles ! Je suis sûr que personne n'y prend plus d'intérêt que vous, mon révérend père, et que vous me saurez gré de vous avoir fait le récit des victoires que notre sainte religion remporte dans les Indes sur les puissances de l'enfer. Vous avez trop heureusement travaillé à assurer ce triomphe à la croix de Jésus-Christ, pour n'être pas sensible à ce que j'ai l'honneur de vous en mander. Ce n'est

là cependant qu'un essai que je perfectionnerai, si vous le souhaitez, quand je serai de retour aux Indes. Je suis avec beaucoup de respect, etc.

LETTRE

Du P. Martin, missionnaire de la Compagnie de Jésus aux Indes, au P. de Villette, de la même Compagnie.

Mon révérend père,

P. C.

L'intérêt que vous prenez aux bénédictions que Dieu répand sur nos travaux, mérite bien que de notre côté nous prenions le soin de vous en instruire, et je me fais un devoir de seconder là-dessus votre inclination. Il me semble que je vous parlai, dans ma dernière lettre, du voyage que j'avois fait à la côte de Coromandel, et c'est là, si je ne me trompe, que finit ma relation. Il faut vous rendre compte maintenant de ce qui s'est passé de plus singulier depuis ce temps-là.

Ce fut la veille du mercredi des cendres que je partis de Coromandel pour retourner dans la mission qui m'a été destinée. Il étoit environ minuit quand je me trouvai avec mes disciples sur le bord d'une rivière qu'il fallut traverser. L'obscurité nous engagea dans un passage si profond, que nous pensâmes nous noyer; nous ne nous en serions jamais tirés, sans une protection particulière de Dieu.

C'est une nécessité de prendre le temps de la nuit pour s'éloigner des côtes habitées par les Européens; car si nous étions aperçus des gentils, ils ne manqueroient pas de nous reprocher que nous sommes *Pranguis*, et cette idée nous rendroit méprisables à leurs yeux, et leur inspireroit pour la religion une horreur qu'on ne pourroit jamais vaincre.

Après avoir marché quelque temps, je passai le reste de la nuit dans une masure qui se trouvoit à l'entrée d'un village. Le froid qui m'avoit saisi au passage de la rivière me causa la fièvre, ce qui alarma fort les chrétiens qui m'accompagnoient. J'aurois eu besoin d'un peu de feu, mais nous n'osâmes en allumer de crainte d'attirer les gentils à notre cabane; car ils auroient bientôt conjecturé d'où je venois. Ainsi je me remis en chemin deux heures avant le jour, et je fis encore une longue traite dont je fus extrêmement fatigué.

Le Seigneur avoit ses vues, en m'inspirant de marcher à si grandes journées. Sur le soir, nous vîmes paroître à notre droite quatre ou cinq personnes qui avançoient vers nous à grands pas, dans le dessein de nous joindre. Nous crûmes d'abord que c'étoient des voleurs, car toutes ces campagnes en sont infestées; mais notre crainte se dissipa bientôt : ces bonnes gens étoient des chrétiens, qui ne se pressoient si fort de m'atteindre que pour me prier de venir préparer à la mort une femme chrétienne qui étoit à l'extrémité. Je me détournai donc de mon chemin afin de les suivre, et j'arrivai vers la fin du jour sur le bord d'un étang fort écarté : c'est là qu'ils avoient transporté la malade, parce qu'il y auroit eu du danger à entrer dans le village, dont les habitants sont presque tous idolâtres et ennemis du nom chrétien. Je fus extrêmement édifié des saintes dispositions de cette mourante. Après l'avoir confessée et disposée à bien mourir, je continuai ma route vers Couttour.

Il étoit environ midi quand j'y arrivai. J'y trouvai un Jésuite portugais, nommé le père Berthold, qui travaille dans cette mission avec un zèle bien au-dessus de ses forces. Il m'apprit de quel danger la Providence venoit de le délivrer. Il étoit allé de grand matin à son

confessionnal; (c'est une cabane couverte de paille, où il y a un petit treillis qui répond à la cour de l'église, et où les chrétiens se rendent un à un pour se confesser). En secouant la peau de cerf sur laquelle nous avons coutume de nous asseoir, il en sortit un gros serpent de ceux qu'on appelle en portugais *Cobra-Capel*. Le venin en est fort subtil, et le père n'eût pas manqué d'en être mordu, s'il se fût assis sur cette peau sans l'avoir remuée auparavant. Les murailles de terre, dont nos pauvres maisons sont construites, nous attirent souvent de semblables hôtes, et nous exposent à tout moment à leurs morsures. Cette espèce de serpent est encore plus commune dans ces terres que dans les autres endroits de l'Inde, parce que les gentils, s'imaginant que ces reptiles sont consacrés à un de leurs dieux, leur rendent un certain culte, et ont si grand soin de les conserver, qu'ils en nourrissent à la porte des temples et jusque dans leurs propres maisons. Ils leur donnent le nom de *nalla-pambou*, qui signifie *bon serpent;* car, disent-ils, il fait le bonheur des lieux qu'il habite. Cependant, tout bon qu'il est, il ne laisse pas de porter la mort dans le sein même de ses adorateurs.

Le remède spécifique contre la morsure de

ces serpents, et de quantité d'autres bêtes vénimeuses, qu'on trouve aux Indes, se nomme *veia-marondou*, c'est-à-dire, *le remède au venin*. Il est plus en usage parmi les chrétiens que parmi les gentils; parce que ceux-ci recourent aussitôt aux invocations du démon, et à une infinité d'autres superstitions dont ils sont fort entêtés, au lieu que les chrétiens n'ont recours qu'aux remèdes naturels, entre lesquels celui-ci tient le premier rang. On dit que c'est un *Joghi* (pénitent gentil), qui communiqua ce secret à un de nos premiers missionnaires, en reconnoissance d'un service important qu'il en avoit reçu.

Ce n'est pas seulement contre la morsure des serpents que les idolâtres emploient les pactes superstitieux, c'est presque dans toutes leurs maladies. Une des choses qui fait le plus de peine aux nouveaux fidèles, qui sont si fort mêlés parmi les gentils, c'est d'empêcher, quand ils sont malades, que leurs parents idolâtres n'emploient de semblables moyens. Il arrive quelquefois que, quand ils dorment ou qu'ils tombent en défaillance, on leur attache au bras, au cou, ou aux pieds des figures et des écrits qui sont autant de signes de quelque pacte fait avec le démon. Dès que le malade revient à lui, ou qu'il s'éveille,

il ne manque pas d'arracher ces caractères infâmes, et il aime mieux mourir que de recouvrer sa santé par des voies si criminelles. On en voit qui ne veulent pas même recevoir les remèdes naturels de la main des gentils, parce qu'ils y mêlent souvent des cérémonies superstitieuses.

Je ne m'arrêtai qu'un demi-jour à Couttour, et je repassai par la peuplade où, deux mois auparavant, dans mon voyage de Pondichery, j'avois baptisé deux enfants, et un adulte qui étoit sur le point d'expirer. J'espérois y recueillir des fruits abondants de la semence évangélique que j'avois jetée à mon passage; car j'avois appris que la sainte mort de cet homme nouvellement baptisé avoit touché plusieurs gentils, et qu'ils n'attendoient qu'un catéchiste pour se faire instruire et embrasser le christianisme; mais j'eus la douleur de me voir frustré d'une partie de mes espérances. L'ennemi du Père de famille avoit semé la zizanie dans ce petit champ; la plupart de leurs parents s'étoient soulevés contre eux, et en avoient séduit plusieurs : de trente-trois personnes qui s'étoient déclarés pour Jésus-Christ, je n'en trouvai que dix-sept qui eussent résisté à la persécution de leurs proches. A la vérité presque tous s'assemblèrent autour de

moi; mais à leur air et à leur contenance, je démêlai sans peine ceux qui étoient demeurés constants, d'avec ceux qui avoient été infidèles à la grâce ; je reprochai aux uns leur lâcheté, et j'encourageai les autres. Quatre ou cinq des plus fervents m'accompagnèrent jusqu'à une peuplade voisine appelée *Kokeri.* J'y trouvai le P. Antoine Dias, occupé à entendre les confessions des fidèles qui s'étoient rendus en foule à son église. J'eus la consolation d'aider ce zélé missionnaire, et nous ne fûmes libres l'un et l'autre que bien avant dans la nuit.

La première personne que je confessai fut une veuve âgée d'environ soixante ans. Sa confession finie, elle me tira un peu à l'écart, et développant un linge, elle y prit vingt fanons qu'elle mit à mes pieds (car c'est la manière respectueuse dont les chrétiens de cette nouvelle église font leurs offrandes). « Comme je n'ai guère » de temps à vivre, me dit-elle, je vous prie de » recevoir cette somme (c'est environ deux écus), » afin de faire prier Dieu pour moi après ma » mort. » Je lui répondis que nous adressions continuellement à Dieu des prières pour la sanctification des fidèles, et que quand quelqu'un venoit à mourir, nous avions soin de redoubler nos vœux et d'offrir le saint sacrifice de l'autel pour son salut; mais que nous ne

pouvions recevoir d'argent à cette intention. « Je ne serai pas contente, reprit cette sainte » veuve, que vous n'acceptiez ce que je vous » offre, ou du moins que vous ne déterminiez » à quelle bonne œuvre je dois l'appliquer. » Comme elle me pressoit fort, je lui fis faire attention à la pauvreté extrême de l'église où nous étions. « Ah! me dit-elle toute transpor- » tée de joie, que vous me faites plaisir! non » seulement je consacre les vingt fanons à l'em- » bellissement de l'église, mais j'y destine en- » core tout ce que désormais je pourrai re- » cueillir de mon travail. » Une libéralité si extraordinaire nous surprit, et elle doit surprendre tous ceux qui sont instruits comme nous de l'indigence de ces peuples, des impôts dont ils sont accablés, et de l'attachement naturel qu'ils ont à l'argent.

Cette action me rappelle le souvenir d'une autre qui n'est pas moins édifiante. Dans un temps où l'on étoit menacé d'une famine générale, un bon néophyte vint trouver le P. Bouchet, et mit à ses pieds cinq fanons. Le père refusa d'abord son offrande, apportant pour raison que, durant la cherté où l'on se trouvoit, il étoit difficile qu'il ne fût dans le besoin. « Il est vrai, répondit ce fervent néophyte, » avec une foi digne des premiers siècles; il

» est vrai que ces cinq fanons sont toutes mes » richesses, et que la disette qui augmente » chaque jour me réduit à la dernière extré- » mité; mais c'est pour cela même que je fais » présent à l'Église du peu que je possède; » Dieu devient mon débiteur, ne me payera- » t-il pas au centuple? » Le missionnaire ne put retenir ses larmes à la vue d'une si vive confiance en Dieu. Il reçut son aumône de peur d'affoiblir sa foi; mais ce ne fut qu'à condition qu'il viendroit le trouver dès qu'il manqueroit des choses nécessaires à sa subsistance.

Comme le temps me pressoit de me rendre à Counampaty, qui étoit le lieu de ma nouvelle mission, je me séparai du P. Dias bien plutôt que je n'eusse voulu; je fis tant de diligence, que j'arrivai le lendemain d'assez bonne heure sur les bords du Coloran. C'est en certains temps de l'année un des plus gros fleuves et des plus rapides que l'on voie; mais en d'autres à peine mérite-t-il le nom de ruisseau. Lorsque je le passai, on ne parloit que de la célèbre victoire que le *Talavai* (prince de Tichirapaly) venoit de remporter sur les troupes du roi de Tanjaour, et qui pensa causer la disgrâce du premier ministre de ce prince, un des plus cruels persécuteurs de notre sainte religion. La manière dont ce ministre se tira du danger où

il étoit vous fera connoître son caractère, et ce que nous devons craindre d'un ennemi si adroit. Voici comme on me raconta la chose.

Le Talavai s'étoit campé sur la rive septentrionale du fleuve, pour mettre son royaume à couvert de l'armée de Tanjaour, qui faisoit de grands ravages dans tout le pays; mais quelque effort qu'il fit, il ne put arrêter les incursions d'un ennemi dont la cavalerie étoit beaucoup plus nombreuse que la sienne. Il crut que le plus sûr pour lui étoit de faire diversion. Sur le champ, il prit le dessein de repasser le fleuve qui avoit fort baissé, afin d'aller ensuite porter la consternation jusque dans le royaume de Tanjaour. Il exécuta ce projet si secrètement, que les ennemis ne s'aperçurent de son passage, que lorsqu'ils virent ses troupes dépliées sur l'autre bord de la rivière, et prêtes à pénétrer dans le cœur du royaume, qui étoit resté sans défense. Ce passage imprévu les déconcerta. Il ne leur restoit d'autre ressource que de passer aussi la rivière pour venir au secours de leur pays; ce fut en effet le parti auquel ils se déterminèrent; mais ils choisirent mal le gué, et dailleurs les pluies qui récemment étoient tombées sur les montagnes de Malabar où ce fleuve prend sa source, le grossirent de telle sorte au temps que ceux

de Tanjaour tentoient le passage, que plusieurs fantassins et quelques cavaliers furent emportés par le courant. Le Talavai qui s'aperçut de leur désordre vint fondre sur eux, et n'eut pas de peine à les rompre. Ce fut moins un combat qu'une fuite, et la déroute fut générale : enfin une victoire si complète fut suivie du ravage de la plus grande partie du royaume de Tanjaour.

Le Roi, outré de se voir vaincu par un peuple accoutumé à recevoir ses lois, entra dans de grands soupçons de l'infidélité ou de la négligence de son premier ministre Balogi, ou, comme d'autres l'appellent, *Vagogi-Pandiden*. Les grands qui le haïssoient et qui avoient conjuré sa perte, appuyèrent fortement ce soupçon, et firent retomber sur lui le succès infortuné de cette guerre; mais Balogi, sans s'effrayer des complots qui se tramoient contre lui, alla secrètement trouver le Roi. « Prince, lui dit-il d'un ton assuré, je porte-» rai moi-même ma tête sur un échafaud, si » dans huit jours je ne conclus la paix avec » vos ennemis. » Le terme qu'il assignoit étoit court et le Roi le lui accorda.

Cet adroit ministre envoya aussitôt ses secrétaires chez les principaux marchands de la ville et des environs; il ordonna à chacun d'eux de

lui prêter une somme considérable, sous peine de confiscation de tous leurs biens; il tira tout ce qu'il put d'argent de ses parents et de ses amis; il détourna même une grosse somme du trésor royal; enfin, en moins de quatre jours, il amassa près de cinq cent mille écus, qu'à l'instant il employa à se concilier la reine de Tichirapaly, à corrompre la plupart de ceux qui composoient son conseil, et surtout à mettre dans son parti le père du Tavalai, homme avide d'argent au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Il fit si bien, qu'avant les huit jours expirés, sans que le Talavai même en eût connoissance, la paix fut conclue dans Tichirapaly avec le roi de Tanjaour. C'est ainsi que le vaincu donna la loi au victorieux, et que le ministre rentra dans les premières faveurs de son prince; son pouvoir devint plus absolu que jamais. Il n'en usa dans la suite que pour renverser la fortune de presque tous les grands du royaume, et pour faire souffrir aux chrétiens une cruelle persécution dont je vous ferai une autre fois le récit.

Après bien des fatigues, j'arrivai enfin à Counampaty. C'étoit autrefois une des plus florissantes Églises de la mission : mais elle a été presque tout à fait ruinée par les guerres continuelles et par les différents troubles survenus

entre les divers seigneurs qui habitent ces bois. Il y a trois ans que le P. Simon Carvalho prend soin de cette Église, et, malgré la foiblesse de sa santé, il y a fait des fruits extraordinaires. La première année il baptisa plus de sept cent soixante personnes; la seconde, il en baptisa mille; et la troisième, il en baptisa douze cent quarante.

Les incommodités presque continuelles de ce missionnaire obligèrent enfin les supérieurs à lui procurer du soulagement; ils l'envoyèrent à Aour pour y aider le P. Bouchet, que de longues fatigues avoient épuisé. Un travail ainsi partagé ne suffisoit pas à leur zèle : le P. Carvalho, après de fortes instances, obtint la permisssion d'aller fonder de nouvelles églises dans la partie occidentale du royaume de Maduré, le long des montagnes qui séparent ce royaume d'avec celui de Maissour. L'air y est empesté, et l'on y manque presque de toutes les choses nécessaires à la vie. Cependant ce père y a déjà fondé deux églises, l'une dans la grande peuplade nommée *Totiam*, l'autre dans la ville de *Tourcour*, capitale des états d'un prince nommé *Leretti*.

Ce fut vers la mi-carême que je pris possession de l'église de Counampaty. Quoique cette peuplade soit fort petite, les seigneurs y sont

néanmoins très puissants, et se sont rendus de tout temps redoutables aux princes d'alentour. Comme ils sont voleurs de profession, ils font des excursions nocturnes, et pillent tous les pays circonvoisins. Cependant quelque éloignés qu'ils soient du royaume de Dieu par des engagements si criminels, ils ne laissent pas d'affectionner les missionnaires. C'est d'eux que nous tenons le terrain où l'église est bâtie. La peuplade ne peut guère être insultée, parce qu'elle est environnée d'un bois très épais : il n'y a qu'une avenue fort étroite, fermée par quatre ou cinq portes en forme de claies, qu'il seroit difficile de forcer, si elles étoient défendues par des soldats. Celui qui en est aujourd'hui seigneur a perdu, par son peu de conduite et par ses débauches, la plus grande partie des biens que ses ancêtres lui ont laissés ; mais il a conservé le respect et l'affection qu'ils lui ont inspirés pour les missionnaires.

Comme il faut traverser quatre ou cinq lieues de bois pour venir à Counampaty, ce dangereux trajet sert quelquefois aux néophytes moins fervents, de raison ou de prétexte pour se dispenser de se rendre à l'église aux jours marqués. Et quoique, pour se mettre à couvert de toute insulte, ils n'aient qu'à déclarer qu'ils vont faire leur prière à

l'église du vrai Dieu, et rendre visite aux *Souamis* (les missionnaires), le moindre accident qui arrive à quelqu'un deux, suffit pour jeter l'épouvante parmi les autres.

C'est ce qui a déterminé le P. Simon Carvalho à bâtir une église dans un lieu plus proche de Tanjaour, où l'on pût venir par un pays découvert, qui ne fût ni des dépendances de ce prince, ni exposé aux irruptions des voleurs. L'endroit qui lui a paru le plus propre à élever cette église, est au-delà du fleuve, assez près d'une peuplade nommée *Elacourrichi*, et à l'entrée d'un bois qui appartient au prince d'Ariélour, autrement dit *Naynar*.

Le père avoit déjà obtenu du prince la permission d'y faire défricher un certain espace de bois; je fis continuer l'ouvrage dès le lendemain de mon arrivée, dans le dessein de m'y rendre après les fêtes de Pâques, et d'y rester jusqu'à la mi-juin, qui est le temps où la rivière commence à se former et à grossir par les pluies qui tombent alors sur les montagnes de Malabar. Ainsi, mon district est composé des terres de trois différents princes : de Maduré, de Tanjaour et du Naynar. L'on n'y compte guère moins de trente mille chrétiens. Comme l'étendue en est fort vaste, il est rare qu'il ne s'y élève souvent des persécutions : aussi

quand je pris possession de cette église, elle en avoit à souffrir en deux endroits différents, et étoit fort menacée dans un troisième.

Le premier de ces deux endroits étoit la province de Chondanarou. Les principaux du pays, animés contre les fidèles, dont ils voyoient croître le nombre chaque jour, conjurèrent leur perte : ils en prirent plusieurs; ils en bâtonnèrent quelques-uns, et s'engagèrent tous par un écrit qu'ils signèrent, à ne souffrir plus qu'aucun de la contrée embrassât le christianisme. De plus ils réglèrent que ceux qui l'avoient déjà embrassé, renonceroient à la foi, ou seroient chassés des peuplades. Ils songeoient même à démolir l'église. Mais le chef de la peuplade, qui est chrétien, s'opposa fortement à une entreprise qui tendoit à l'entière destruction de cette chrétienté naissante. Il employa si à propos le crédit de ses proches et de ses amis, de ceux mêmes qui étoient idolâtres, qu'il ramena peu à peu les esprits à des conseils modérés.

Le catéchiste du lieu, qui avoit la réputation d'habile médecin, et qui par là s'étoit rendu nécessaire à toute la contrée, eut le courage d'aller lui-même trouver nos ennemis, et de leur représenter vivement qu'il étoit injuste de persécuter une loi dont les maximes

étoient si saintes et si conformes à la droite raison: qu'elle enseignoit à ne faire tort à personne, à faire du bien à tout le monde, même à ceux qui nous font du mal; à reconnoître et à servir le véritable Dieu, à obéir aux princes, aux parents, aux maîtres et à tous ceux qui sont revêtus de quelque autorité.

Ces hommes excités par la haine qu'ils portoient à notre sainte foi, lui firent une réponse qui n'étoit peut-être jamais sortie de la bouche des gentils les plus brutaux et les plus barbares. « C'est, dirent-ils, parce que cette loi » est sainte, que nous la haïssons et que nous » voulons la détruire. Si elle nous permettoit » de voler impunément; si elle nous dispen- » soit de payer le tribut que le roi exige; si » elle nous apprenoit à tirer vengeance de nos » ennemis, et à satisfaire nos passions sans » être exposés aux suites de la débauche, nous » l'embrasserions avec joie: mais, puisqu'elle » met un frein si rigoureux à nos désirs, c'est » pour cela même que nous la rejetons, et » que nous vous ordonnons à vous catéchiste, » de sortir au plutôt de la province. J'en sors, » dit le catéchiste, puisque vous m'y forcez, » mais cherchez un médecin qui prenne soin » de vous, et qui vous guérisse de vos mala- » dies, comme je l'ai fait si souvent. »

Cette persécution s'étant élevée à l'insu du gouverneur de la province, je l'envoyai aussitôt visiter par un de mes catéchistes, et cette honnêteté fut soutenue de quelques présents, selon la coutume du pays. Le catéchiste sut si bien s'insinuer dans l'esprit du gouverneur, qu'il fut ordonné sur le champ qu'on laisseroit à tous les peuples la liberté d'embrasser une loi qui ne commandoit que des choses justes et saintes. Quelque précis que fussent ces ordres, il n'y eut jamais moyen de faire casser l'acte que nos ennemis avoient passé entre eux. On en demeura là de peur de les aigrir, et nous nous contentâmes d'avoir mis le gouverneur dans nos intérêts.

Cette épreuve, au reste, n'a servi qu'à faire éclater davantage la fermeté de nos néophytes; un d'eux s'est signalé par une constance vraiment chrétienne. On l'a fouetté cruellement à diverses reprises; on lui a serré étroitement les doigts avec des cordes, et brûlé les bras en y appliquant des torches ardentes, sans que ces divers supplices aient pu le faire chanceler un instant dans sa foi. J'ai vu moi-même les cicatrices de tant de plaies, que cet illustre néophyte a eu l'honneur de recevoir pour Jésus-Christ.

Ce fut principalement sur un des plus an-

ciens chrétiens que les gentils déployèrent toute leur rage : il étoit habile sculpteur. Les gentils l'avoient souvent pressé de travailler aux chars de triomphe destinés à porter leurs idoles; mais ils ne purent vaincre sa résistance. Ils dissimulèrent quelque temps, parce qu'ils avoient besoin de lui pour d'autres ouvrages. Enfin, la fureur l'emportant sur toute autre considération, ils le saisirent, le maltraitèrent, pillèrent sa maison, ravagèrent ses terres, et le chassèrent honteusement de sa peuplade. Il en sortit plein de joie, trop heureux, disoit-il, de tout perdre et de tout souffrir pour Jésus-Christ. Il se retira dans la province voisine, où un homme riche, qui connoissoit son habileté, le recueillit dans sa maison, et l'occupa à divers ouvrages.

Dans la suite, ceux mêmes dont il avoit été si indignement traité le firent prier d'oublier les insultes passées, et de retourner parmi ses concitoyens dont il seroit reçu avec honneur. Je l'envoyai chercher moi-même, et l'exhortai à rentrer au plutôt en possession de ses biens; mais je fus extraordinairement surpris et encore plus édifié de sa réponse. « Nos ennemis, » me dit-il, m'ont rendu service en voulant me » nuire. Si je fusse demeuré dans mon pays, » peut-être n'aurois-je pu me défendre de tra-

» vailler à leurs idoles et à leurs chars de
» triomphe. Hélas! il ne faudroit qu'un instant
» où l'espérance du gain et la crainte des
» mauvais traitements me feroient céder à leurs
» instances. Maintenant je n'ai plus rien à
» perdre, puisque je ne possède rien. Je ga-
» gnerai ma vie à la sueur de mon front : si
» le maître que je sers veut m'employer à des
» ouvrages défendus, je puis me retirer ailleurs;
» au lieu que si je rentre dans les biens dont on
» m'a dépouillé, puis-je compter sur moi-
» même? Que sais-je si j'aurai toujours le
» même courage que je me sens à présent? La
» paix dont je jouis m'est plus précieuse que
» tout ce que j'ai perdu. »

Un désintéressement si parfait détermina un lâche chrétien qui en fut témoin, à se déclarer plus ouvertement pour la religion qu'il n'avoit fait jusqu'alors. C'étoit le chef d'un petit village. Tous ceux qui y possèdent quelque fonds de terre, lui paient tous les ans un certain droit. Ces redevances l'obligent de son côté à donner chaque année un festin à ses compatriotes. On accompagne ce festin de cérémonies qui tiennent fort de la superstition païenne. Il y en a une entre autres aussi infâme qu'elle est risible. Celui qui donne le festin est obligé, sur la fin du repas, de se barbouiller tout le

corps d'une manière bizarre, de prendre en main la peau du mouton qui a été servi, de courir après les conviés, et de les frapper de cette peau en poussant des cris aigus, comme feroit un homme en fureur et agité d'un esprit étranger. Il doit ensuite parcourir toutes les maisons de la peuplade, y faire mille gestes ridicules, et y affecter une infinité de postures lascives et indécentes. Les femmes qui se tiennent à leur porte pour être témoins de ce spectacle, souffrent sans nulle pudeur ces bouffonneries infâmes : elles le saluent même comme une divinité, s'imaginant qu'un de leurs dieux s'empare de lui, et le force à faire toutes ces grimaces, et à prendre toutes ces postures extravagantes. Telles sont les cérémonies de ce repas solennel.

Le chrétien dont je parle n'eut jamais part à des actions si éloignées de la retenue et de la modestie chrétienne. Il se contentoit de donner le festin où il ne se glissoit rien de superstitieux, après quoi il se retiroit pour ne pas participer aux criminelles folies des idolâtres. Un autre étoit substitué à sa place par l'assemblée, qui se chargeoit de la conclusion du festin, en faisant les cérémonies insensées que je viens de décrire. Mais quelques ennemis des chrétiens s'avisèrent de lui intenter procès,

prétendant qu'il étoit déchu de ses droits, puisqu'il n'accomplissoit pas les cérémonies inséparables du festin. Il étoit à craindre qu'il ne succombât à une tentation si délicate. En effet, il s'efforça de me persuader qu'il n'y avoit point de mal à se barbouiller, à courir çà et là armé de la peau de mouton, à parcourir les maisons du village, à se mettre dans quelque posture grotesque, pourvu qu'il n'y mêlât rien d'indécent. « Où est le crime, poursuivit-il, » si je déclare d'abord que je fais toutes ces » choses par pur divertissement, que je ne » suis point animé de l'esprit de leur dieu, et » que je renonce à toutes les révérences et à » tout le culte qu'on me rendra? »

C'est ainsi que ce pauvre homme cherchoit à s'abuser lui-même; mais je le détrompai; je lui fis sentir qu'il deviendroit véritablement l'auteur de tous les actes d'idolatrie que les gentils commettroient à son égard; qu'il se rendroit coupable de toutes les superstitions auxquelles il donneroit lieu par ses bouffonneries affectées; enfin, que s'il n'y avoit point d'autre moyen de maintenir ses droits et ses prééminences dans le village, il devoit absolument y renoncer; qu'autrement je ne le reconnoissois plus pour enfant de Dieu, ni pour mon disciple.

Je m'aperçus à son air que mes raisons et mes menaces n'auroient fait qu'une légère impression sur son esprit, si elles n'avoient été soutenues de l'exemple du fervent chrétien dont j'ai parlé plus haut. Il rougit enfin de sa lâcheté. Après avoir combattu les divers mouvements qui s'élevoient au fond de son cœur, il se jeta à mes pieds, il les embrassa avec larmes; il protesta à haute voix que quand même les gentils voudroient le dispenser de ces cérémonies si contraires à la foi et aux bonnes mœurs, il renonçoit dès maintenant à tous les droits et à tous les avantages qu'il avoit possédés jusqu'alors. Il faut connoître quel est l'attachement de ces peuples pour ces sortes de droits, afin de bien juger de la violence que ce chrétien a dû se faire en cette rencontre.

Ce fut le gouverneur d'une peuplade qu'on nomme Chitrakuri, qui excita la seconde persécution. Il y avoit peu d'années que le christianisme s'y étoit établi d'une manière assez extraordinaire. La femme d'un orfèvre, nommée *Mouttaï* (c'est-à-dire *Marguerite*), qui s'étoit convertie à la foi, avoit aussi converti son mari. Ils s'animoient l'un l'autre à augmenter le nombre des fidèles, lui parmi les hommes, et elle parmi les femmes; leur exemple et leurs

discours en avoient déjà gagné à Jésus-Christ plus de quarante en moins de deux ans. La femme surtout donnoit des marques d'un zèle qui égaloit celui de nos catéchistes. Elle avoit engagé son mari à transcrire les prières qui se récitent tous les dimanches dans nos églises : cette petite chrétienté s'assembloit dans la maison de l'orfèvre, où l'on avoit dressé une chapelle : ils y faisoient leurs prières, et écoutoient attentivement les instructions de ce fervent chrétien.

Mouttaï avoit trouvé entrée dans presque toutes les maisons de la peuplade, par le moyen de certains remèdes qu'elle distribuoit aux malades avec un succès qui certainement ne venoit ni de son habileté ni de son expérience. Elle s'attachoit par là tous les cœurs, et faisoit goûter à des familles entières les vérités saintes de notre religion. Un jour, ayant engagé plusieurs de ces familles à se convertir à Jésus-Christ, et leur ayant enseigné elle-même les prières des chrétiens, elle fit venir un catéchiste nommé *Reïapen* (c'est-à-dire *Pierre*), pour les instruire parfaitement de nos mystères. Ce catéchiste s'acquitta d'abord de ses fonctions avec plus de zèle que de prudence. Le gouverneur, informé de ce qui se passoit, envoya chercher Reïapen, et lui demanda tout en co-

lère, pourquoi il venoit séduire les peuples, et leur enseigner sans sa permission une religion étrangère. Je ne me souviens point quelle fut sa réponse, mais elle déplut au gouverneur, et il fit signe à ses gens de maltraiter le catéchiste.

On lui donna d'abord quelques coups, qu'il souffrit avec une patience invincible; mais, comme on vouloit lui ôter le toupeti (c'est une pièce de toile dont les Indiens s'entourent le milieu du corps), il poussa si rudement celui qui lui vouloit faire cet outrage, qu'il le mit par terre. A l'instant les soldats se jetèrent sur lui avec fureur, le dépouillèrent de ses habits, le chargèrent de coups, le traînèrent par les cheveux hors de la peuplade, et l'y laissèrent tout meurtri et nageant dans son sang, avec défense, sous peine de la vie, de paroître jamais dans la peuplade.

Ce mauvais traitement fait au catéchiste étoit, ce semble, le prélude des maux qui étoient près de fondre sur le reste des chrétiens. Néanmoins on vit bientôt renaître le calme, et le gouverneur ne poussa pas plus loin ses violences. Je crus pourtant devoir prévenir les suites que pouvoit avoir cette insulte : je m'adressai pour cela au gouverneur général de la province, homme modéré et af-

fectionné aux chrétiens. La visite que je lui fis rendre, et les petits présents que je lui envoyai eurent tout le succès que j'en pouvois attendre. Le gouverneur de la peuplade reçut ordre de ne plus inquiéter ni le catéchiste, ni les néophytes.

Un temps considérable s'étoit écoulé depuis l'exil de Reïapen jusqu'à son rappel, et je craignois fort que cette chrétienté encore naissante, n'étant plus cultivée par ses soins, ne vînt à chanceler dans la foi. Mais la vertueuse Mouttaï avoit pris le soin de fortifier ces néophytes par son zèle et par son assiduité à les instruire. Elle m'amena treize catéchumènes au commencement du carême; je les joignis à plusieurs autres; et, après les avoir disposés à la grâce du baptême par de fréquentes instructions, le jour de Pâques je leur conférai à tous le sacrement de notre régénération en Jésus-Christ.

Parmi le grand nombre de baptêmes que j'administrai en ce saint temps, il y en a deux ou trois qui ont quelque chose de singulier. Le premier fut celui d'une dame de la cour, nommée *Minackchiamal.* Elevée dans le palais dès son bas âge, elle étoit entrée fort avant dans la confidence de la reine mère, qui l'avoit établie comme la prêtresse de ses idoles; son ministère étoit de les laver, de les parfumer,

de les arranger proprement, chacune selon son rang et sa qualité au temps du sacrifice. C'étoit à elle d'offrir les fleurs, les fruits, le riz, le beurre à chacune des idoles. Elle devoit être alors fort attentive à n'en oublier aucune, de peur que celle qu'on auroit négligée ne fût mécontente, et ne fît tomber sa malédiction sur la famille royale. On lui avoit fait épouser un grand du royaume, qui avoit l'intendance générale de la maison du prince. Ce mariage donnoit la liberté à Minackchiamal de sortir de temps en temps, et de s'instruire de ce qui se passoit hors du palais. Elle entendit parler de la loi des chrétiens, et elle eut la curiosité de les connoître. Une femme chrétienne, avec qui elle avoit des liaisons étroites, lui procura peu à peu la connoissance d'un catéchiste pieux et habile, qui l'entretint souvent de la grandeur du Dieu que nous adorons, et lui inspira par ses discours une haute idée de notre sainte religion. Il arriva même que dans les divers entretiens qu'ils eurent ensemble, ils reconnurent qu'ils étoient parents assez proches. La proximité du sang redoubla l'estime et la confiance. Cependant, bien qu'elle connût la sainteté de la [illegible] chrétienne, elle ne parloit pas encore de l'embrasser; mais une disgrâce inopinée fraya le chemin

à la lumière qui vint l'éclairer. Son mari, accusé de malversation dans l'administration de sa charge, fut condamné à une grosse amende. Minackchiamal ressentit vivement un malheur qui déshonoroit sa maison. Elle se vit réduite à vendre quantité de ses bijoux et de ses perles, pour tirer son mari d'un si mauvais pas; et le chagrin qu'elle en conçut mina peu à peu sa santé, et lui causa une maladie violente. D'ailleurs le démon la tourmentoit souvent en reconnoissance des sacrifices qu'elle lui offroit chaque jour; et ce n'étoit que parmi les chrétiens qu'elle trouvoit de l'adoucissement à ses maux, et une force extraordinaire contre les attaques du malin esprit.

Mais cela ne suffisoit pas pour briser tout à fait les chaînes qui la retenoient encore captive. Une seconde disgrâce acheva ce que la première n'avoit fait qu'ébaucher. Son mari, qui lui avoit obligation de sa délivrance et de son rétablissement, ne paya ce bienfait que d'ingratitude. Comme il n'avoit point d'enfans, et qu'il désespéroit d'en avoir, il passa à de secondes noces, sans cependant dépouiller Minackchiamal du titre et des prérogatives de première femme. Ce coup imprévu lui fut plus sensible que tous les autres : Dieu, en même temps, répandit dans son ame les plus vives lumières;

elle fut parfaitement convaincue de la vérité de notre religion, et prit enfin la résolution de l'embrasser.

Il ne restoit plus qu'un lien assez difficile à rompre; l'office de *Poujari* (prêtresse) de la reine mère, étoit incompatible avec le titre de servante du Seigneur. Il y avoit du risque à déclarer qu'elle vouloit quitter cet emploi pour se faire chrétienne : car, quoique dans l'occasion elle entretînt la reine de ce qu'elle avoit appris de notre religion, elle ne lui faisoit pas apercevoir quel étoit là-dessus son dessein. Le parti qu'elle prit, fut de représenter à cette princesse, que ses infirmités ne lui permettant plus d'avoir soin des idoles, ni de se rendre aux sacrifices, elle la prioit instamment de confier cet emploi à un autre. La reine écouta ses raisons, en lui ordonnant néanmoins de venir au palais de deux jours en deux jours, comme à l'ordinaire. Ainsi Minackchiamal continuoit d'être à la suite de la reine, mais elle ne participoit plus aux œuvres des païens, et n'avoit plus l'intendance des sacrifices.

Dès qu'elle se vit libre, son unique passion fut d'être admise au rang des fidèles. Dans l'impatience qu'elle avoit de porter le caractère des enfants de Dieu, elle demanda permission à la reine de s'absenter du palais pour quatre

ou cinq jours; et l'ayant obtenue, elle se mit aussitôt en chemin pour venir me trouver à Counampaty. Son mari vouloit qu'elle prît un palanquin, voiture ordinaire des gens de qualité, et qu'elle se fît suivre par un grand nombre de domestiques; mais elle s'obstina toujours à faire le voyage à pied. « La grâce » après laquelle je soupire, disoit-elle, mérite » bien que j'aie un [illegible] de peine à l'obtenir. » Elle vint donc à pied, suivie d'une seule femme païenne qu'elle avoit à demi gagnée à Jésus-Christ, et accompagnée de trois catéchistes qui lui servoient de guides.

Comme cette manière de voyager lui étoit nouvelle, ses pieds s'enflèrent extraordinairement; mais l'insigne faveur qu'elle étoit sur le point de recevoir occupoit toute son attention; à peine même s'aperçut-elle qu'elle souffroit. Je lui conférai le baptême avec le plus de solennité qu'il me fut possible, et elle le reçut avec des sentiments de joie qui ne se peuvent exprimer. Je lui fis présent d'un chapelet de jais dont ces peuples font grand cas, de quelques médailles et d'un *Agnus Dei*. « Ces marques de notre » sainte religion, me dit-elle en les recevant, me » sont infiniment plus précieuses que l'or, les » perles, les rubis et le corail, dont les person- » nes de mon rang ont coutume de se parer. »

La piété la portoit à faire quelque présent à l'église : elle désiroit surtout d'orner la statue de la sainte Vierge d'un *padacam* de perles et de rubis. (C'est une espèce d'ornement que les dames indiennes suspendent à leur cou, et qu'elles laissent tomber sur leur poitrine). Notre coutume est de ne recevoir que rarement les dons même que les nouveaux fidèles veulent faire à l'église, afin de les bien convaincre de notre désintéressement. Je fis donc difficulté d'accepter ce qu'elle m'offroit. Je lui représentai qu'un si riche ornement réveilleroit l'avidité des gentils, et deviendroit la source de quelque persécution nouvelle. Mais, m'apercevant que ma résistance l'affligeoit, je crus devoir me relâcher un peu de ma sévérité. Je pris une partie des bijoux qu'elle me présentoit, et je fis venir un orfèvre pour les mettre en œuvre selon ses intentions. Ma prédiction ne fut que trop vraie ; peu après il s'éleva une persécution ; la maison de l'orfèvre fut pillée, et les libéralités de Minackchiamal deviurent la proie d'un soldat gentil. Nous espérons que cette généreuse chrétienne conservera sa foi pure dans le séjour de l'impiété ; et qu'au milieu d'une cour idolâtre, elle sera le soutien de la religion, et l'appui des chrétiens persécutés.

Ce fut elle qui m'apprit les raisons qu'on

avoit de craindre une troisième persécution à Tanjaour. Elle me raconta que plusieurs poètes ayant récité des vers en l'honneur des faux dieux devant le roi, qui se pique d'entendre la poésie, un poète inconnu se leva au milieu de l'assemblée, et prenant la parole. « Vous » prodiguez, leur dit-il, votre encens et vos » éloges à des divinités chimériques; elles ne » méritent point les louanges dont vous les com- » blez. Le seul Etre souverain doit être reconnu » pour vrai Dieu; lui seul mérite vos hommages » et vos adorations. »

Ce discours révolta l'orgueil des autres poètes, et ils demandèrent justice au prince de l'insulte qu'on faisoit à leurs dieux. Le roi leur répondit que quand la fête seroit passée, il feroit venir le poète inconnu, et qu'il examineroit les raisons qu'il avoit eues d'avancer une proposition si hardie. Quand les chrétiens apprirent ce qui venoit de se passer au palais, la consternation fut générale. Dans la persuasion où l'on étoit que ce poète avoit été aposté par les fidèles pour décrier les dieux du pays, il étoit à craindre qu'il ne s'élevât contre ceux-ci une sanglante persécution. Il falloit donc chercher quelque moyen d'écarter l'orage. Le P. Carvalho, qui gouvernoit alors cette église, songeoit à se ménager un entretien

avec le poète, afin de sonder ses véritables sentiments. Il espéroit, ou le gagner à Jésus-Christ, ou découvrir du moins le motif qui l'avoit porté à se déclarer si hautement pour le vrai Dieu dans une cour païenne. Mais il n'y eut jamais moyen de l'attirer auprès du missionnaire. Tout ce que purent savoir les catéchistes, c'est qu'il étoit Brame, et du nombre de ceux qu'on appelle *nianigueuls*, c'est-à-dire *spirituels*, qui ont appris dans leurs anciens livres à ne reconnoître qu'un Être souverain, et à mépriser cette foule de dieux que révèrent les gentils.

Ce fut un nouveau sujet d'inquiétude pour le missionnaire. Il avoit raison de craindre que si le poète venoit à être cité en présence du roi, il ne pût résoudre les difficultés que lui opposeroient les docteurs idolâtres; il prit donc le dessein de fournir des armes à ce nouvel athlète, et pour cela il lui fit proposer de lire la première partie de l'introduction à la foi, composée par le P. de Nobilibus, cet illustre fondateur de la mission de Maduré. Ce livre est écrit dans toute la pureté de la langue; car ce père en connoissoit toutes les délicatesses. L'unité de Dieu y est démontrée par des raisons si claires, si sensibles, et en même temps si convaincantes, qu'il n'est point d'esprit raisonnable qui puisse y résister. Mais

le Brame, enflé d'orgueil et plein de mépris pour la loi chrétienne, regarda comme un outrage le secours qu'on lui offroit.

On peut juger de l'embarras où se trouva le P. Carvalho. Il lui vint à l'esprit d'aller trouver le roi, et de lui représenter qu'il seroit injuste de condamner notre loi sur les preuves insuffisantes qu'apporteroit un homme peu éclairé; que le Brame étoit plus entêté qu'habile; qu'il n'avoit pas la première idée des raisons fondamentales sur lesquelles est appuyée la vérité d'un seul Être souverain : qu'il s'offroit lui-même de soutenir cette vérité contre tous les docteurs gentils, et qu'il se condamnoit par avance au châtiment le plus sévère, s'il ne la mettoit dans une évidence à laquelle il n'y auroit point de réponse. Ce missionnaire avoit tout le zèle et toute la capacité nécessaires pour exécuter ce projet avec succès : il est habile théologien, et sait parfaitement la langue du pays. Cependant, après quelques réflexions, il jugea que cette démarche seroit plus préjudiciable qu'utile à la religion; que sa présence fortifieroit l'opinion dont on étoit prévenu que le poète n'avoit déclamé contre les dieux qu'à l'instigation des chrétiens; qu'enfin l'indignation du prince en deviendroit plus grande, et la persécution qu'on craignoit plus certaine.

Un autre incident confirma le Père dans sa pensée. L'esprit du roi étoit fort aigri par d'autres vers injurieux aux divinités païennes, dont un de nos chrétiens étoit l'auteur. Ce néophyte excelloit dans la poésie indienne : il avoit fait, étant encore gentil, un ouvrage en ce genre, qui mérita les applaudissements du prince lui-même. Depuis sa conversion, il n'employoit son talent qu'aux éloges de la religion sainte qu'il professe. Un des jeunes gens de la ville, à qui il avoit autrefois enseigné la poésie, s'avisa un jour de lui demander des vers qu'il pût réciter à la fête d'un des dieux du pays. Le chrétien y consentit de bonne grâce ; il composa sur le champ une pièce assez longue qu'il écrivit sur des feuilles de palmier sauvage. Il racontoit, entr'autres choses, les infâmes et ridicules aventures qu'on attribue à ce dieu, et il concluoit cette espèce d'ode par ces paroles : *Quiconque a commis toutes ces abominations, peut-il être un dieu ?* Le jeune homme lut d'abord ces vers avec complaisance, mais la fin de l'ouvrage lui fit bientôt sentir le ridicule dont on le couvroit lui et son dieu prétendu. De colère il va trouver un poète idolâtre, qui d'intime ami de notre néophyte étoit devenu son ennemi irréconciliable, jusqu'à se vanter de le faire périr par l'épée d'un bour-

reau. Une haine si outrée venoit de ce que, dans une dispute publique sur la religion, le nouveau chrétien avoit confondu le poète gentil, et l'avoit réduit à un honteux silence. Il conservoit toujours dans le cœur le souvenir de cet affront; et ravi d'avoir en main de quoi perdre le néophyte, il se donna tant de mouvement, qu'enfin il fit tomber les vers entre les mains du prince, qu'il savoit être fort jaloux de l'honneur de ses dieux.

Telle étoit la situation de la chrétienté de Tanjaour, quand je succédai au P. Carvalho. Il se répandoit tous les jours de nouveaux bruits qui me jetoient dans de nouvelles alarmes. Selon ces bruits, l'esprit du prince s'aigrissoit de plus en plus, et le feu de la persécution alloit s'allumer de toutes parts. Je voulus savoir ce qu'il y avoit de réel dans tout ce qui se publioit. Je m'adressai pour cela à un des principaux officiers de la cour nommé *Chitabara*, qui est fort avant dans la confidence du roi, et qui protége les chrétiens. Je fis partir quatre de mes catéchistes avec des présents qu'ils devoient lui offrir (car ces sortes de visites ne se rendent jamais les mains vides), et je le suppliai de m'informer des sentiments du prince à notre égard, sans me déguiser ce que nous avions à craindre ou à espérer.

Un autre que Chitabara, témoin de nos alarmes, nous eût fait acheter chèrement sa réponse. Mais ce seigneur est d'une droiture et d'un désintéressement qu'on ne trouve point parmi ceux de sa nation. Il nous rassura sur nos craintes, et nous fit dire que le roi ne pensoit plus ni à l'insulte publique que le Brame avoit faite aux dieux, ni à la satire adroite du néophyte; que des affaires importantes occupoient toute son attention; que même des courtisans s'étant échappés jusqu'à dire qu'un prince ne doit tolérer aucune des religions étrangères, le roi faisant peu de cas de cet avis, avoit répondu qu'il ne vouloit contraindre personne; et que cette réponse avoit fermé la bouche aux mal-intentionnés. Les catéchistes vinrent m'apporter cette agréable nouvelle, qui rendit le calme et la tranquillité dans tous les cœurs.

Cependant la foule des chrétiens augmentoit de plus en plus, et il ne se passoit guère de jours que je ne baptisasse quelque catéchumène. Parmi le grand nombre de personnes qui reçurent la grâce du baptême, il y en a une que je ne puis omettre. C'est la femme du poète *Choren-Madalan*. Elle étoit depuis long-temps fort tourmentée du démon : quelquefois il lui prenoit des accès d'une folie qui n'avoit rien de naturel; quelquefois cette folie se changeoit dans les

transports de la plus violente fureur; d'autres fois elle perdoit tout à coup l'usage de la parole, ou bien elle devenoit paralytique de la moitié du corps.

Son mari, qui l'aimoit tendrement, n'avoit rien épargné pour sa délivrance; il l'avoit promenée dans tous les temples les plus célèbres; il avoit fait une infinité de vers en l'honneur de ses dieux; il avoit chargé leurs autels d'offrandes et de présents; il avoit même distribué de grosses sommes aux *Gouroux* (docteurs) gentils, qui passoient pour avoir de l'empire sur les démons : tant de dépenses l'avoient presque réduit à la mendicité; cependant l'état de la malade empiroit tous les jours. Six ans se passèrent aussi en vœux, en pélerinages et en offrandes inutiles. Les chrétiens lui conseillèrent d'avoir recours au Dieu qu'ils adorent, et l'assurèrent que sa femme devoit en attendre une guérison parfaite, si elle promettoit d'un cœur sincère d'embrasser sa loi. Le poète qui avoit le christianisme en horreur, rejeta d'abord un conseil si salutaire : mais comme une disgrâce continuée ouvre peu à peu les yeux des plus opiniâtres, l'inutilité des remèdes qu'il avoit employés lui fit faire une attention sérieuse; son entêtement cessa, et il se détermina enfin à mener sa femme à l'église

de Tanjaour, gouvernée alors par le P. Carvalho.

Mais on fut bien surpris de trouver dans la femme encore plus de résistance que n'en avoit fait paroître le mari. Ce qui parut extraordinaire, c'est que ses jambes se roidirent tout à coup, et se collèrent si fortement contre les cuisses, qu'on fit de vains efforts pour les en détacher. Le poète ne se rebuta point; il crut au contraire que l'esprit malin ne faisoit naître cet obstacle que parce qu'il sentoit déjà la force du Dieu qu'on se mettoit en devoir d'implorer. Il fit mettre sa femme dans un *douli* (c'est une voiture moins honorable que le palanquin), et il la fit transporter à l'église.

Dès que le P. Carvalho la vit approcher, il se disposa à réciter sur elle quelques prières. Il n'avoit pas encore commencé, qu'elle se leva tout à coup de dessus le *douli*, et marchant droit au père qui étoit assez loin, elle se jeta à ses pieds, sans pourtant prononcer aucune parole. Le mari, qui la vit marcher d'un pas si ferme et si assuré, ne put retenir ses larmes: il se jeta comme elle aux pieds du père, et publia hautement la puissance du Dieu que nous invoquons. C'étoit un spectacle bien consolant pour le missionnaire, de voir le témoignage que le démon étoit forcé de rendre à la vérité

de notre sainte foi. Il fit sur elle les exorcismes de l'Église, et le démon ne donna plus aucun signe d'obsession. Dès-lors elle se sentit comme déchargée d'un pesant fardeau ; elle avoua même qu'elle n'avoit jamais éprouvé une joie aussi pure que celle qu'elle goûtoit.

Ne pouvant résister à une conviction si forte de la vérité de notre religion, elle pressa extrêmement le père de l'admettre au rang des fidèles. Mais le missionnaire ne croyant pas devoir se rendre sitôt à ses empressements, lui répondit qu'il ne falloit rien précipiter dans une affaire de cette conséquence, qu'elle devoit auparavant se faire instruire, et que si dans deux ou trois mois elle persévéroit dans sa résolution, il lui accorderoit la grâce qu'elle demandoit avec tant d'instance. En même temps il lui donna quelques médailles, en l'assurant qu'elle n'avoit rien à craindre des attaques du démon, pourvu qu'elle persistât dans les bons sentiments où il la laissoit. Cette réponse la désola ; elle obéit pourtant, et s'en retourna dans sa peuplade le cœur serré de la plus vive douleur.

Quelques mois après, son mari jugeant à ses manières que le démon ne l'avoit pas tout à fait abandonnée, me l'amena à Counampaty où j'étois. Je l'examinai de nouveau, et je la

trouvai inébranlable dans ses premiers sentiments. Cependant à son air interdit et effaré, je reconnus qu'elle étoit encore agitée de troubles intérieurs. Aussi m'avoua-t-elle, qu'à la vérité, depuis la première fois qu'elle étoit venue à l'église, elle n'étoit plus inquiétée de ces horribles fantômes, qui auparavant la tourmentoient presque à toute heure, mais qu'elle se sentoit de temps en temps saisie de certaines frayeurs subites dont elle ignoroit la cause; qu'outre cela des songes affreux troubloient son sommeil presque toutes les nuits, et qu'elle en demeuroit étonnée le jour suivant; mais qu'enfin elle espéroit être entièrement délivrée par le baptême, de tous ces restes de l'esclavage du démon. Comme elle étoit parfaitement instruite de nos mystères, je ne différai pas davantage à lui accorder la grâce après laquelle elle soupiroit depuis tant de mois. Il arriva une chose assez extraordinaire tandis que je faisois sur elle les exorcismes et les autres cérémonies du baptême; il lui prit tout à coup un balancement de tête à peu près semblable à celui d'une pendule d'une horloge qui est en mouvement. Je lui jetai aussitôt de l'eau bénite, et sur le champ ces balancements cessèrent, et elle revint à sa première situation. J'acheval en repos le reste des cérémonies, et

la néophyte donna des marques durables d'une grande tranquillité d'esprit.

La multitude des confessions et des autres affaires inséparables d'une grande mission, ne me permirent pas de donner à son mari tout le temps que j'aurois souhaité pour lui bien inculquer nos vérités saintes. Je le mis entre les mains des catéchistes, qui s'appliquèrent avec beaucoup de zèle à l'instruire durant les quatre jours qu'il demeura à Counampaty. Dans les divers entretiens qu'il eut avec eux, il leur avoua, qu'outre la force qu'il reconnoissoit évidemment dans notre sainte religion par l'entière délivrance de sa femme, deux choses le convainquoient mieux encore de sa vérité. La première étoit la vie austère et désintéressée des missionnaires. « Je m'imaginois, disoit-il, » que vos docteurs étoient semblables aux » nôtres; qu'ils sauvoient les dehors, mais » qu'au fond ils s'abandonnoient à toutes sortes » de vices. J'ai voulu satisfaire ma curiosité; » et après une recherche exacte de leurs mœurs, » j'ai été extrêmement frappé de la vie inno- » cente et laborieuse qu'ils mènent. » La seconde chose qui le convainquoit de la vérité de la loi chrétienne, étoit qu'elle eût la force de changer les cœurs. Surtout il ne pouvoit comprendre comment ceux de la caste des

voleurs, qui se faisoient chrétiens, renonçoient absolument à leurs larcins et à leurs brigandages.

Ainsi cette seule marque de la religion que le prophète donna autrefois pour une des plus incontestables preuves de sa sainteté, *Lex Domini convertens animas* (Ps. XVIII.), fit une telle impression sur ce gentil, qu'il ne songea plus qu'à s'instruire de nos saintes vérités. Il fit transcrire avec soin l'abrégé de la doctrine que nous enseignons, surtout les six preuves que nous donnons de la Divinité, et l'explication des dix commandements de Dieu. Il prit ensuite congé de moi avec sa femme, et ils me promirent tous deux de venir me trouver de temps en temps; ce qu'ils ont fait, et ce qu'ils font encore avec une exactitude qui me charme.

Ce fut environ vers ce temps-là qu'un autre gentil vint à mon église, et y trouva tout à la fois la santé de l'ame et du corps. Depuis quatre ans il se croyoit tourmenté du démon; le mauvais esprit, à ce qu'il disoit, lui suçoit tout le sang, à dessein d'arracher ensuite son ame qui ne tenoit presque plus à son corps. A le voir, on l'eût pris pour un squelette, tant il étoit décharné. Je jugeai que le prétendu démon étoit une vraie étisie qui le minoit peu à peu. Cependant dans un corps si desséché, il con-

servoit un esprit vif et plein de bon sens. L'idée qu'il avoit de son démon buveur de sang, n'étoit pas en lui l'effet d'un cerveau troublé, mais de l'opinion commune à ces peuples, qui attribuent toutes leurs maladies aux démons ennemis du repos et du bonheur des hommes. Je le mis au rang des catéchumènes, et je lui donnai quelques remèdes qui pouvoient le soulager. Le Seigneur bénit mes petits soins, de sorte même qu'au bout d'une semaine, il fut en état de venir me voir, et de me réciter ce qu'il avoit retenu des instructions qu'on lui avoit faites. La surprise fut si grande dans son village, qu'un de ceux qui l'avoient apporté à l'église, persuadé que les remèdes humains n'avoient pu opérer une guérison si prompte, ouvrit les yeux à la vérité, et demanda le baptême. La femme du catéchumène fut plus opiniâtre dans son attachement aux idoles : ni l'exemple de son mari, ni ses pressantes sollicitations ne purent amollir la dureté de son cœur.

C'est ainsi que dans cette mission nous voyons s'accomplir à tout moment la parole du Fils de Dieu : tantôt le mari se convertit, et la femme demeure dans l'infidélité : tantôt la femme ouvre les yeux à la lumière, et l'homme vit et meurt dans l'aveuglement. *Unus assumetur,*

alter relinquetur (Luc. XVII, 34). Notre catéchumène reçut enfin la grâce de la régénération à laquelle il s'étoit disposé avec tant de ferveur, et il s'en retourna d'un pas ferme dans sa peuplade, pour y publier la force et la sainteté de la religion. Son incommodité l'ayant repris au bout de six mois, il mourut entre les bras d'un catéchiste avec toutes les marques d'un prédestiné. La candeur de son ame, et la piété de ses sentiments, me font croire qu'il a conservé jusqu'à ce dernier instant l'innocence de son baptême.

Outre le grand nombre d'adultes que je baptisai les dernières semaines du carême, j'eus la consolation d'ouvrir la porte du Ciel au fils même du seigneur de la peuplade, qui mourut peu de jours après avoir reçu le baptême. Le frère du même seigneur eut dans ce même temps deux enfants jumeaux, dont l'un fut baptisé par le catéchiste dans la maison même où il venoit de naître, et où il mourut le même jour. L'autre fut porté à l'Église, où il reçut la même grâce. Il ne vécut que quinze jours. Ces trois enfants sont maintenant dans le Ciel les protecteurs de cette Église naissante.

Les jours couloient pour moi bien doucement parmi de si saintes occupations. Tout le temps se passoit, ou à instruire les peuples, ou à

leur administrer les sacrements. Mais au milieu de tant de fatigues, qu'on est consolé de voir la vie innocente que mène la plus grande partie de ces nouveaux fidèles ! J'avoue que ce ne sont pas des gens d'une spiritualité bien recherchée; mais ils craignent Dieu, ils l'aiment de tout leur cœur, ils vivent hors d'une infinité d'occasions où les chrétiens d'Europe perdent la grâce; ils la conservent au milieu de la gentilité avec plus de soin que ne font bien des fidèles dans le centre même des royaumes les plus catholiques. J'ai trouvé un grand nombre de filles qui, malgré l'extrême éloignement que ces peuples ont pour le célibat, imitent la généreuse résolution de tant de saintes religieuses d'Europe. Quelques-unes avoient eu à soutenir de rudes combats du côté de leurs parents, sans que les prières, les menaces, les mauvais traitements eussent jamais pu leur faire changer la résolution qu'elles avoient prise de passer leur vie dans l'état parfait des vierges.

Une entr'autres m'édifia fort par sa constance et par sa modestie. Sa mère, au désespoir de ce qu'elle ne vouloit pas se marier, me l'amena tout en colère, et me dit que sa fille ne refusoit de s'engager dans le mariage, qu'afin de mener une vie plus licencieuse et plus déréglée. La fille, pénétrée de douleur de ce que

sa propre mère lui attribuoit des intentions si criminelles, se tenoit dans un humble silence: il lui échappa seulement de dire qu'elle étoit contente de ce que Dieu seul connoissoit son innocence. C'étoit en effet une calomnie des plus noires : tous ses parents rendoient témoignage à sa vertu, et louoient surtout l'attrait particulier qu'elle avoit pour la solitude. La mère même ne fut pas long-temps sans se repentir de l'outrage qu'elle avoit fait à une fille si vertueuse; elle vint peu après les larmes aux yeux rétracter ce qu'elle avoit avancé si faussement, et elle me promit de ne plus inquiéter sa fille sur le parti qu'elle avoit eu le courage de prendre. Si la foi trouvoit autant d'accès chez les grands que chez les petits, et si quelque prince converti entreprenoit de fonder des monastères de religieuses, il est à croire qu'ils se peupleroient bientôt d'une infinité d'ames choisies, qui embrasseroient dans toute leur étendue la pratique des conseils évangéliques.

Le peu de pluie qui étoit tombée l'année précédente, les chaleurs excessives qui se font sentir dès le mois de mars, et la multitude prodigieuse des fidèles qui venoient à Counampaty, avoient tari une partie de l'étang, qui est le seul endroit où ces peuples trouvent de l'eau. C'est ce qui me fit naître la pensée d'aller

à Elacourrichi; mais une persécution qui venoit de s'élever contre les chrétiens de Couttour, rompit toutes mes mesures. Jusque-là cette église, fondée autrefois par le vénérable martyr le P. Jean de Brito, avoit été regardée comme le lieu le plus paisible de la mission. Les missionnaires n'y avoient jamais éprouvé les contradictions et les traverses auxquelles ils sont continuellement exposés ailleurs. Voici ce qui donna lieu à la persécution

Le frère du prince dont relève Couttour feignit de vouloir embrasser le christianisme, et pressa plusieurs fois le P. Berthold de le baptiser. Le missionnaire, qui se défioit de sa sincérité, crut ne devoir lui accorder la grâce qu'il demandoit, qu'après une longue épreuve; c'est pourquoi il lui répondit qu'il falloit attendre encore quelque temps, et obtenir l'agrément du prince son frère. En effet, on publioit que ce jeune seigneur n'avoit point la volonté de renoncer au paganisme, mais que l'amour dont il étoit épris pour une femme chrétienne le portoit à faire cette démarche, dans l'espérance que son assiduité auprès du missionnaire faciliteroit l'accomplissement de ses désirs.

Quoi qu'il en soit, le *Pradani* (premier ministre) du *Pandaratar* (c'est ainsi que s'appelle

le prince qui a sur ses terres les églises de Couttour et de Coraly), le Pradani, dis-je, ancien ennemi de la religion chrétienne, prit de là occasion d'animer le prince contre les fidèles. Il lui représenta qu'il étoit honteux à sa famille, que son propre frère abandonnât la religion de ses ancêtres, pour se livrer à de nouveaux docteurs qu'il savoit certainement être *Pranguis*, c'est-à-dire, gens vils et infâmes, selon l'idée de la nation; que, dans le besoin où il étoit d'argent, il lui seroit aisé de s'enrichir par le pillage de leur église; que les étrangers avoient cru y cacher sûrement toutes leurs richesses, parce que depuis son établissement, elle n'avoit été sujette à aucune révolution.

Le prince, flatté de l'espoir d'un gain considérable, donna tout pouvoir à son ministre. Le Pradani envoya ordre sur le champ au Maniagaren (gouverneur particulier) de la peuplade, d'arrêter le missionnaire, et de fouiller dans tous les recoins de sa maison, jusqu'à ce qu'il eut déterré les trésors qui y étoient cachés. Jamais ordre ne fut mieux exécuté. Le Maniagaren choisit le dimanche, jour auquel les chrétiens viennent en foule à l'église, et prit le temps que le père se disposoit à célébrer la sainte messe. Il commençoit déjà à se revêtir des ornements sacerdotaux, lorsque

tout à coup le Maniagaren et ses soldats vinrent fondre dans l'église: les uns se saisirent du père, le traînèrent vers sa maison, déchirèrent ses habits; les autres en plus grand nombre, se postant aux diverses avenues par où les chrétiens pouvoient échapper, les dépouillèrent, les chargèrent de coups, leur arrachèrent les ornements d'or qu'ils portent au cou et aux oreilles : tous se mirent à piller les maisons qu'ils avoient dans la peuplade. Celle du père fut toute renversée : ils creusèrent partout, ils démolirent les murailles; et après bien des recherches, ils trouvèrent environ soixante écus, qui étoient tout le fonds destiné à l'entretien des missionnaires et des catéchistes. Le Maniagaren recueillit avec soin cette somme et tous les meubles de l'église qu'il envoya aussitôt au Palais. Mais le prince, qui s'attendoit à un grand butin, surpris de ce que le Pradani l'avoit engagé dans une entreprise si peu convenable à son rang et à sa dignité, ne put retenir son indignation.

Le bruit des violences qu'on exerçoit à Couttour se répandit bientôt jusqu'à Coraly. Le P. Joseph Carvalho, qui y fait sa résidence, se disposoit à recevoir les mêmes outrages : il prit seulement la précaution de faire transporter tout ce qu'il avoit dans sa maison au-delà du Coloran,

et hors des dépendances du Pandaratar. Il ne se conserva que son crucifix et son bréviaire, attendant en paix le bienheureux moment auquel il devoit être emprisonné pour Jésus-Christ. Trois jours se passèrent sans qu'on pensât à troubler sa solitude : il jugea de là que la cour n'étoit pas si irritée qu'on se le figuroit : plein d'une sainte confiance, il prit le dessein de s'aller présenter au prince, pour lui demander la délivrance du P. Berthold, qu'on détenoit dans une rude prison. Il crut pourtant devoir en avertir le frère cadet du prince, ennemi secret du Pradani, et protecteur déclaré des missionnaires. Ce seigneur, de concert avec sa sœur qui a beaucoup de crédit à la cour, engagea le prince à faire un bon accueil au docteur étranger, et à réparer, par quelques marques d'honneur, la démarche qu'il avoit faite par le conseil de son ministre, et qui avoit flétri la gloire que lui et ses ancêtres ont toujours eue de servir d'asile aux étrangers.

Le prince, gagné par de si puissantes intercessions, promit de faire justice à l'innocence de ces étrangers; et ayant appelé le Pradani : « Il faut, lui dit-il en colère, ou que vous » soyez bien imprudent d'avoir cru si légère- » ment les rapports qui vous ont été faits de » l'opulence des Sanias, ou que vous ayez un

» grand fond de malignité, de leur avoir sus-
» cité une persécution si cruelle et si préjudi-
» ciable à ma réputation.» Le Pradani, pour se justifier, eut recours aux accusations ordinaires : « Ce sont, dit-il, des *Pranguis*, qui,
» sous prétexte d'enseigner leur religion, tâ-
» chent de répandre l'esprit de révolte parmi
» vos sujets, pour livrer le pays aux Européens
» qui habitent les côtes. »

Ces calomnies ne firent aucune impression sur l'esprit du prince : il sait que depuis près de cent ans que la religion chrétienne s'est introduite dans les divers états de l'Inde méridionale, les missionnaires ont toujours inspiré aux peuples toute la soumission et la fidélité qu'ils doivent à leurs souverains. « Voi-
» là, répondit le prince, voilà les chimères
» dont vous autres ministres vous nous re-
» paissez sans cesse, pour nous animer contre
» cette nouvelle loi; ce n'est pas là de quoi il
» s'agit maintenant : je prétends que quand
» le Sanias viendra à l'audience, non seule-
» ment vous vous absteniez de tout reproche,
» mais que vous lui donniez encore les plus
» grandes marques de votre respect.» C'étoit un coup de foudre pour le Pradani, homme fier et hautain, comme le sont tous les noirs dès qu'ils ont quelque autorité.

Quelques jours après, le prince permit au P. Carvalho de paroître en sa présence, et il le fit asseoir sur un siège couvert d'un tapis, honneur qu'il n'accorde à aucun de ses sujets. Voici à peu près le discours que tint le missionnaire : « L'accueil favorable dont vous » m'honorez, seigneur, prouve assez que vous » n'avez aucune part aux traitements indignes » qu'on a faits au docteur de Couttour mon » frère; j'en connois les auteurs, je ne les ac- » cuse point de l'avoir chargé d'opprobres, et » d'avoir déchiré ses vêtements, ravagé sa » pauvre cabane, profané son église, maltraité » ses disciples. Je ne me plains pas même de » ce qu'on le tient encore resserré dans une » étroite prison, comme si c'étoit un rebelle » ou un voleur public; mais je me plains de » ce qu'on ne m'a pas fait le même honneur. » J'enseigne comme lui la loi du vrai Dieu, et » je m'estimerois heureux de souffrir pour une » si juste cause. Nous sommes venus de plus » de six mille lieues pour instruire les peuples » des grandeurs infinies du souverain Maître » du Ciel et de la terre; nous avons prévu les » diverses contradictions que nous souffrons » maintenant, et ce sont ces contradictions-là » mêmes qui nous ont attirés dans des ré- » gions si éloignées de notre patrie. Nous nous

» croyons bien payés de nos peines, quand nous » avons le bonheur de souffrir pour la gloire » du Dieu que nous servons. Je prie donc vos » ministres de me donner quelque part aux » opprobres et aux souffrances du docteur de » Couttour. Néanmoins, comme il y a de l'in- » justice à punir des innocents, je vous sup- » plie d'examiner à fond notre conduite : si » vous nous trouvez coupables des crimes » qu'on nous impute, nous nous soumet- » tons à toute la peine que vous voudrez nous » imposer : si au contraire vous nous jugez » innocents, ne permettez pas que l'innocence » soit plus long-temps opprimée dans vos » états. »

Ces paroles du missionnaire prononcées avec beaucoup de modestie et de gravité touchèrent le prince : et comme le Pradani vouloit répliquer, il lui imposa silence, et lui donna ordre de rendre au plus tôt tout ce qui avoit été pris au docteur de Couttour et à ses disciples, de le remettre en liberté, et de châtier sévèrement le Maniagaren qui avoit commis de si grands excès. Se tournant ensuite vers le missionnaire : « Oublions le passé, lui dit-il » d'un air gracieux ; ce qu'a fait mon ministre » est comme un nuage qui a obcurci pour quel- » ques instants la lumière que vous répandez

» dans mes états; mais ce nuage même n'a servi
» qu'à me faire mieux connoître la sainteté de
» votre loi, et la pureté de vos mœurs. Désor-
» mais je donnerai de si bons ordres, qu'aucun
» de mes officiers n'aura l'audace de vous
» manquer de respect. »

Là-dessus il se fit apporter une belle pièce de toile peinte qu'il donna au missionnaire comme un gage de son amitié : il lui fit présent d'une autre à peu près semblable pour le père qui étoit prisonnier à Couttour. Il n'y eut pas jusqu'aux catéchistes qui n'eussent part aux libéralités du prince : non seulement il leur donna de beaux *toupetis* (sorte de vêtement), il voulut encore qu'on les fît monter sur des éléphants richement enharnachés, et qu'on les promenât en triomphe par toute la ville, afin que personne n'ignorât qu'il les prenoit, eux et le reste des chrétiens, sous sa protection. Tout cela fut exécuté le jour même; on restitua au missionnaire tout ce qui avoit été pillé à Couttour. Les ornements d'or et de corail qui appartenoient aux fidèles, eurent un peu plus de peine à sortir des mains du Pradani; mais enfin, après quelques sommations, tout ou presque tout fut rendu. C'est ainsi qu'à la gloire de notre sainte foi, et à la consolation des fidèles, la persécution de Couttour cessa bien

plutôt que nous n'avions osé l'espérer. Trouvez bon, mon révérend père, que je mette fin aussi à cette lettre, qui n'est déjà que trop longue. Je continuerai dans la suite de vous faire un récit fidèle de tout ce qui pourra contribuer à votre édification. Je suis avec beaucoup de respect, etc.

SECONDE LETTRE

Du P. Martin, missionnaire de la Compagnie de Jésus aux Indes, au P. de Villette, de la même Compagnie.

Mon révérend père,

P. C.

La persécution suscitée contre les chrétiens de Couttour me retenoit à Counampaty, ainsi que je vous l'ai mandé dans ma lettre précédente. L'affluence des peuples qui s'y rendirent pour célébrer la fête de Pâques, fut si grande que je désespérois d'y pouvoir suffire; et certainement il y auroit eu de quoi occuper plusieurs missionnaires. Dieu me donna la force de résister à cette fatigue.

Je tirois des catéchistes tous les secours que je pouvois; les uns étoient chargés de disposer les catéchumènes au baptême; les autres de faire en divers endroits de la cour des instructions aux nouveaux fidèles : car si on ne leur fait souvent des explications de nos mystères, ils en perdent bientôt le souvenir. Je faisois lire chaque jour l'histoire de la passion de Jésus-Christ : j'y ajoutois diverses méditations fort touchantes, qu'un ancien missionnaire composa autrefois sur ce mystère. Ces méditations sont à la portée de nos Indiens, et ils les écoutent avec toute l'attention et toutes les marques d'un cœur attendri.

Au lever de l'aurore, vers le soir, et à cinq différentes heures du jour, nous faisions des espèces de stations, où nous chantions à genoux, sur des airs lugubres, les tourments particuliers que le Sauveur a soufferts à chacune de ces heures. A la fin de chaque station, nous avions soin de prier pour les différentes nécessités de la mission; surtout nous recommandions à Dieu les églises de Coraly et de Couttour, désolées dans un temps si saint; et je ne doute point que les vœux ardents de tant de néophytes n'aient beaucoup contribué à faire cesser la persécution. Il y en avoit qui affligeoient leurs corps par toutes sortes d'au-

stérités : les ceintures de fer, les disciplines et les autres instruments propres à macérer la chair, ne sont point inconnus à ces nouveaux fidèles. Quoique les souverains Pontifes les dispensent de beaucoup de jeûnes, à cause des ardeurs du climat et du peu de substance de leurs aliments, on en voit pourtant qui passent tout le temps du carême en ne mangeant qu'une fois le jour du riz et des herbes mal assaisonnées : j'en sais qui, durant la semaine sainte, demeuroient jusqu'à deux jours entiers sans prendre de nourriture. J'ai soin de leur défendre une abstinenee si rigoureuse, parce qu'elle les fait tomber dans des défaillances dont ils ont bien de la peine à se remettre; mais je ne suis pas toujours le maître de modérer leur ferveur.

Ceux qui sont à leur aise font l'aumône chaque jour du carême à un certain nombre de pauvres; les uns à cinq, en l'honneur des cinq plaies de Notre Seigneur; les autres à trente-trois, en l'honneur des années qu'a duré la vie mortelle de Jésus-Christ; d'autres à quarante, en mémoire des quarante jours qu'il passa dans le désert. Ces aumônes consistent en du riz et des herbes cuites, dont ils remplissent de grands bassins, et qu'ils distribuent eux-mêmes avec beaucoup de piété. C'est par

de si saints exercices que les chrétiens se préparent à célébrer la fête de Pâques. Mais comme il s'agit principalement de les mettre en état de faire une bonne confession et d'approcher saintement de la table eucharistique, on n'omet rien de tout ce qui peut les y bien disposer.

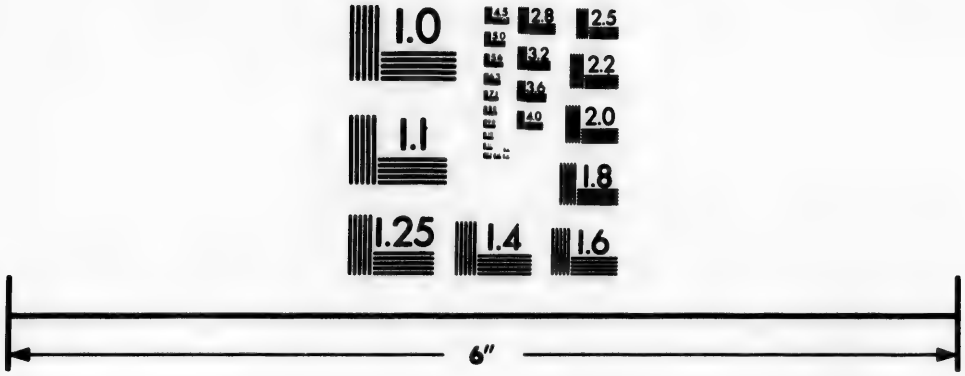
Il est incroyable jusqu'où va la sensibilité de ces peuples, quand on est obligé de leur différer l'absolution. Il faut être bien sur ses gardes, pour ne pas se laisser fléchir à leurs prières et à leurs importunités. S'ils ne peuvent rien gagner sur nous, ils ne rougissent point de s'adresser au catéchiste, et de lui découvrir les fautes secrètes pour lesquelles ils ont été différés. En vain avertissons-nous les catéchistes de renvoyer les néophytes qui viennent ainsi s'ouvrir à eux; il s'en trouve toujours quelqu'un qui se fait honneur d'intercéder pour ces sortes de pénitents. Rien ne fait plus de peine aux missionnaires, surtout quand ces ouvertures se font à des catéchistes peu discrets, et qui ne sentent pas assez l'obligation étroite que le sceau de la confession impose.

La simplicité des Indiens va quelquefois plus loin; ce qu'on m'en a raconté est assez singulier. Une chrétienne à qui le missionnaire avoit différé l'absolution pour de bonnes rai-

sons, usa d'abord de toutes sortes d'artifices pour émouvoir sa pitié et extorquer de lui ce qu'il refusoit avec fermeté, mais cependant avec douceur. Voyant qu'elle ne pouvoit rien gagner, elle se leva brusquement du confessionnal, et se tournant du côté des autres pénitents: « N'est-ce pas une chose plaisante, dit-» elle, ce Souamy me renvoïe sans m'absoudre, » parce que j'offense Dieu depuis tant de mois; » si je n'offensois pas le Seigneur, aurois-je » besoin de me présenter au saint tribunal? » Ne nous enseigne-t-on pas que c'est pour » les coupables que ce sacrement est institué? Le père rougissoit pour elle, et eut bien voulu mettre son honneur à couvert; mais la crainte de trahir en quelque sorte un secret aussi inviolable que celui de la confession, l'obligea à se tenir dans le silence. Ce seul exemple fait voir quelle doit être la patience et la discrétion de ceux qui ont à traiter avec les Indiens; si on trouve parmi eux des gens pleins d'esprit et de bons sens, on en trouve une infinité d'autres dont l'ignorance et la stupidité fournissent souvent aux missionnaires de quoi exercer leur vertu.

Quelque désir qu'eussent les chrétiens de participer aux sacrements, il me fut impossible, malgré tous mes efforts, de contenter

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

la piété de plusieurs. Outre le temps qu'emportent les confessions, il faut encore baptiser les catéchumènes, apaiser les différents, prêcher les mystères de la passion et de la résurrection, faire les cérémonies de la semaine sainte, autant qu'elles peuvent se pratiquer dans un pays idolâtre; car, par exemple, on n'ose garder le saint sacrement du jeudi au vendredi saint, comme c'est la coutume en Europe : le P. Bouchet est le premier qui l'ait fait cette année à Aour, parce que c'est l'endroit le plus sûr de la mission; mais je doute que d'autres osent imiter en cela son zèle.

La nuit du samedi au dimanche, je fis préparer un petit char de triomphe, que nous ornâmes de pièces de soie, de fleurs et de fruits. On y plaça l'image du Sauveur ressuscité, et le char fut conduit en triomphe par trois fois autour de l'église, au son de plusieurs instruments. Les illuminations, les fusées volantes, les lances à feu, les girandoles et divers autres feux d'artifices où les Indiens excellent, rendoient la fête magnifique. Ce spectacle ne cessoit que pour laisser entendre des vers qui étoient chantés ou déclamés par les chrétiens, en l'honneur de Jésus triomphant de la mort et des enfers.

La cour qui règne autour de l'église pouvoit

à peine contenir la multitude, non seulement des chrétiens, mais encore des gentils qui étoient accourus en foule. On les voyoit, à la faveur des illuminations, montés sur les branches des arbres dont la cour est environnée. C'étoient comme autant de Zachées que la curiosité élevoit au-dessus de la foule, pour voir en figure celui que cet heureux publicain mérita de recevoir en personne dans sa maison. Le seigneur de la peuplade avec toute sa famille et le reste des gentils qui assistèrent à la procession, se prosternèrent par trois fois devant l'image de Jésus ressuscité, et l'adorèrent d'une manière qui les confondoit heureusement avec les chrétiens les plus fervents.

Je ne parle point d'un grand nombre de catéchumènes auxquels j'administrai le baptême. Parmi tant de conversions qu'il plut à Dieu d'opérer, une surtout me fit goûter une joie bien pure. L'oncle du seigneur de la peuplade vint avec sa femme, me prier de les admettre au rang des fidèles. Ils me dirent, les yeux baignés de larmes, qu'il y avoit longtemps qu'ils reconnoissoient la vérité de notre sainte religion, mais que le respect humain les avoit toujours retenus dans l'idolâtrie : enfin, qu'à cette fête ils avoient ouvert les yeux à la lumière, et qu'ils ne pouvoient plus résister à

la voix intérieure qui les pressoit de se rendre.

Ce bon vieillard m'ajouta une chose qui marquoit son bon sens, et la forte résolution où il étoit de vivre en parfait chrétien. « Je crois, » dit-il, que ce qui a porté le Seigneur à jeter » sur moi des regards de miséricorde, c'est » qu'il y a plus de quinze ans qu'ayant ouï dire » aux missionnaires et aux catéchistes que le » larcin déplaisoit au vrai Dieu, j'en ai de- » meuré si convaincu, que depuis ce temps-là » je n'ai commis aucun vol, ni par moi, ni par » mes esclaves, comme font les personnes puis- » santes de notre caste. Je n'ai pas même voulu » participer aux larcins qu'ont faits mes enfants » ou mes autres parents, quoique la coutume » parmi nous soit de partager en commun ce » que chacun a butiné en particulier. On s'est » souvent moqué de ma simplicité, mais j'ai » toujours tenu ferme; et je crois encore une » fois que c'est pour n'avoir pas voulu déplaire » en cela au vrai Dieu, quoique je ne l'adorasse » pas encore, que sa divine bonté m'ouvre au- » jourd'hui son sein, pour m'y recevoir tout » indigne que j'en suis. » L'air de sincérité dont il accompagna mes paroles me charma; je l'embrassai tendrement, et je le mis au rang des catéchumènes.

Ce ne fut pas là le seul fruit que nous re-

cueillîmes dans ces jours saints : tous les jours de l'octave nous furent précieux, par le nombre des gentils qui prenoient la place des catéchumènes que nous baptisions. Pour comble de joie, nous apprîmes la paix et la tranquillité que le Seigneur venoit de rendre à l'église de Couttour. Ce fut comme une seconde pâque pour les chrétiens, ils se rassemblèrent dans l'église, et rendirent à Dieu de solennelles actions de grâces pour un bienfait si signalé.

Cependant, l'étang de Counampaty étant entièrement à sec, je ne songeai plus qu'à me rendre à Elacourrichy. Je voulus auparavant aller à Aour, pour y conférer avec les missionnaires sur quelques points qui me faisoient de la peine dans ces commencements. J'y trouvai les PP. Bouchet et Simon Carvalho épuisés du travail dont ils étoient accablés depuis un mois. Jamais fête de Pâques ne s'étoit célébrée avec tant de magnificence, ni avec un si grand concours de peuples. Comme les Indiens sont fort amateurs de la poésie, le P. Bouchet avoit fait représenter en vers le triomphe de David sur Goliath; c'étoit une allégorie continuée de la victoire que Jésus-Christ a remportée dans sa résurrection sur les puissances de l'enfer. Tout y étoit instructif et touchant.

Parmi la foule de peuples qui étoient accou-

rus de toutes parts, il s'en trouva plusieurs d'une province voisine, ennemie déclarée du prince dont relève la peuplade d'Aour : ils étoient venus armés et avec grand cortége. Ce contre-temps et les efforts inutiles que ce seigneur avoit faits pour tirer de l'argent des missionnaires, aigrirent son esprit déjà mal disposé à l'égard des chrétiens.

Quelques seigneurs des environs saisirent cette conjoncture pour l'animer encore davantage contre les fidèles. Ils lui écrivirent même avec menaces, et n'omirent aucun des motifs les plus capables de l'ébranler. « N'est-il pas » honteux, lui disoient-ils, que vous reteniez » sur vos terres un étranger qui n'a d'autre » but que d'anéantir le culte de nos dieux ? Il » n'épargne ni soins, ni dépenses, ni fêtes pour » élever sa religion sur les débris de la nôtre. » Il semble vous faire la loi jusque chez vous » par la multitude des disciples qu'il y attire; » les gentils mêmes lui sont dévoués. A la der- » nière fête qu'il a célébrée, il lui est venu » plus de monde qu'il n'en faut pour subju- » guer tout un royaume. Au reste, le docteur » étranger a fait un outrage manifeste à nos » dieux. Quoi de plus insultant que d'exposer » aux yeux d'une multitude innombrable de » peuples, un jeune enfant qui tranche la tête

» à notre dieu *Peroumal?* Ceux mêmes de no-
» tre religion sont si infatués de cet étranger,
» qu'ils lui applaudissent, et battent des mains
» à la vue de leurs propres dieux déshonorés.
» Si vous avez la lâcheté de le souffrir plus
» long-temps sur vos terres, nous avons réso-
» lu de l'en chasser nous-mêmes à force ou-
» verte. »

Ce qu'on proposoit à ce prince étoit fort conforme à ses inclinations, mais il trouvoit de la difficulté dans l'exécution. Il risquoit tout en usant de violence. Car, d'un côté, il avoit à craindre le ressentiment du *Talavai*, qui protégeoit les missionnaires : d'un autre côté, il étoit retenu par ses propres intérêts. S'il chassoit le missionnaire de sa peuplade, elle redevenoit un simple hameau; tous les chrétiens qui étoient venus habiter ce lieu désert, ne manqueroient pas de suivre leur pasteur, et par-là il se frustroit lui-même de la meilleure partie de ses revenus. Ces raisons étoient pressantes pour un homme timide et intéressé. Cependant l'intérêt céda pour cette fois à la haine extrême qu'il portoit à la religion. Il envoya dire au missionnaire qu'il ne pouvoit plus tenir contre les instances et les menaces des seigneurs ses voisins, et qu'afin de leur complaire, il lui ordonnoit de sortir dans trois jours de ses terres.

Une sommation si brusque nous déconcerta. Nous fûmes quelque temps incertains sur le parti qu'il y avoit à prendre, et déjà nous penchions du côté de la retraite; mais il nous parut bien triste qu'un prince de si petite considération ruinât en un instant la plus belle et la plus florissante église de la mission. Le seul nom du Talavai étoit capable de faire impression sur l'esprit de notre persécuteur. Le P. Bouchet faisoit une machine pour monter une horloge d'eau qu'il devoit présenter au Talavai. Il fit donc réponse au prince qu'il étoit inutile de lui donner trois jours pour sortir de ses terres, qu'un quart-d'heure suffisoit; mais qu'ayant promis au Talavai quelques machines qu'il souhaitoit, il attendoit qu'elles fussent finies; qu'aussitôt après il iroit les lui présenter, et lui dire qu'étant tombé dans la disgrâce du prince de Catalour, qui le chassoit de toute l'étendue de ses états, il lui demandoit un petit coin dans le royaume pour s'y retirer, y bâtir une église, et former une peuplade de ses disciples, qui ne resteroient pas un instant dans Aour, après qu'il en seroit sorti. C'étoit en effet la résolution des chrétiens. Il y en eut même cinq ou six des principaux qui furent trouver le prince, pour lui déclarer que n'étant venus peupler Aour, qui

d'ailleurs est une terre fort ingrate, que pour avoir la consolation d'être auprès de leur pasteur, s'il le forçoit à se retirer, ils se retireroient avec lui, et que, par leur retraite, ils réduiroient la peuplade d'Aour à son premier état de hameau.

Cette déclaration, jointe à celle que le missionnaire lui envoya faire par ses catéchistes, fit rentrer le prince en lui-même; il craignit également la perte de ses rentes et la colère du Talavai. S'étant donc radouci, il fit réponse qu'il ne prétendoit pas que le missionnaire se retirât, mais qu'il le prioit de ne plus faire désormais de ces fêtes solennelles qui attiroient tant de peuple, et qui donnoient ombrage aux seigneurs ses voisins. La condition parut dure; cependant on jugea qu'on n'auroit pas de peine à lui faire révoquer dans la suite sa défense : ainsi, sans lui dire qu'on acceptoit cette condition, le P. Bouchet continua d'exercer ses fonctions dans Aour comme auparavant.

Il arriva alors à un des catéchistes que le père avoit envoyés vers le prince, un accident dont nous fûmes alarmés. Il avoit marché durant la plus grande chaleur du jour, et se trouvant fort altéré, il eut l'imprudence de boire sans prendre les précautions ordinaires. Dès le moment il se trouva attaqué de cette grande

indigestion, qu'on appelle aux Indes *mordechin*, et que quelques-uns de nos Français ont appelée *mort de chien*, s'imaginant qu'elle se nomme ainsi, parce qu'elle cause une mort violente et cruelle. En effet, elle se fait sentir par les douleurs les plus aiguës et qui forcent la nature avec tant de violence, qu'il est rare qu'on n'y succombe pas, si l'on n'use d'un remède qui est fort en usage sur la côte, mais qui est moins connu dans les terres. Ce remède est si efficace, que de cent personnes attaquées de cette espèce de colique de *miserere*, il n'y en aura pas deux qu'il n'arrache des portes de la mort. Ce mal est bien plus fréquent aux Indes qu'en Europe; la continuelle dissipation des esprits, causée par les ardeurs d'un climat brûlant, affoiblit si fort la chaleur naturelle, que l'estomac est souvent hors d'état de faire la coction des aliments. Le catéchiste donc réduit à ne pouvoir plus se traîner, s'arrêta dans une peuplade à une lieue environ d'Aour, et nous envoya avertir du triste état où il se trouvoit.

Cette nouvelle ne vint qu'à neuf heures du soir; je volai sur le champ au secours du malade, je le trouvai étendu à terre presque sans connoissance, et agité des plus violentes convulsions. Tout le village étoit assemblé autour

de lui, et chacun s'empressoit de lui donner différentes drogues plus propres à irriter son mal qu'à le soulager. Je fis allumer un grand feu; j'avois besoin pour mon remède d'une verge de fer; mais n'en trouvant point, je pris une faucille qui sert à couper le riz et les herbes. Je la fis bien rougir au feu; j'ordonnai qu'on lui appliquât le dos de la faucille toute rouge sous la plante du pied, à trois travers de doigt de l'extrémité du talon; et afin qu'ils ne se trompassent point dans une opération qu'ils n'avoient jamais vu faire, je traçai avec du charbon une raie noire à l'endroit sur lequel il falloit poser le fer ardent. Ils l'appliquèrent fortement contre le pied, jusqu'à ce que le fer pénétrant ces peaux moites, qui sont dans les Noirs extrêmement dures, parvînt jusqu'au vif, et se fît sentir au malade. Ce qu'on venoit de faire à ce pied-là, on le fit à l'autre avec la même précaution et avec le même succès. S'il arrive que le malade se laisse brûler, sans donner aucun signe de sentiment, c'est une marque que le mal est presque sans remède.

L'opération ainsi faite, je me fis apporter un peu de sel pulvérisé, au défaut duquel on peut prendre des cendres chaudes, et le répandant sur le sillon formé par le fer, je lui fis

battre quelque temps ces deux endroits avec le dessous de ses souliers. Ceux qui étoient présents ne pouvoient comprendre quelle pouvoit être la vertu de ce remède; mais ils furent bien surpris, quand, en moins d'un demi-quart-d'heure, ils virent le malade revenir parfaitement à lui, et n'avoir plus de ces convulsions, ni de ces autres symptômes mortels qu'il avoit auparavant; il lui restoit seulement une grande lassitude et une soif pressante. Je fis bouillir de l'eau avec un peu de poivre et d'oignon que j'y fis jeter, et je lui en fis prendre. Ensuite, après l'avoir réconcilié, car il n'y avoit que peu de jours qu'il s'étoit confessé, je le laissai dans une situation fort tranquille, et je repris le chemin d'Aour. Il fut en état, dès le lendemin, de m'y venir trouver, et de rendre grâces à Dieu de sa guérison.

Peut-être ne serez-vous pas fâché d'apprendre un autre remède dont je n'ai pas fait l'expérience, mais qui m'a été enseigné par un médecin habile (M. Mancuchi, vénitien), venu d'Europe, qui s'est fait une grande réputation à la cour du grand Mogol, où il a demeuré quarante ans. Il m'a assuré que son remède est infaillible contre toute sorte de coliques. Il faut, dit-il, avoir un anneau de fer d'un pouce et demi ou environ de diamètre, et gros à pro-

portion; le faire bien rougir au feu, et faisant étendre le malade sur le dos, lui appliquer l'anneau sur le nombril, en sorte que le nombril serve comme de centre à l'anneau; le malade ne tardera pas à en ressentir l'ardeur : il faut alors le retirer promptement; la révolution subite qui se fera dans le bas-ventre dissipera en peu de temps toutes les douleurs. Il se fait garant du prompt effet de ce remède, et m'assure qu'il s'en est toujours servi aux Indes avec succès.

Le trouble que le démon prétendoit exciter dans l'église d'Aour, ayant été apaisé dans sa naissance, j'en partis pour me rendre à Elacourrichy. Nandavanapaty fut la première peuplade que je trouvai sur ma route; il y avoit autrefois une fort belle église et une chrétienté florissante; les guerres ont ruiné l'église, mais la chrétienté subsiste encore, du moins en partie. J'y trouvai un grand nombre de fidèles qui avoient bâti une petite église, dans laquelle il n'y a que les *parias* (gens de la dernière caste) qui s'assemblent pour y faire leurs prières. Ils me supplièrent de rétablir l'ancienne église, mais mes petits fonds ne me permettoient pas d'en élever en tant d'endroits à la fois. Plusieurs gentils se joignirent aux fidèles pour m'accompagner assez loin hors de la peuplade.

L'*Ambalakaren* (c'est-à-dire capitaine), bon vieillard, qui se souvient encore des missionnaires qu'il a vus, me combla d'honnêtetés et m'offrit de travailler de concert avec les chrétiens à rebâtir l'ancienne église. Il m'ajouta que si l'emplacement ne m'agréoit pas, il me donneroit celui que je trouverois le plus commode; qu'il s'engageoit même à me fournir une partie du bois et de la paille nécessaires pour la couvrir; qu'enfin, je n'avois qu'à donner mon consentement, et qu'il se chargeoit de tout. A moins que de connoître le génie de ces peuples, on se laisseroit aisément surprendre par de si belles apparences. Je devois, ce semble, acquiescer à une proposition si avantageuse; c'est pourtant ce que je ne fis pas. Autant les Indiens sont libéraux quand il ne s'agit que de promettre, autant sont-ils ingénieux à trouver des prétextes de retirer leur parole, dès qu'ils ont su nous engager dans quelque dépense. Je le remerciai donc de sa bonne volonté, en l'assurant néanmoins que j'en profiterois dans la suite, que je reviendrois dans peu de mois, et qu'alors je prendrois avec lui les mesures nécessaires pour la construction d'une église encore plus belle que l'ancienne; que cependant je le priois de protéger toujours les chrétiens de sa dépendance, et de

penser lui-même qu'étant si près du tombeau, il devoit embrasser la religion qu'il reconnoissoit être la seule véritable, et que plusieurs de ses parents avoient déjà embrassée.

Après avoir marché quelque temps dans les bois, j'arrivai sur les bords du Coloran, que je traversai sans beaucoup de peine. Je côtoyai ensuite ce fleuve, et je me trouvai dans un petit bois dont les arbres sont fort agréables à la vue. Ils étoient chargés de fleurs d'un blanc qui tire un peu sur le jaune, de la grandeur à peu près des fleurs d'orange. On me dit que ces fleurs étoient d'un goût exquis; j'en cueillis quelques-unes, et je leur trouvai en effet le goût sucré, mais peu après je fus atteint d'un tournoiement de tête qui dura quelque temps : c'est ce qui arrive, me dit-on, à tous ceux qui n'y sont pas accoutumés. Cette fleur est le fruit principal de l'arbre, et on en fait de l'huile qui est excellente pour les ragoûts.

Je continuai mon chemin en côtoyant toujours le Coloran, et j'arrivai sur le midi à Elacourrichy. Le catéchiste y étoit fort occupé à achever l'église, qui consiste, comme presque toutes les autres, en une grande cabane assez élevée, couverte de joncs, à l'extrémité de laquelle il y a une séparation pour servir de retraite au missionnaire.

Le soir même de mon arrivée, j'appris par un exprès envoyé de Couttour, que le P. Berthold y étoit fort mal d'une fluxion violente qui lui étoit tombée sur les yeux et sur les oreilles; c'étoit le fruit des mauvais traitements qu'il avoit soufferts durant un mois de prison. Je partis sur le champ pour aller le secourir. Il faisoit un beau clair de lune, mais il falloit toujours marcher dans les bois, et mes guides s'égarèrent si souvent, que je ne pus arriver que le lendemain matin à Couttour. Je trouvai le père dans un état de souffrance qui me fit compassion. Le plus court remède eût été la saignée; mais ni le nom, ni l'usage de la lancette ne sont connus dans ce pays. Leur manière de tirer le sang est assez plaisante; ils ne s'en servent que dans les maladies qui se produisent au dehors; lorsque quelque partie est affligée, ils la scarifient avec la pointe d'un couteau, ensuite ils y appliquent une espèce de ventouse de cuivre avec laquelle ils pompent l'air, et ils attirent ainsi le sang hors de la partie blessée par les ouvertures que la scarification a faites.

Nos Indiens sont si ignorants, qu'ils ne mettent aucune différence entre l'artère et la veine. La plupart ne savent pas même si c'est une artère ou un nerf qui bat, ni quel est le

ressort et le principe de ce battement. Cependant, comme ils se piquent d'avoir plus d'habileté qu'aucune autre nation, ils avoient déjà donné plusieurs remèdes au missionnaire; mais ces remèdes n'avoient fait qu'aigrir son mal. J'arrivai fort à propos pour son soulagement : Dieu bénit mes soins, et le père, au bout de trois jours, se trouva tout à fait délivré de ses douleurs. Comme il n'avoit plus besoin de mon secours, je ne songeai plus qu'à me rendre à Elacourrichy, où ma présence devenoit nécessaire. Les chrétiens que j'y avois laissés, et ceux qui y étoient venus depuis mon départ, auroient murmuré d'une plus longue absence.

Je passai par plusieurs villages, car ces bois en sont semés. J'eus la douleur de voir que dans tous ces endroits le nom du Seigneur est ignoré faute de catéchistes. Faut-il que notre pauvreté ne nous permette pas d'en entretenir un aussi grand nombre que le demanderoit une aussi vaste étendue de pays? J'en compte quatorze dans mon district, et il en faudroit cinquante, encore ne sais-je s'ils pourroient suffire.

Il n'y avoit presque aucun chrétien choutre, ou de famille honorable dans Elacourrichy, ni dans les autres peuplades des environs. Tous

étoient parias. Leurs ames n'en sont pas moins chères à Jésus-Christ; mais, parce qu'aux yeux charnels de ces idolâtres les parias sont gens vils et dans le dernier mépris parmi eux, le grand nombre de chrétiens de cette caste, loin d'être un motif d'embrasser la foi, est peut-être le plus grand obstacle qui arrête ceux des castes distinguées. Le reproche ordinaire qu'ils font aux nouveaux fidèles, c'est qu'ils sont devenus parias, et que par-là ils sont déchus de l'honneur de leur caste. Rien ne rend notre zèle plus inefficace auprès de ceux des hautes castes que cette idée du parianisme qu'ils ont attachée à notre sainte religion.

La moisson fut abondante dans une autre peuplade située à l'ouest d'Elacourrichy, environ à une lieue de distance. La curiosité avoit attiré beaucoup de ces peuples à mon église : ils me demandèrent avec empressement un catéchiste pour les instruire : mais, hélas! où en pouvois-je prendre un seul qui ne fît ailleurs beaucoup plus de bien qu'il n'en auroit fait dans cette peuplade? J'en voulus tirer un de son district pour peu de temps; les chrétiens vinrent aussitôt me trouver, et m'exposèrent leurs besoins en termes si pressants, qu'il me fut impossible de leur résister. Je n'ai point de paroles qui puissent exprimer même une par-

tie de la douleur que je ressentois de manquer d'une somme fort légère qui eût suffi pour l'entretien d'un catéchiste. Je laisse à ceux qui ont véritablement du zèle pour l'agrandissement de l'empire de Jésus-Christ à s'en former une juste idée. J'avoue encore que, parmi plusieurs autres qui me demandèrent le baptême, j'aurois fort souhaité qu'il s'en fût trouvé un plus grand nombre des castes distinguées; rien ne serviroit davantage à accréditer la religion. Cependant si tous les parias vivoient aussi saintement que celui dont je vais vous parler, loin que la religion en fût avilie, elle en recevroit certainement beaucoup de lustre.

C'étoit autrefois un homme d'un libertinage outré. Son humeur brusque et impérieuse l'avoit rendu redoutable dans le pays; mais Dieu changea tout à coup son cœur; on le vit remplacer les désordres d'une vie dissolue par les rigueurs de la plus sévère pénitence. Après avoir obtenu le consentement de sa femme pour vivre séparé d'elle, il se bâtit une petite hutte dans un champ écarté; il distribua tous ses biens à ses enfants, et ne se réservant d'autre fonds que celui de la Providence, il alloit de temps en temps ramasser des aumônes dans les villages d'alentour. Il n'en prenoit que la moindre partie pour sa subsistance; le reste, il le partageoit entre les

premiers pauvres qu'il trouvoit. Il passoit les jours entiers dans un lieu retiré vis-à-vis de l'église; ses prières n'étoient interrompues que par l'abondance de ses larmes; il se confessoit souvent, et tous les huit jours il approchoit de la sainte table avec une piété qui touchoit les plus insensibles. Souvent il venoit me trouver, et me demandoit tout en pleurant : « Croyez-vous, » mon père, que Dieu daigne me faire miséri- » corde? Croyez-vous qu'il oublie mes iniqui- » tés passées? Quelle autre pénitence pourrois- » je faire pour le fléchir? Je ne lui demande pas » qu'il me traite comme son enfant, j'en suis » indigne; je souhaite seulement qu'un Dieu si » bon et si miséricordieux ne soit plus en colère » contre moi. Que cette pensée est accablante! » J'ai offensé un Dieu qui est la bonté même. »

C'étoit là le sujet ordinaire de ses méditations. Son air et ses discours faisoient juger qu'il ne perdoit jamais de vue la présence de Dieu. La haine qu'il se portoit à lui-même le conduisoit toutes les nuits dans le fond du bois, où il maltraitoit son corps par de longues et sanglantes disciplines. A l'exemple de saint Jérôme, dont il ne connoissoit ni le nom ni la pénitence, mais instruit par le même maître, il se frappoit rudement la poitrine d'un gros caillou; à la longue, il s'y forma un calus qui

ne le rendoit pas pourtant insensible à la douleur. Les rigueurs qu'il exerçoit sans cesse sur son corps épuisèrent enfin ses forces, et lui causèrent de fréquentes défaillances. J'eus beau lui défendre ces excès, il obéissoit pendant quelque temps, mais bientôt après il se laissoit emporter à sa ferveur. Enfin, se sentant attaqué d'hydropisie, il vint me trouver à Tanjaour où il sut que j'étois; il s'y confessa, et reçut Notre-Seigneur comme pour la dernière fois; car bien que son mal ne l'eût pas réduit à l'extrémité, il avoit un secret pressentiment que sa mort approchoit. O si cette église avoit un grand nombre de chrétiens semblables, que la religion en seroit honorée!

Un autre chrétien des premières castes ne me donna pas moins de consolation. Sa vie étoit un modèle de toutes les vertus. La prière et le soin qu'il prenoit d'enseigner la doctrine chrétienne aux catéchumènes faisoient sa principale occupation : il ne vivoit que des aumônes que lui donnoient les fidèles; souvent il distribuoit aux pauvres tout ce qu'il avoit pu recueillir, et s'adressant ensuite ou au catéchiste; ou à quelqu'un des chrétiens : « Mon frère, lui disoit-il, j'ai recours à votre charité; Jésus Christ » a pris aujourd'hui et sa part et la mienne, donnez-moi de quoi subsister. » Il étoit presque

toujours ceint d'une méchante pièce de toile, afin d'engager ceux qui le voyoient à lui en fournir une meilleure; quand il en avoit reçu par aumône, à peine la portoit-il un ou deux jours; il en revêtoit aussitôt le premier pauvre qui se présentoit à lui, et alors il disoit en riant : *Jésus-Christ m'a dépouillé.*

Son humeur toujours égale l'avoit rendu comme inaccessible à toutes les passions. Il reprenoit avec une sainte hardiesse les fautes qu'il remarquoit, mais c'étoit d'une manière si aimable, qu'on se plaisoit même à souffrir ses réprimandes. Enfin sa vertu lui avoit attiré la vénération et l'amour de tous ceux qui le connoissoient. Si dans cette mission il y avoit plus d'ouvriers pour partager entr'eux le travail qui accable un si petit nombre de missionnaires, ils emploieroient plus de temps à cultiver chaque fidèle, et je suis persuadé que plusieurs de ces néophytes feroient les mêmes progrès dans la vertu.

Je célébrai la fête de l'Ascension à Elacourrichy avec un grand appareil, et avec une foule de peuple, la plus grande que j'aie encore vue; le bois étoit aussi fréquenté que les plus grandes villes. Je baptisai près de trois cents catéchumènes; les confessions furent en si grand nombre, qu'il me fut impossible d'écouter tous ceux qui se présentoient.

Plusieurs qui, depuis long-temps, n'avoient pu participer aux sacrements, faute d'une église située dans un endroit commode, vinrent en foule s'acquitter des devoirs de vrais fidèles et commencèrent une vie plus fervente. Quelques autres, que la crainte et le commerce des idolâtres avoient engagés dans des actions contraires à la pureté de notre sainte loi, vinrent se prosterner aux pieds des autels, pleurer leurs égarements, et jurer au Seigneur une fidélité inviolable. J'aurois infailliblement succombé sous le poids du travail qu'il me fallut soutenir jour et nuit, si une nouvelle alarme ne m'eût procuré deux ou trois jours de repos.

Le Nabab du Carnate, conquis par le grand Mogol, songeoit à se faire payer par la force le tribut que refusoit le Chilianékan. Le bruit se répandit tout à coup que les troupes mogoles étoient déjà entrées dans les terres du prince d'Ariélour, frère du prince dont relève Elacourrichy; la peur saisit nos chrétiens et les dispersa à l'instant. Les catéchistes eurent pourtant la précaution de cacher cette nouvelle aux catéchumènes que je baptisois. La cérémonie achevée, je sortis hors de l'église, et je fus fort étonné de la solitude où je me voyois; j'en demandai la cause au peu de fidèles qui ne m'avoient pas encore abandonné : ils me conjurè-

rent pour toute réponse de fuir au plus vîte. Quelques-uns même, sans me rien dire, retiroient les ornements de l'église, et les transportoient dans le fond du bois. Ceux qui venoient de recevoir le baptême, n'eurent pas le temps de m'importuner, selon leur coutume, pour avoir des médailles et des chapelets; chacun fuyoit en hâte dans la peuplade.

Pour moi, je jugeai que c'étoit là de ces terreurs paniques auxquelles nos Indiens se laissent aisément surprendre. Cependant j'ordonnai à quatre ou cinq des moins timides de s'avancer du côté de l'ouest d'où partoit l'alarme, afin de s'instruire par eux-mêmes de la vérité de ces bruits. Ils partirent sur le champ; mais à leur contenance, on eût dit qu'à chaque pas ils étoient sur le point de tomber parmi les lances et les sabres. Ils entrèrent dans plusieurs villages qu'ils croyoient réduits en cendre, et tout y étoit calme et tranquille; ils demandèrent des nouvelles de l'ennemi, et on leur demandoit à eux-mêmes de quel ennemi ils vouloient parler. Revenus de leur frayeur, ils ne jugèrent pas à propos d'aller plus avant; ils retournèrent sur leurs pas, bien confus d'avoir pris l'alarme si légèrement. J'envoyai dès le lendemain rassurer tous les chrétiens qui s'étoient réfugiés au-delà du Coloran, et ils se rendirent en foule à mon église.

Les fêtes de la Pentecôte, de la très sainte Trinité et du saint Sacrement, furent sanctifiées par une suite continuelle de confessions, de communions et de baptêmes; mais la consolation intérieure que je goûtois ne dura pas long-temps. J'appris que le prince de Catalour inquiétoit encore le P. Bouchet dans son église d'Aour, que même les catéchistes n'osoient plus parcourir les villages de ses dépendances, ni rendre visite aux fidèles. L'unique moyen de le ramener à la raison, étoit de s'adresser au Talavai; ce seul nom le faisoit trembler d'effroi; on rapporte même qu'un jour ayant résolu de voir la capitale du royaume, séjour ordinaire du Talavai, il se mit en frais pour y paroître avec plus de distinction; mais qu'étant assez près de la ville, il n'eut jamais la hardiesse d'y entrer; il s'imagina que tout se disposoit pour le mettre aux fers et le dépouiller de son petit état. La frayeur qui le saisit fut si grande, qu'il rebroussa chemin à l'instant, et regagna Catalour avec une célérité qui surprit ses sujets. Il publia, pour sauver son honneur, qu'une maladie l'avoit contraint à un retour si précipité.

Ce prince fit réflexion que si le père portoit ses plaintes au Talavai, ce gouverneur, qui l'a toujours comblé d'amitié, ne manqueroit pas

de lui faire justice de tant de vexations injustes. Il prit donc des mesures pour apaiser le missionnaire, quoiqu'il n'en fût pas moins déterminé à inquiéter les chrétiens dans toutes les occasions. Le père, qui ne songeoit qu'à procurer la paix à son église, crut devoir lui témoigner le peu de fond qu'il faisoit sur ses promesses. « C'en est trop, Seigneur, lui dit-il, » jusqu'ici je n'ai rien omis pour gagner votre » affection; la grande peuplade que ma pré- » sence a formée à Aour, a fort grossi vos re- » venus; vous tirez des droits considérables des » marchands que le concours des chrétiens at- » tire sur vos terres; chaque fête que je célè- » bre est marquée par les présents que je vous » envoie; c'est peu de chose, il est vrai, mais » ce peu est conforme à la pauvreté dont je fais » profession. Que pouvez-vous me reprocher? » N'ai-je pas soin d'entretenir les peuples dans » l'obéissance et la soumission qu'ils vous doi- » vent? Y en a-t-il un seul parmi les chrétiens » dont vous avez sujet de vous plaindre, et » dans l'occasion ne sont-ce pas vos meilleurs » soldats? Comment payez-vous tous ces ser- » vices? N'avez-vous pas cherché tous les moyens » de me chagriner? Si vous me souffrez dans » vos états, n'est-ce pas par intérêt plutôt que » par affection? Vous me forcerez enfin d'écla-

» ter : le Talavai est équitable, il saura rendre » justice à qui elle est due. »

Cette réponse déconcerta le prince de Catalour; mais il fut désolé par une autre affaire qui lui survint au même temps, et qui étoit capable de le perdre, si le Talavai eût été moins désintéressé, ou s'il eût trouvé dans le P. Bouchet un homme susceptible de sentiments de vengeance. A une lieue de Tichirapaly, s'élève une colline sur laquelle les gentils ont construit un temple dont ils ont confié la garde à un célèbre *Joghi* (pénitent gentil). Les dehors de sa vie austère lui ont associé un grand nombre d'autres joghis qui vivent sous sa conduite. Quoiqu'on ait assigné pour leur entretien une vaste étendue de pays et un grand nombre de villages, le chef de ces pénitents, loin de partager avec eux ce qui est destiné à la subsistance commune, les envoie dans toutes les contrées voisines amasser des aumônes, et les oblige à lui apporter chaque mois une certaine somme qu'il consacre à l'idole. Ce sont de vrais brigands qui portent la désolation dans tous les villages, et qui s'enrichissent des extorsions et du pillage qu'ils font sur le peuple.

Deux de ces joghis entrèrent sur les terres du prince de Catalour; un soldat, dont ils vou-

loient tirer quelque aumône par force, appela à son secours d'autres soldats de ses voisins; tous se jetèrent sur les deux mendiants, et les renvoyèrent à leur montagne meurtris de coups. Le premier joghi se croyant insulté lui-même dans la personne de ses pénitents, forma le dessein d'en tirer une prompte vengeance. Sur le champ il fit arborer au haut du temple un drapeau qui se découvroit de tous les pays d'alentour. A ce signal, tous les joghis de sa dépendance s'attroupèrent au nombre de plus de mille, et se rangèrent autour de l'étendard. Ils se préparoient déjà à fondre sur les terres de Catalour, pour y mettre tout à feu et à sang.

La reine de Tichirapaly, qui de son palais avoit aperçu l'étendard levé, voulut savoir de quoi il s'agissoit. Dès qu'elle en fut instruite, elle dépêcha des soldats vers le prince, et lui donna ordre de venir incessamment à la cour pour y rendre compte de l'attentat commis contre des hommes consacrés au culte de ses dieux. Cet ordre de la reine et les fureurs des joghis jetèrent le prince de Catalour dans une grande consternation. Il étoit perdu sans ressource, si le P. Bouchet n'eût travaillé à le tirer de cette mauvaise affaire. Le missionnaire se transporta à la cour, il adoucit d'abord l'es-

prit de la reine, ensuite il exposa le fait dans toutes ses circonstances en présence du Talavai, et il rendit un si bon témoignage de l'innocence du prince, qu'il fut pleinement justifié. La vérité ainsi éclaircie, le prince en fut quitte pour quelques présents qu'il fallut faire à la reine et au joghi montagnard, et ces présents achevèrent de conjurer la tempête. Il ressentit les obligations qu'il avoit au missionnaire, et charmé d'une générosité dont il n'avoit point vu d'exemple, il lui promit avec serment de ne plus le troubler dans l'exercice de ses fonctions. La paix rendue à l'église d'Aour donna le loisir au P. Bouchet d'employer son zèle à apaiser d'autres troubles excités contre les chrétiens de Chirangam. Un temple célèbre érigé au démon, rend cette île fameuse parmi les idolâtres. Le P. Bouchet avoit fait élever une église dans le même lieu; c'étoit insulter au prince des ténèbres jusque sur son trône. On étoit surpris que cette église pût subsister parmi tant d'ennemis qui conjuroient sa ruine; elle subsistoit pourtant, et le nombre des fidèles qui croissoit chaque jour, faisoit espérer de voir bientôt le christianisme triompher de l'idolâtrie jusque dans ses plus forts retranchements.

Le gouverneur de Chirangam, animé par les

prêtres des idoles, résolut d'éclater contre les néophytes. Un jour qu'ils étoient assemblés dans l'église, les soldats et les habitants de l'île fondirent pêle-mêle sur les serviteurs de Jésus-Christ, et les traînèrent dehors en vomissant mille blasphêmes contre le vrai Dieu. On enleva tout ce qu'ils avoient, jusqu'aux images et aux chapelets que ces néophytes conservent précieusement. Un jeune homme qui ne put souffrir l'outrage qu'on faisoit à la religion, eut le courage de reprocher vivement aux gentils les impiétés qu'ils venoient de commettre. Il reçut à l'instant la récompense de son zèle. Ces furieux se jetèrent sur lui, le traînèrent par toutes les rues, le chargèrent de coups, et lui procurèrent la gloire de verser beaucoup de sang pour la foi.

Le P. Bouchet, averti de l'oppression où étoit la chrétienté de Chirangam, porta ses plaintes à la cour. Le gouverneur y fut cité à l'instant, et après bien des reproches qu'on lui fit de son avarice et de sa cruauté, il eut ordre de rendre au plutôt aux néophytes tout ce qui leur avoit été pris. Rien n'est plus difficile que de tirer des Indiens les choses dont ils se trouvent une fois saisis. Le gouverneur ne put se résoudre à voir sortir sa proie de ses mains. Il comptoit sur la clémence du Talavai, persuadé

qu'il n'en viendroit jamais aux extrémités de rigueur que méritoit son obstination.

Dieu fit voir alors qu'il vengeoit les intérêts de cette église désolée. Le ministre impie, qui avoit profané le lieu saint et maltraité les fidèles, fut doublement puni. Sa fidélité par rapport au maniement des deniers publics devint suspecte, et on lui demanda ses comptes. Mais parce que parmi ces peuples, être recherché sur cette matière et être condamné n'est qu'une même chose, il fut taxé à cinq mille écus qu'il devoit porter incessamment au trésor. Comme il différoit toujours, ses délais furent suivis d'un châtiment dont il lui fallut dévorer toute la honte. Un jour qu'il s'y attendoit le moins, des soldats armés entrèrent de grand matin dans sa maison, le saisirent, le conduisirent au palais; là on mit sur ses épaules une pierre d'une pesanteur énorme, qu'il fut contraint de porter jusqu'à ce qu'il eût satisfait au paiement. Ce coup humilia son esprit superbe, mais il ne changea pas son mauvais cœur.

Peu de jours après il lui arriva une autre aventure qui flétrit à jamais sa réputation. Il étoit Brame, et venoit d'épouser une Bramine. Celle-ci avoit été mariée dès son bas âge à un autre Brame qui couroit le monde, et dont on n'entendoit plus parler. Le jour même qu'on

lui amena son épouse, et qu'il étoit le plus occupé de la fête, le premier mari arriva à Tichirapaly. Sur la nouvelle que sa femme avoit passé en d'autres mains, il court à la maison du nouvel époux, et lui reproche publiquement l'opprobre et l'infamie dont il venoit de se couvrir ; car l'enlèvement d'une Bramine est parmi ces peuples un crime impardonnable. L'indignation que l'on conçut d'une action si infamante atterra le gouverneur ; il vit bien que sa perte étoit certaine, si son ennemi demandoit justice ; il n'omit rien pour le fléchir : larmes, prières, offres, tout fut mis en œuvre. Enfin on parla d'accommodement ; il fallut remettre la Bramine entre les mains du premier mari, et payer ce jour-là même au Brame la somme de cinq cents écus dont ils étoient convenus ensemble.

Le Brame n'eut pas plutôt l'argent, qu'il alla porter sa plainte au Talavai; « et afin que vous » ne doutiez pas, seigneur, lui dit-il, qu'il est » coupable du crime énorme dont je l'accuse, » voici la somme qu'il m'a mise en main pour » apaiser ma juste indignation. » Le Talavai, qui est Brame lui-même, ressentit toute la douleur d'une action qui déshonoroit sa caste : il assembla les principaux Brames de la cour, et cita le coupable en leur présence. Le crime

étoit trop bien prouvé pour que l'accusation pût être rendue suspecte : ainsi ce malheureux seigneur ne songea plus qu'à implorer la miséricorde de ses juges. Il parut au milieu du conseil couvert d'un vieux haillon, les cheveux épars, se roulant sur le pavé, et poussant les plus hauts cris. Il eut à soutenir des sanglants reproches d'une action dont la honte retomboit sur toute la caste des Brames; et l'on ne doutoit point qu'après une pareille flétrissure, il ne se bannît lui-même de son pays pour cacher sa confusion dans les régions les plus éloignées, et y traîner les restes d'une vie obscure. Mais le Talavai, bien plus porté à l'indulgence qu'à la sévérité, le fit revenir au palais, et lui parla d'une manière propre à le consoler de sa douleur. « Les hommes ne sont pas impec-
» cables, lui dit-il; votre faute n'est pas sans
» remède, ne songez plus qu'à contenter le
» Brame, et à réparer désormais, par une
» conduite sage et modérée, le scandale que
» vous avez donné à tout le royaume. »

Ces paroles rendirent la vie au gouverneur; il s'accommoda avec le Brame; il remplit les dures conditions qui lui furent imposées, et rentra ainsi dans l'exercice de sa charge. La nouvelle humiliation d'un persécuteur si déclaré des chrétiens servit d'apologie à leur

innocence : il n'y eut pas jusqu'aux gentils qui ne reconnussent que la main du vrai Dieu s'étoit appesantie sur lui. Les fidèles intéressés dans le pillage de Chirangam ne laissèrent pas d'en souffrir; il s'excusa toujours de rendre aux néophytes ce qu'il leur avoit ravi, sur ce que tout son bien avoit été employé à terminer sa malheureuse affaire. Il n'en demeura pas là; il se prévalut dans la suite de quelques troubles qui arrivèrent, pour chasser tout à fait les chrétiens de leur église. Il usa pour cela d'un artifice qui lui réussit : il fit mettre dans le saint lieu l'idole qu'on nomme *Poullear*, convaincu que les fidèles n'oseroient plus s'y assembler. Il ne se trompoit pas : la profanation du temple saint porta la plus vive douleur dans le cœur des néophytes; le parti qu'ils prirent, fut de raser tout à fait l'église, à l'exemple de ces pieux Israélites, qui détruisirent l'autel que les gentils avoient profané par leurs sacrifices, et par l'idole qu'ils y avoient placée.

Pendant les deux mois que j'ai demeuré à Flacourrichy, j'ai eu beaucoup plus d'occupation que ne m'en auroient pu fournir les plus grandes villes. Il me falloit chaque jour administrer les sacrements, soulager les malades qu'on apportoit à ma cabane, instruire les catéchumènes, recevoir les visites des gentils,

répondre aux questions qu'ils me proposoient, sans néanmoins entrer avec eux en dispute. L'expérience nous a appris que ces sortes de disputes, où ils ont toujours le dessous, ne servent qu'à les aigrir, et qu'à les aliéner de notre sainte religion. Il faut se faire à soi-même les objections qu'on voit qu'ils peuvent faire, et y donner aussitôt la solution : ils la trouvent toujours bonne, quand ils n'ont pas proposé eux-mêmes les difficultés auxquelles on répond.

Surtout il faut leur donner une grande idée du Dieu que nous adorons; leur demander de temps en temps si les perfections que nous lui attribuons ne sont pas dignes du vrai Dieu, et s'il peut y en avoir un qui ne possède pas ses qualités augustes; sans entrer dans le détail des chimères et des infamies qu'ils racontent de leurs divinités. Ce sont des conséquences qu'il faut leur laisser tirer d'eux-mêmes, et qu'ils tirent en effet, avouant souvent, sans qu'on les en presse, que ces perfections si admirables ne se trouvent point dans les dieux qu'ils adorent. Quand même leur orgueil les empêcheroit de faire cet aveu, il faut bien se donner de garde de l'exiger par la force de la dispute; il nous doit suffire de les renvoyer dans cette persuasion, que nous adorons un Dieu unique, éternel,

tout puissant, souverainement parfait, et qui ne peut ni commettre, ni souffrir le vice. Ils se retirent pleins de la grandeur de notre Dieu, pleins d'estime pour ceux qui l'adorent, et de respect pour ceux qui enseignent à l'adorer.

Outre tous ces exercices du ministère apostolique, il faut encore se précautionner contre la haine des idolâtres, entrer, malgré qu'on en ait, dans les affaires temporelles des néophytes, et accommoder la plupart de leurs différents, afin de les empêcher d'avoir recours aux juges gentils. Ce seul embarras auroit de quoi occuper un missionnaire tout entier : aussi pour n'y point perdre trop de temps, je renvoie la discussion de leur procès à des chrétiens habiles, dont je les fais convenir auparavant, et au jugement desquels ils promettent de s'en rapporter.

J'étois encore à Elacourrichy vers la mi-mai, qui est la saison où les vents commencent à souffler avec impétuosité : ils se déchaînent alors avec tant de fureur, et ils élèvent en l'air des nuées de poussière si épaisses, qu'elles obscurcissent le soleil; en sorte qu'on est quelquefois quatre à cinq jours sans l'apercevoir. Cette poussière pénètre partout, elle saisit le gosier, et cause sur les yeux des fluxions si violentes, qu'on en devient souvent aveugle. Il

est alors presque impossible de marcher du côté de l'ouest d'où vient la tempête. Les Indiens y sont plus faits que les Européens; cependant ils en souffrent beaucoup, et c'est pour plusieurs une raison légitime de s'absenter de l'église.

Ces grands vents sont les avant-coureurs des pluies abondantes qui tombent vers la côte occidentale de l'Inde, et sur les montagnes de Malabar, d'où se forme le fleuve Coloran, qui porte la fertilité dans les royaumes de Maissour, de Maduré, du Tanjaour, et du Choren-Mandalam. Les peuples de l'Inde attendent ces pluies avec la même impatience que ceux d'Égypte soupirent après l'inondation du Nil.

On croyoit que le fleuve grossiroit cette année avant la saison ordinaire, parce que les vents avoient commencé à souffler bien plutôt que les années précédentes. Mon dessein étoit de partir d'Élacourrichy, dès que les eaux paroîtroient, afin de pénétrer du côté du midi, dans une province où l'on n'a jamais vu ni missionnaire ni catéchiste; mais les vents eurent beau souffler, le fleuve demeuroit toujours à sec, et l'on étoit déjà dans l'appréhension d'une famine générale. Cependant les pluies étoient tombées dans leur temps, et les eaux

qui descendent avec rapidité des montagnes, seroient entrées dans le Coloran plutôt même qu'à l'ordinaire, si le roi de Maissour n'en avoit arrêté le cours par une digue énorme qu'il avoit fait construire et qui occupoit toute la largeur du canal. Son dessein étoit de détourner les eaux par cette digue, afin que se répandant dans les canaux qu'il avoit pratiqués, elles vinssent arroser ses campagnes. Mais en même temps qu'il songeoit à fertiliser ses terres et à augmenter ses revenus, il ruinoit les deux royaumes voisins, celui de Maduré et celui de Tanjaour. Les eaux n'auroient commencé à y paroître que sur la fin de juillet, et le canal eût été tari dès la mi-septembre.

Les deux princes, attentifs au bien de leurs royaumes, furent irrités de cette entreprise : ils se liguèrent contre l'ennemi commun, afin de le contraindre par la force des armes, à rompre une digue si préjudiciable à leurs états. Ils faisoient déjà de grands préparatifs, lorsque le Coloran vengea par lui-même (comme on s'exprimoit ici) l'affront que le roi faisoit à ses eaux en les retenant captives. Tandis que les pluies furent médiocres sur les montagnes, la digue subsista, et les eaux coulèrent lentement dans les canaux préparés : mais dès que ces pluies tombèrent en abondance, le fleuve

s'enfla de telle sorte, qu'il entr'ouvrit la digue, la renversa, et l'entraîna par la rapidité de son cours. Ainsi le prince de Maissour, après bien des dépenses inutiles, se vit frustré tout à coup des richesses immenses qu'il s'étoit promises. Le canal ne fut pas long-temps à se remplir, et la joie fut d'autant plus grande parmi ces peuples, qu'ils s'attendoient déjà à une stérilité prochaine. On les voyoit transportés hors d'eux-mêmes courir en foule vers la rivière, afin de s'y laver, dans la persuasion ridicule où ils sont que ces premières eaux purifient de tous les crimes, de même qu'elles nettoient le canal de toutes ses immondices.

Comme le Coloran étoit encore guéable, je le traversai au plutôt, afin de me rendre à Counampati, et d'y attendre une occasion favorable de me transporter à Tanjaour. C'est dans ce royaume que la foi est cruellement persécutée; et c'est de cette persécution que je vous entretiendrai dans mes premières lettres. Vous jugerez assez par ce que j'ai l'honneur de vous écrire, que si nos travaux sont mêlés de bien des amertumes, Dieu prend soin de nous en dédommager par les fruits abondants qu'il nous fait recueillir.

LETTRE

Du P. de Bourzes, missionnaire de la Compagnie de Jésus aux Indes, au P. Étienne Souciet, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

LORSQUE j'étois sur le point de m'embarquer pour les Indes, je reçus une de vos lettres, par laquelle vous me recommandiez de consacrer quelques moments à ce qui peut regarder les sciences, autant que me le permettroient les occupations attachées à l'emploi de missionnaire, et de vous communiquer en même temps les découvertes que j'aurois faites. Dans le voyage même, j'ai pensé à vous contenter; mais je manquois d'instruments, et vous savez qu'ils sont absolument nécessaires, quand on veut faire quelque chose d'exact. C'est pourquoi je n'ai fait que de ces observations où les yeux seuls suffisent, sans qu'ils aient besoin d'un secours étranger.

Je commencerai par une matière de physique qui aura quelque chose de nouveau pour ceux qui n'ont jamais navigué, et peut-être même pour ceux qui ayant navigué ne l'ont pas observée avec beaucoup d'attention. Vous avez lu ce que disent les philosophes sur les étincelles qui paroissent durant la nuit sur la mer, mais peut-être aurez-vous trouvé qu'ils passent fort légèrement sur ce phénomène, ou du moins qu'ils se sont plus appliqués à en rendre raison conformément à leurs principes, qu'à le bien exposer tel qu'il est. Il me semble pourtant qu'avant que de se mettre à expliquer les merveilles de la nature, il faudroit s'efforcer d'en bien connoître toutes les particularités. Voici ce qui m'a paru le plus digne d'être remarqué sur la matière présente.

1.° Lorsque le vaisseau fait bonne route, on voit souvent une grande lumière dans le sillage, je veux dire, dans les eaux qu'il a fendues et comme brisées à son passage. Ceux qui n'y regardent pas de si près, attribuent souvent cette lumière, ou à la lune, ou aux étoiles, ou au fanal de la poupe. C'est en effet ce qui me vint d'abord dans l'esprit, la première fois que j'aperçus cette grande lumière. Mais comme j'avois une fenêtre qui donnoit sur le sillage même, je me détrompai bientôt, surtout quand

je vis que cette lumière paroissoit bien davantage, lorsque la lune étoit sous l'horizon, que les étoiles étoient couvertes de nuages, que le fanal étoit éteint; enfin lorsqu'aucune lumière étrangère ne pouvoit éclairer la surface de la mer.

Cette lumière n'est pas toujours égale. A certains jours il y en a peu, ou point du tout; quelquefois elle est plus vive, quelquefois plus languissante : il y a des temps où elle est fort étendue, d'autres où elle l'est moins.

3.° Pour ce qui est de sa vivacité, vous serez peut-être surpris quand je vous dirai que j'ai lu sans peine à la lueur de ces sillons, quoiqu'élevé de neuf ou dix pieds au-dessus de la surface de l'eau. J'ai remarqué les jours par curiosité; c'étoit le 12 juin 1704, et le 10 juillet de la même année. Il faut pourtant vous ajouter que je ne pouvois lire que le titre de mon livre, qui étoit en lettres majuscules. Cependant ce fait a paru incroyable à ceux à qui je l'ai raconté : mais vous pouvez m'en croire, et je vous assure qu'il est très-certain.

4.° Pour ce qui regarde l'étendue de cette lumière, quelquefois tout le sillage paroît lumineux à trente ou quarante pieds au loin; mais la lumière est bien plus foible à une plus grande distance.

5.° Il y a des jours où l'on démêle aisément

dans le sillage les parties lumineuses d'avec celles qui ne le sont pas : d'autres fois on ne peut faire cette distinction. Le sillage paroît alors comme un fleuve de lait qui fait plaisir à voir. C'est en cet état qu'il me parut le 10 de juillet 1704.

6.° Lorsqu'on peut distinguer les parties brillantes d'avec les autres, on remarque qu'elles n'ont pas toute la même figure; les unes ne paroissent que comme des pointes de lumière, les autres ont à peu près la grandeur des étoiles telles qu'elles nous paroissent; on en voit qui ont la figure de globules d'une ligne ou deux de diamètre : d'autres sont comme des globes de la grosseur de la tête. Souvent aussi ces phosphores se forment en carrés de trois ou quatre pouces de long, sur un ou deux de large. Ces phosphores de différentes figures se voient quelquefois en même temps. Le 12 de juin, le sillage du vaisseau étoit plein de gros tourbillons de lumière, et de ces carrés oblongs dont j'ai parlé. Un autre jour que notre vaisseau avançoit lentement, ces tourbillons paroissoient et disparoissoient tout à coup en forme d'éclairs.

7.° Ce n'est pas seulement le passage d'un vaisseau qui produit ces lumières, les poissons laissent aussi après eux un sillage lumineux,

qui éclaire assez pour pouvoir distinguer la grandeur du poisson, et connoître de quelle espèce il est. J'ai vu quelquefois une grande quantité de ces poissons, qui en jouant dans la mer, faisoient une espèce de feu d'artifice dans l'eau, qui avoit son agrément. Souvent une corde mise en travers suffit pour briser l'eau, en sorte qu'elle devienne lumineuse.

8.° Si on tire de l'eau de la mer, pour peu qu'on la remue avec la main dans les ténèbres, on y verra une infinité de parties brillantes.

9.° Si l'on trempe un linge dans l'eau de la mer, on verra la même chose quand on se met à le tordre dans un lieu obscur; et même quand il est à demi sec, il ne faut que le remuer pour en voir sortir quantité d'étincelles.

10.° Lorsqu'une de ces étincelles est une fois formée, elle se conserve long-temps: et si elle s'attache à quelque chose de solide, par exemple aux bords d'un vase, elle durera des heures entières.

11.° Ce n'est pas toujours lorsque la mer est le plus agitée, qu'il y paroît le plus de ces phosphores, ni même lorsque le vaisseau va plus vite. Ce n'est pas non plus le simple choc des vagues les unes contre les autres qui produit des étincelles, du moins je ne l'ai pas remarqué. Mais j'ai observé que le choc des

vagues contre le rivage en produit quelquefois en quantité. Au Brésil, le rivage me parut un soir tout en feu, tant il y avoit de ces lumières.

12.° La production de ces feux dépend beaucoup de la qualité de l'eau ; et si je ne me trompe, généralement parlant, on peut avancer que le reste étant égal, cette lumière est plus grande, lorsque l'eau est plus grasse et plus baveuse ; car en haute mer l'eau n'est pas également pure partout : quelquefois le linge qu'on trempe dans la mer revient tout gluant. Or, j'ai remarqué plusieurs fois que quand le sillage étoit plus brillant, l'eau étoit plus visqueuse et plus grasse, et qu'un linge mouillé de cette eau rendoit plus de lumière lorsqu'on le remuoit.

13.° De plus, on trouve dans la mer certains endroits où surnagent je ne sais quelles ordures de différentes couleurs, tantôt rouges, tantôt jaunes. A les voir, on croiroit que ce sont des sciures de bois : nos marins disent que c'est le frai ou la semence de baleine : c'est de quoi l'on n'est guère certain. Lorsqu'on tire de l'eau de la mer en passant par ces endroits, elle se trouve fort visqueuse. Les marins disent aussi qu'il y a beaucoup de ces bancs de frai dans le nord, et que quelquefois

pendant la nuit ils paroissent tout lumineux, sans qu'ils soient agités par le passage d'aucun vaisseau ni d'aucun poisson.

14.° Mais pour confirmer davantage ce que j'avance, savoir, que plus l'eau est gluante, plus elle est disposée à être lumineuse, j'ajouterai une chose assez particulière que j'ai vue. On prit un jour dans notre vaisseau, un poisson que quelques-uns crurent être une bonite. Le dedans de la gueule du poisson paroissoit durant la nuit comme un charbon allumé, de sorte que sans autre lumière je lus encore les mêmes caractères que j'avois lus à la lueur du sillage. Cette gueule étoit pleine d'une humeur visqueuse; nous en frottâmes un morceau de bois qui devint aussitôt tout lumineux; dès que l'humeur fut desséchée, la lumière s'éteignit.

Voilà les principales observations que j'ai faites sur ce phénomène : je vous laisse à examiner si toutes ces particularités peuvent s'expliquer dans le système de ceux qui établissent pour principe de cette lumière, le mouvement de la matière subtile ou des globules, causé par la violente agitation des sels.

Il faut encore vous dire un mot des iris de la mer. Je les ai remarqués après une grosse tempête que nous essuyâmes au cap de Bonne-

Espérance. La mer étoit encore fort agitée, le vent emportoit le haut des vagues, et en formoit une espèce de pluie où les rayons du soleil venoient peindre les couleurs de l'iris. Il est vrai que l'iris céleste a cet avantage sur l'iris de la mer, que ses couleurs sont bien plus vives, plus distinctes, et en plus grande quantité. Dans l'iris de la mer, on ne distingue guère que deux sortes de couleurs : un jaune sombre du côté du soleil, et un vert pâle du côté opposé. Les autres couleurs ne font pas une assez vive sensation pour pouvoir les distinguer. En récompense, les iris de la mer sont en bien plus grand nombre; on en voit vingt et trente en même temps, on les voit en plein midi et on les voit dans une situation opposée à l'iris céleste; c'est-à-dire, que leur courbure est comme tournée vers le fond de la mer. Qu'on dise après cela que dans ces voyages de long cours on ne voit que la mer et le ciel : cela est vrai; mais pourtant l'un et l'autre représentent tant de merveilles, qu'il y auroit de quoi bien occuper ceux qui auroient assez d'intelligence pour les découvrir.

Enfin, pour finir toutes les observations que j'ai faites sur la lumière, je n'en ajouterai plus qu'une seule, c'est sur les exhalaisons qui s'enflamment pendant la nuit, et qui en s'enflam-

mant forment dans l'air un trait de lumière. Ces exhalaisons laissent aux Indes une trace bien plus étendue qu'en Europe. Du moins j'en ai vu deux ou trois que j'aurois prises pour de véritables fusées : elles paroissoient fort proches de la terre, et jetoient une lumière à peu près semblable à celle dont la lune brille les premiers jours de son croissant : leur chute étoit lente, et elles traçoient en tombant une ligne courbe. Cela est certain au moins d'une de ces exhalaisons que je vis en haute mer, déjà bien éloigné de la côte de Malabar.

C'est tout ce que je puis vous écrire pour le présent. Je souhaite, mon révérend père, que toutes ces petites observations vous fassent plaisir. Grâces au Seigneur, je n'attends que le moment d'entrer dans le Maduré : c'est la mission qu'on me destine, et après laquelle vous savez que je soupire depuis tant d'années. J'espère que j'aurai occasion d'y faire des observations beaucoup plus importantes sur la miséricorde de Dieu à l'égard de ces peuples, et auxquelles vous vous intéresserez vous-même bien davantage. Je suis avec beaucoup de respect, etc.

LETTRE

Du P. Étienne le Gac, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Charles Porée, de la même Compagnie.

A Chinnaballabaram, le 10 janvier 1709.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La Paix de N. S.

Vous n'ignorez pas que depuis quelques années nous sommes entrés dans le royaume de Carnate, et que nous y avons formé une mission sur le plan de celle que les Jésuites portugais ont établie dans le Maduré. Les commencements en sont à peu près semblables; nous y éprouvons aussi les mêmes difficultés qu'ils y eurent à surmonter, et peut-être encore de plus grandes. Tout récemment, il nous a fallu essuyer un des plus violents orages qui se soient encore élevés contre cette mission naissante. Les dasseris, qui font une profession

particulière d'honorer *Vistnou* (divinité des Indiens), faisoient depuis long-temps sous main de vains efforts pour arrêter le progrès de l'évangile. Mais voyant que leurs trames secrètes devenoient inutiles, ils résolurent enfin d'éclater, se fiant sur leur grand nombre, et sur la facilité du prince à leur accorder tout ce qu'ils demandent.

Ce fut le jour de la Circoncision, lorsque les chrétiens sortoient de l'église, que notre cour se trouva tout à coup remplie de monde. Un grand nombre de dasseris s'y étoient rassemblés avec quelques soldats du palais, et plusieurs personnes de toutes sortes de castes que la curiosité y avoit attirées. Les principaux d'entre ceux-ci demandèrent à parler au missionnaire. Le P. de la Fontaine parut aussitôt en leur présence avec cet air affable qui lui est si naturel; et, faisant tomber le discours sur la grandeur de Dieu, il les entretint quelque temps de l'importance qu'il y avoit de le connoître et de le servir. Ceux que la passion n'avoit pas encore prévenus, témoignèrent être contents de cet entretien, et y applaudirent; mais pour ceux qui étoient envoyés de la part des *Gouroux Vistnouvistes* (prêtres de Vistnou), ils élevèrent leurs voix, et nous menacèrent de venger bientôt d'une manière éclatante, les

divinités de leur pays, que nous rendions méprisables par nos discours. Le missionnaire répondit avec douceur qu'il enseignoit la vérité à tout le monde, et qu'il n'y avoit que ceux qui embrasseroient cette vérité, qui pussent espérer d'arriver un jour à la gloire à laquelle chacun d'eux avoit droit de prétendre.

Ainsi se termina cette assemblée. La rage étoit peinte sur le visage de la plupart, et ils ne nous menaçoient de rien moins que de nous chasser du pays et de détruire nos églises. C'étoit la résolution que les prêtres gentils avoient prise à Chillacatta, petite ville éloignée d'ici d'environ trois lieues. Ils souffroient impatiemment la désertion de leurs plus zélés disciples, dont un grand nombre avoient déjà reçu le baptême. Leurs revenus diminuoient à mesure que diminuoit le nombre des adorateurs de Vistnou, et cela encore plus que le zèle pour le culte de leurs fausses divinités, les animoit contre notre sainte religion.

Le lendemain, 2 de janvier, nous apprîmes dès le matin que les dasseris s'attroupoient en grand nombre dans les places de la ville : les cris menaçants que poussoient ces séditieux, le bruit de leurs tambours et de leurs trompettes, dont l'air retentissoit de toutes parts, obligèrent le prince à nous envoyer deux Brames

pour nous donner avis de cette émeute, et nous sommer de sortir au plutôt de la ville, sans quoi il lui seroit impossible d'apaiser une populace soulevée uniquement contre nous. Le P. de la Fontaine répondit qu'il respectoit les moindres volontés du prince; mais qu'il le croyoit trop équitable pour ne lui pas rendre la justice qui lui étoit due.

A ce moment-là même les dasseris, suivis d'une foule incroyable de peuple, vinrent assaillir notre église. La cour et une grande place qui est vis-à-vis, ne pouvant en contenir la multitude, plusieurs grimpèrent sur les murailles et sur les maisons voisines pour être témoins de ce qui devoit arriver. Les dasseris armés crioient de toutes leurs forces que si nous refusions de sortir du pays, il n'y avoit qu'à nous livrer entre leurs mains. La populace mutinée leur répondoit par des injures atroces qu'elle vomissoit contre nous. Tout le monde s'acharnoit à notre perte; et, parmi tant de personnes, il n'y en avoit pas une qui nous portât compassion, ou qui prît nos intérêts. Nous aurions certainement été sacrifiés à la fureur des dasseris, si le beau-père du prince, qui tient après lui le premier rang dans le royaume, et qui a la direction de la police, n'eût envoyé des soldats pour contenir ces

furieux, et s'opposer aux désordres. Le tumulte ne finit qu'avec la nuit; ils se retirèrent en corps dans la forteresse; et là, pour intimider le prince, ils se présentèrent aux principaux officiers l'épée à la main, menaçant de se tuer eux-mêmes si l'on ne nous chassoit au plutôt de la viile. Les esprits étoient si fort aigris, que, dans la crainte d'un plus grand tumulte, on mit des gardes aux portes de la ville et de la forteresse.

J'admirai en cette occasion la protection particulière de Dieu sur nous; car bien que le soulèvement fût général, que le beau-père du prince fût du nombre des dasseris, et que le prince lui-même fût attaché au culte de ses fausses divinités jusqu'à la superstition; cependant les ordres se donnoient, et on veilloit à notre sûreté de la même manière que si nous avions eu quelque puissant intercesseur dans cette cour.

Ce n'est pas que l'on quittât le dessein de nous chasser de la ville : car nous reçûmes coup sur coup plusieurs avis du prince, qui nous conseilloit d'en sortir, du moins jusqu'à ce que la sédition fût apaisée, parce qu'il n'étoit plus le maître d'une populace révoltée, qui avoit conjuré notre perte. Nous fîmes remercier le prince de cette attention; mais nous ne crûmes pas de-

voir déférer à ses conseils : notre sortie eût entraîné la perte de cette chrétienté naissante, et nous perdions pour jamais l'espérance que nous avons d'avancer un jour vers le nord. Dailleurs, si nous eussions une fois quitté notre église, on ne nous eût jamais permis d'y rentrer, et on eût pris de là occasion de nous chasser pareillement de celle que nous avons à Devandapallé.

Ces considérations, et beaucoup d'autres, nous déterminèrent à souffrir plutôt toutes sortes de mauvais traitements, que de consentir à ce qu'on nous proposoit. Ainsi nous répondîmes à ceux qui vinrent de la part du prince, que le Dieu que nous servions sauroit bien nous protéger contre les ennemis de son culte, s'il jugeoit que sa gloire y fût intéressée; que s'il permettoit que nous succombassions sous les efforts de nos persécuteurs, nous étions prêts à répandre notre sang pour la défense de sa cause; qu'enfin nous étions dans la résolution de n'abandonner notre église qu'avec la vie.

Cependant le tumulte continuoit toujours, et nous nous attendions à tout moment, ou à être livrés entre les mains des dasseris, ou à être chassés honteusement et par force de la ville : mais Dieu prit notre défense d'une ma-

nière visible, en nous suscitant des intercesseurs qui d'eux-mêmes firent notre apologie. Dès qu'on sut dans la ville que les dasseris se rassembloien de nouveau, un grand nombre des principaux marchands, des capitaines des troupes, et d'autres personnes considérables vinrent à notre église. La seule curiosité de nous voir les y avoit d'abord attirés; mais ils furent ensuite si satisfaits de l'entretien qu'ils eurent avec le père de la Fontaine, qu'en nous quittant, parmi plusieurs choses obligeantes qu'ils nous dirent, ils nous donnèrent parole de s'employer en notre faveur.

Dès-lors il se fit dans les esprits un changement si grand à notre égard, qu'on ne peut en attribuer la cause qu'à la divine Providence. On nous porta compassion; on cessa même de nous inquiéter; mais ce qui nous fut infiniment amer et sensible, c'est que nos ennemis tournèrent toute leur haine contre nos chrétiens. Je dois rendre ici témoignage à la vérité : au milieu de ce déchaînement universel, ce qui soutenoit notre courage et nous remplissoit de consolation, c'étoit la ferveur des néophytes, et le désir qu'ils faisoient paroître de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ. Tous les chrétiens, sans en excepter un seul, ne parloient que de répandre leur sang, s'il en étoit

besoin, en témoignage de leur foi ; ils se trouvoient dans ces assemblées tumultueuses, et ne rougissoient pas de donner des marques publiques de la religion qu'ils professoient. Ils se retiroient le soir dans leurs maisons, où la meilleure partie de la nuit se passoit en prières; et ils demandoient sans cesse à Dieu les uns pour les autres, la force de résister aux épreuves auxquelles ils alloient se voir exposés.

Les prêtres gentils firent publier une défense de donner du feu ou de laisser puiser de l'eau à ceux qui viendroient à l'église ; et, par-là, les chrétiens étoient chassés de leurs castes; ils ne pouvoient plus avoir de communication avec leurs parents, ni avec ceux qui exercent les professions les plus nécessaires à la vie. Enfin, par cette espèce d'excommunication, ils étoient déclarés infâmes, et obligés de sortir de la ville. Rien ne nous affligea plus sensiblement que cette nouvelle, à cause des suites funestes qu'elle ne pouvoit guère manquer d'avoir pour la religion.

Le lendemain de la publication de cette défense, une chrétienne, qui venoit à l'église pour assister à la prière du soir, tomba dans un puits qui a bien trente-quatre à trente-cinq pieds de profondeur, et où il n'y a presque point d'eau. D'autres chrétiens, qui la suivoient

de près, accoururent aux saints noms de Jésus et de Marie qu'elle invoquoit, et demandèrent du secours au voisinage; mais on fut bien surpris quand on la vit monter d'elle-même à la faveur d'une corde qu'on lui avoit jetée, sans avoir reçu la moindre incommodité de sa chute. Les gentils mêmes, qui en furent témoins, s'écrièrent qu'il n'y avoit que le Dieu des chrétiens qui pût faire un tel prodige.

Cependant les Gouroux envoyoient leurs disciples par toutes les maisons pour jeter l'épouvante parmi les chrétiens. Plusieurs ont déjà été chassés de chez leurs parents, et demeurent inébranlables dans leur foi. Aidez-nous à prier le Seigneur qu'il donne à tous le courage et la force dont ils ont besoin pour persévérer; car, au moment que je vous écris, cet orage n'est pas encore cessé. Je suis avec beaucoup de respect en l'union de vos saints sacrifices, etc.

LETTRE

Du P. de la Lane, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Mourgues, de la même Compagnie.

A Pondichery, ce 30 janvier 1709.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

LA reconnoissance que je vous dois, et l'intérêt que vous prenez au succès dont Dieu bénit les travaux des missionnaires, sont pour moi deux grands motifs de vous informer de l'état présent du christianisme dans l'Inde, et de vous communiquer les observations que j'ai faites sur la religion et sur les œuvres d'un grand peuple qui est peu connu en Europe. Vous savez que notre Compagnie a trois grandes missions dans cette partie de la presqu'île de deçà le Gange, qui est au sud de l'empire du grand Mogol. La première est la mission

de Maduré, qui commence au cap Comorin, et s'étend jusqu'à la hauteur de Pondichery, vers le 12e degré de latitude septentrionale. La deuxième est celle de Maissour, grand royaume, dont le roi est tributaire du Mogol; il est au nord de celui de Maduré, et presque au milieu des terres. Enfin la troisième est celle où la Providence m'a destiné, et qui s'appelle la mission de Carnate. Elle commence à la hauteur de Pondichery, et n'a point d'autres bornes du côté du nord que l'empire du Mogol; du côté de l'Ouest, elle est bornée par une partie du Maissour.

Ainsi par la mission de Carnate, on ne doit pas entendre seulement le royaume qui porte ce nom; elle renferme encore beaucoup de provinces et de différents royaumes qui sont contenus dans une étendue de pays fort vaste; de sorte qu'elle comprend du sud au nord plus de trois cents lieues dans sa longueur, et environ quarante lieues de l'est à l'ouest dans sa moindre largeur, et dans les endroits où elle est bornée par le Maissour; car partout ailleurs elle n'a point d'autres bornes que la mer. Les principaux états que j'y connois sont les royaumes de *Carnate*, de *Visapour*, de *Bijanagaran*, de *Ikkeri*, et de *Golconde*. Je ne parle point d'un grand nombre de petits états qui appartiennent

à des princes particuliers, dont la plupart sont tributaires du grand Mogol.

Le pays est fort peuplé, et on y voit un grand nombre de villes et de villages. Il seroit beaucoup plus fertile, si les Mores (mahométans sujets du Mogol), qui l'ont subjugué, ne fouloient pas les peuples par leurs continuelles exactions. Il y a environ cinquante ans qu'ils ont envahi toutes ces terres, et ils se sont enfin répandus jusqu'au bout de la presqu'île. Il n'y a que quelques états qui, quoique tributaires du Mogol, aient conservé la forme de leur ancien gouvernement, tels que le royaume de Maduré, ceux de Maravas, de Trichirapali et de Gengi; tout le reste est gouverné par les officiers du Mogol, à la réserve pourtant de quelques seigneurs particuliers à qui ils ont laissé la conduite de leurs provinces; mais ces seigneurs paient de gros tributs, et ils sont dans une telle dépendance, que sur le moindre soupçon on les dépouille de leur souveraineté; de sorte qu'on peut dire qu'ils sont plutôt les fermiers des Mores, que les souverains de leur pays.

L'oppression où vivent les gentils sous une pareille domination ne seroit point un obstacle à la propagation de la foi, si en même temps les Mores n'étoient les ennemis implacables du

nom chrétien. Les idolâtres en sont toujours écoutés quand ils parlent contre nous. Ils leur persuadent aisément que nous sommes riches; et sur ces faux rapports, les gouverneurs nous font arrêter, et nous retiennent long-temps dans d'étroites prisons. Le P. Bouchet, si célèbre par le grand nombre d'infidèles qu'il a baptisés, a éprouvé jusqu'où va leur avarice. Il avoit orné une petite statue de Notre-Seigneur de quelques pierres fausses. Des gentils, qui s'en aperçurent, rapportèrent au gouverneur de la province que ce Père possédoit de grands trésors. Le missionnaire fut conduit aussitôt dans une rude prison, où, pendant plus d'un mois, il souffrit toutes sortes d'incommodités; et ses catéchistes furent cruellement fustigés et menacés du dernier supplice, s'ils ne découvroient les trésors du missionnaire. Il est assez ordinaire dans cette mission de voir les prédicateurs de l'évangile emprisonnés et maltraités par l'avidité des Mahométans, qui sont déjà assez portés d'eux-mêmes à les persécuter par l'horreur naturelle qu'ils ont des chrétiens. Cependant, comme ils sont les maîtres du pays, c'est à leurs yeux qu'il faut planter la foi.

Les Indiens sont fort misérables, et ne retirent presque aucun fruit de leurs travaux. Le roi de chaque état a le domaine absolu et la pro-

priété des terres; ses officiers obligent les habitants d'une ville à cultiver une certaine étendue de terre qu'ils leur marquent. Quand le temps de la moisson est venu, ces mêmes officiers vont faire couper les grains; et les ayant fait mettre en un monceau, ils y appliquent le sceau du roi, et puis ils se retirent. Quand ils le jugent à propos, ils viennent enlever les grains, dont ils ne laissent que la quatrième partie, et quelquefois moins, au pauvre laboureur. Ils les vendent ensuite au peuple au prix qu'il leur plaît, sans que personne ose se plaindre.

Le grand Mogol tient d'ordinaire sa cour du côté d'Agra, éloigné d'environ cinq cents lieues d'ici; et c'est cet éloignement de la cour mogole qui contribue beaucoup à la manière dure dont les Indiens sont traités. Le Mogol envoie dans ces terres un officier qui a le titre de gouverneur et de général de l'armée. Celui-ci nomme des sous-gouverneurs ou lieutenants pour tous les lieux considérables, afin de recueillir les deniers qui en proviennent. Comme leur gouvernement ne dure que peu de temps, et qu'après trois ou quatre ans ils sont d'ordinaire révoqués, ils se pressent fort de s'enrichir. D'autres plus avides encore leur succèdent. Aussi ne peut-on guère être plus

misérable que les Indiens de ces terres. Il n'y a de riches que les officiers mores ou les officiers gentils qui servent les rois particuliers de chaque état; encore arrive-t-il souvent qu'on les recherche et qu'on les force, à grands coups de *chabouc* (gros fouet), de rendre ce qu'ils ont amassé par leurs concussions; de sorte qu'après leur magistrature ils se trouvent aussi gueux qu'auparavant.

Ces gouverneurs rendent la justice sans beaucoup de formalités. Celui qui offre le plus d'argent, gagne presque toujours sa cause; et par ce moyen, les criminels échappent souvent au châtiment que méritent les crimes les plus noirs. Ce qui arrive même assez communément, c'est que les deux parties offrant à l'envi de grandes sommes, les Mores prennent des deux côtés, sans donner ni à l'une ni à l'autre partie la satisfaction qu'elles demandent. Mais, quelque grande que soit d'ailleurs la servitude des Indiens sous l'empire du Mogol, ils ont la liberté de se conduire selon les coutumes de leurs castes; ils peuvent tenir leurs assemblées, et souvent elles ne se tiennent que pour rechercher ceux qui se sont faits chrétiens, et pour les chasser de la caste s'ils ne renoncent au christianisme.

Vous n'ignorez pas l'horreur qu'ont les gen-

tils pour les Européens, qu'ils appellent *pranguis*. Cette horreur, loin de diminuer, semble augmenter tous les jonrs, et met un obstacle presque invincible à la propagation de la foi. Sans cette malheureuse aversion qu'ils ont pour nous, et qui, par un artifice de l'enfer, s'étend jusque sur la sainte loi que nous prêchons, on peut dire que les Indiens ont d'ailleurs de favorables dispositions pour le christianisme. Ils sont fort sobres et n'excèdent jamais dans le boire ni dans le manger; ils naissent avec une horreur naturelle de toute boisson qui enivre; ils sont très-réservés à l'égard des femmes, du moins à l'extérieur, et on ne leur verra rien faire en public qui soit contre la pudeur ou contre la bienséance. Le respect qu'ils ont pour leur gourou est infini ; ils se prosternent devant lui, et le regardent comme leur père. On ne voit guère de nation plus charitable envers les pauvres. C'est une loi inviolable parmi les parents de s'assister les uns les autres, et de partager le peu qu'ils ont avec ceux qui sont dans le besoin. Ces peuples sont encore fort zélés pour leurs pagodes, et un artisan qui ne gagnera que dix fanons par mois, en donnera quelquefois deux à l'idole. Ils sont outre cela fort modérés, et rien ne les scandalise tant que l'emportement et la précipita-

tion. Il est certain qu'avec de si bonnes dispositions, plusieurs se feroient chrétiens, sans la crainte qu'ils ont d'être chassés de leur caste; c'est là un de ces obstacles qui paroît presque sans remède, et que Dieu seul peut lever par un de ces r ·orts extraordinaires que nous ne connoissons pas. Un homme chassé de sa caste n'a plus d'asile ni de ressource; ses parents ne peuvent plus communiquer avec lui, pas même lui donner du feu; s'il a des enfans, il ne peut trouver aucun parti pour les marier. Il faut qu'il meure de faim, ou qu'il entre dans la caste des parias, ce qui, parmi les Indiens, est le comble de l'infamie.

Voilà cependant l'épreuve par où doivent passer nos chrétiens. Malgré cela, on en voit plusieurs qui souffrent un abandon si affreux avec une fermeté héroïque. Vous pouvez croire que dans ces tristes occasions un missionnaire ne manque pas de partager avec eux le peu qu'il peut avoir, et c'est souvent ce qui lui fait souhaiter de recevoir des secours plus abondants des personnes charitables d'Europe.

Il faut maintenant vous donner quelque idée de la religion des Indiens. On ne peut douter que ces peuples ne soient véritablement idolâtres, puisqu'ils adorent des dieux étrangers. Cependant il me paroît évident par quelques-

uns de leurs livres, qu'ils ont eu autrefois des connoissances assez distinctes du vrai Dieu. C'est ce qu'il est aisé de voir à la tête du livre appelé *Panjangan*, dont voici les paroles que j'ai traduites mot pour mot : « J'adore cet être » qui n'est sujet ni au changement ni à l'in- » quiétude; cet Être, dont la nature est indi- » visible; cet Être, dont la simplicité n'admet » aucune composition de qualité; cet Être, » qui est l'origine et la cause de tous les êtres, » et qui les surpasse tous en excellence; cet » Être, qui est le soutien de l'univers, et qui » est la source de la triple puissance. » Mais ces expressions si belles sont mêlées dans la suite d'une infinité d'extravagances, qu'il seroit trop long de vous rapporter.

Il est aisé de conjecturer de ce que je viens de dire, que les poètes du pays ont, par leurs fictions, effacé peu à peu de l'esprit de ces peuples les traits de la Divinité. La plupart des livres indiens sont des ouvrages de poésie, pour lesquels ils sont fort passionnés, et c'est de là sans doute que leur idolâtrie tire son origine. Je ne doute pas non plus que les noms de leurs faux dieux, comme *Chiven*, *Ramen*, *Vistnou* et d'autres semblables, ne soient les noms de quelques anciens rois, que la flatterie des Indiens, et surtout des Brames, a divinisés,

pour ainsi dire, ou par une apothéose, ou par des poèmes composés en leur honneur. Ces ouvrages ont été pris dans la suite pour des règles de leur foi, et ont effacé de leurs esprits la véritable idée de la Divinité. Les plus anciens livres qui contenoient une doctrine plus pure, étant écrits dans une langue fort ancienne, ont été négligés peu à peu, et l'usage de cette langue s'est entièrement aboli. Cela est certain à l'égard du livre de la religion appelé *Vedam*, que les savants du pays n'entendent plus : ils se contentent de le lire, et d'en apprendre quelques endroits par cœur, qu'ils prononcent d'une façon mystérieuse, pour en imposer plus facilement au peuple.

Ce que je viens de dire sur l'origine de l'idolâtrie indienne se confirme par un exemple assez récent. Il y a environ cinquante ans que mourut le roi de Trichirapali. Ce prince faisoit de grandes largesses aux Brames, nation la plus flatteuse qu'on puisse voir. Par reconnoissance, ou pour exciter les autres rois à imiter l'exemple de celui-ci, ils lui ont bâti un temple, et élevé des autels où l'on sacrifie à ce nouveau dieu. Il ne faut pas douter que dans quelques années on n'oublie le dieu Ramen lui-même ou quelque autre fausse divinité du pays, pour mettre à sa place le roi de Trichi-

rapali. Il en sera apparemment de ce prince comme de Ramen, qu'on compte parmi les anciens rois, les livres indiens marquant son âge, le temps et les circonstances de son règne.

Outre Vistnou et Chiven, qui sont regardés comme les deux principales divinités, et qui partagent nos Indiens en deux sectes différentes, ils admettent encore un nombre presque infini de divinités subalternes. Brama tient le premier rang parmi celle-ci. Selon leur théologie, les dieux supérieurs l'ont créé dans le temps, en lui donnant des prérogatives singulières. C'est lui, disent-ils, qui a créé toutes choses, et qui les conserve par un pouvoir spécial que la divinité lui a communiqué : c'est lui encore qui a comme l'intendance générale sur toutes les divinités inférieures; mais son gouvernement doit finir dans un certain temps.

Les Indiens n'observent que les huit principaux rumbs de vent, qu'ils placent comme nous à l'horizon. Or, ils prétendent que dans chacun de ces endroits un demi-dieu a été posté par Brama, pour veiller au bien général de l'univers. Dans l'un est le dieu de la pluie, dans l'autre le dieu des vents, dans un troisième le dieu du feu, et ainsi des autres qu'ils appellent les huit gardiens. Divendiren, qui

est comme le premier ministre de Brama, commande immédiatement à ces dieux inférieurs; le soleil, la lune, les planètes sont aussi des dieux. En un mot, ils comptent jusqu'à trois millions de ces divinités subalternes, dont ils rapportent mille fables impertinentes.

Il est vrai que dans la conversation, plusieurs savants tombent d'accord qu'il ne peut y avoir qu'un seul dieu qui est pur esprit : mais ils ajoutent que Chiven, Vistnou et les autres sont les ministres de ce Dieu, et que c'est par leur moyen que nous approchons du trône de la divinité, et que nous en recevons des bienfaits. Néanmoins dans la pratique on ne voit aucun signe qui persuade qu'ils croyent un seul Dieu : ce n'est qu'à Chiven et à Vistnou qu'on bâtit des temples et qu'on fait des sacrifices ; ainsi l'on peut dire qu'on ne sait guère ce que croient ces prétendus savants, qui sont en effet de véritables ignorants.

La métempsycose est une opinion commune dans toute l'Inde, et il est difficile de désabuser les esprits sur cet article, car rien n'est plus souvent répété dans leurs livres. A la vérité ils croient un paradis, mais ils en font consister la félicité dans les plaisirs sensuels, bien qu'ils se servent des termes d'union avec Dieu, de vision de Dieu, et d'autres semblables

qu'emploie notre théologie, pour exprimer la félicité des saints. Ils croient aussi un enfer, mais ils ne peuvent se persuader qu'il dure éternellement. Tous les livres que j'ai vus supposent l'immortalité de l'ame; je ne voudrois pas pourtant garantir que ce soit l'opinion de plusieurs sectes, non plus que de plusieurs Brames. Au fond ils ont des idées si peu nettes sur toutes ces choses, qu'il n'est pas aisé de bien démêler ce qu'ils pensent.

Pour ce qui est de leur morale, voici ce que j'en ai appris. Ils admettent cinq péchés qu'ils regardent comme les plus énormes : le Bramicide ou tuer un Brame, l'ivrognerie, l'adultère commis avec la femme de son *gourou*, le vol, quand la matière est considérable, et la fréquentation de ceux qui ont commis quelqu'un de ces péchés. Ils ont aussi des péchés capitaux, mais ils n'en comptent que cinq; savoir, la luxure, la colère, l'orgueil, l'avarice et l'envie ou la haine. Ils ne condamnent pas la polygamie, bien qu'elle soit plus rare parmi eux que parmi les Mores; mais ils ont horreur d'une coutume aussi monstrueuse que bizarre, qui règne dans le *Malleamen*. Les femmes de ce pays peuvent épouser autant de maris qu'elles veulent, et elles obligent chacun d'eux à leur fournir les diverses choses dont elles

ont besoin : l'un des habits, l'autre du riz, et ainsi du reste.

En récompense, on voit parmi nos gentils une autre coutume qui n'est guère moins monstrueuse. Les prêtres des idoles ont accoutumé de chercher tous les ans une épouse à leurs dieux. Quand ils voient une femme à leur gré, soit mariée, soit libre, ils l'enlèvent ou la font venir adroitement dans la pagode; et là ils font la cérémonie du mariage. On assure qu'ils en abusent ensuite : ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit respectée du peuple comme l'épouse d'un dieu.

C'est encore un usage dans plusieurs castes, surtout dans les plus distinguées de marier leurs enfants dès l'âge le plus tendre. Le jeune mari attache au cou de celle qui lui est destinée, un petit bijou qu'on appelle *tali*, qui distingue les femmes mariées de celles qui ne le sont pas : et dès-lors le mariage est conclu. Si le mari vient à mourir avant que le mariage ait pu être consommé, on ôte le *tali* à la jeune veuve, et il ne lui est plus permis de se remarier. Comme rien n'est plus méprisable, selon l'idée des Indiens, que cet état de viduité, c'est en partie pour n'avoir pas à soutenir ce mépris, qu'elles se brûloient autrefois avec le corps de leur mari : c'est ce qu'elles ne manquoient

pas de faire avant que les Mores se fussent rendus maîtres du pays, et que les Européens occupassent les côtes : mais à présent on voit peu d'exemples d'une coutume si barbare. Cette loi ne regarde point les hommes ; un second mariage ne les déshonore ni eux ni leur caste.

Une des maximes de morale qui règne encore davantage parmi les Indiens idôlatres, c'est que pour être heureux, il faut enrichir les Brames, et qu'il n'y a guère de moyen plus efficace d'effacer ses péchés, que de leur faire l'aumône. Comme ces Brames sont les auteurs de la plupart des livres, ils y ont insinué cette maxime presque à toutes les pages. J'ai connu plusieurs gentils qui se sont presque ruinés pour avoir la gloire de marier un Brame, la dépense de cette cérémonie étant fort grande parmi ceux qui sont de bonne caste. Et voilà la source principale de la haine qu'ils portent aux prédicateurs de l'évangile : la libéralité des peuples diminuant à mesure que s'étend le christianisme, ils ne cessent de nous persécuter, ou par eux-mêmes, quand ils ont quelque autorité, ou par les Mores qu'ils animent contre nous. Il n'a pas tenu à eux que je ne fusse battu cruellement de plusieurs coups de *chabouc*, et chassé d'une église que j'avois

auprès d'une grande ville appelée *Tarkolan*. Voici comment la chose se passa.

Un jeune Brame vint me demander l'aumône; et comme il m'assura qu'il n'avoit ni père ni mère, et que si je voulois l'entretenir, il demeureroit volontiers avec moi, je le gardai afin de l'élever dans notre sainte religion, et d'en faire un catéchiste. Les Brames de Tarkolan ayant su que l'enfant étoit dans ma maison, et se doutant de mon dessein, s'assemblèrent et résolurent ma perte. Sur le champ ils vont chez le gouverneur de la province, et m'accusent d'avoir enlevé le jeune Brame, et de l'avoir fait manger avec moi, ce qui étoit, ajoutoient-ils, le dernier affront pour eux et pour leur caste. Là-dessus le gouverneur me fait saisir par ses gardes, qui, après m'avoir traité avec beaucoup d'inhumanité, me conduisirent en sa présence. Les accusations et les plaintes des Brames recommencèrent en une langue que je n'entendois pas (car c'étoit la langue more), et je fus d'abord condamné à recevoir plusieurs coups de chabouc, sans qu'il me fût permis de rien dire pour ma défense. On se disposoit déjà à me donner le premier coup, lorsqu'un gentil me voyant près de subir un châtiment auquel je n'aurois pas la force de résister, fut si touché de compassion, qu'il se

jeta aux pieds du gouverneur en lui remontrant qu'infailliblement je mourrois dans ce supplice. Le More se laissa attendrir, et me fit demander sous main quelque argent. Comme je n'avois rien à lui donner, il ne poussa pas plus loin les choses, et me renvoya. Cependant les Brames, pour purifier le jeune homme de leur caste de la souillure qu'il avoit, disoient-ils, contractée, en demeurant avec un *prangui*, firent la cérémonie suivante, qu'ils appellent purification. Ils coupèrent la ligne (1) au jeune homme, le firent jeûner trois jours, le frottèrent à plusieurs reprises avec de la fiente de vache, et l'ayant lavé cent neuf fois, ils lui mirent une nouvelle ligne, et le firent manger avec eux dans un repas de cérémonie.

C'est là un des moindres traits de la malice des Brames, et de l'aversion qu'ils ont pour nous. Ils n'épargnent rien pour nous rendre odieux dans le pays. S'il ne tombe point de pluie, c'est à nous qu'il faut s'en prendre; si l'on est affligé de quelque calamité publique, c'est notre doctrine, injurieuse à leurs dieux, qui attire ces malheurs. Tels sont les bruits qu'ils ont soin de répandre, et l'on ne sauroit dire jusqu'où va l'ascendant qu'ils ont pris sur

(1) Cordon qui est la marque de noblesse.

l'esprit du peuple, et combien ils abusent de sa crédulité.

C'est pour cette raison qu'ils ont introduit l'astrologie judiciaire, cet art ridicule, qui fait dépendre le bonheur ou le malheur des hommes, le bo ou le mauvais succès de leurs affaires, de la conjonction des planètes, du mouvement des astres et du vol des oiseaux. Par là, ils se sont rendus comme les arbitres des bons et des mauvais jours; on les consulte comme des oracles, et ils vendent bien cher leurs réponses. J'ai souvent rencontré dans mes voyages plusieurs de ces Indiens crédules, qui retournoient sur leurs pas, parce qu'ils avoient trouvé en chemin quelque oiseau de mauvais augure. J'en ai vu d'autres qui, à la veille d'un voyage qu'ils étoient obligés de faire, alloient le soir coucher hors de la ville, pour n'en pas sortir dans un jour peu favorable.

Les obstacles que nous trouvons du côté des Brames, à la prédication de l'évangile, nous affligeroient moins, s'il y avoit espérance de les convertir; mais c'est une chose moralement impossible, selon le cours ordinaire de la Providence. Il n'y a guère de nation plus orgueilleuse, plus rebelle à la vérité, ni plus entêtée de ses superstitions et de sa noblesse. Pour

comble de malheur, ils sont répandus partout, principalement dans les cours des princes, où ils remplissent les premiers emplois, et où la plus grande partie des affaires passent par leurs mains.

Comme ils sont les dépositaires des sciences, peut-être ne serez-vous pas fâché de savoir l'idée qu'on doit avoir de leur capacité, ou pour mieux dire, de leur ignorance. A la vérité, j'ai lieu de croire qu'anciennement les sciences ont fleuri parmi eux; nous y voyons encore des traces de la philosophie de Pythagore et de Démocrite, et j'en ai entretenu qui parlent des atômes selon l'opinion de ce dernier. Néanmoins on peut dire que leur ignorance est extrême. Ils expliquent le principe de chaque chose par des fables ridicules, sans pouvoir apporter aucune raison physique des effets de la nature. Ce que j'ai vu de plus raisonnable dans un cahier de leur philosophie, c'est une espèce de démonstration qu'on y emploie pour prouver l'existence de Dieu par les choses visibles. Mais après en avoir conclu l'existence d'un premier être, ils en font une peinture extravagante, en lui donnant une forme et des qualités qui ne peuvent lui convenir. Au reste s'il se trouve quelque chose de bon dans leurs livres, il y en a peu parmi les

Indiens qui s'appliquent à les lire, ou qui en comprennent le sens.

Ils comptent quatre âges depuis le commencement du monde. Le premier, qu'ils nous représentent comme un siècle d'or, a duré, disent-ils, dix-sept cent vingt-huit mille ans. C'est alors que fut formé le dieu Brama, et que prit naissance la caste des Brames qui en descendent. Les hommes étoient d'une taille gigantesque; leurs mœurs étoient fort innocentes. ils étoient exempts de maladies, et vivoient jusqu'à quatre cents ans. Dans le deuxième âge, qui a duré douze cent quatre-vingt-seize mille ans, sont nés les *Rajas* ou *Kchatrys*, caste noble, mais inférieure à celle des Brames. Le vice commença alors à se glisser dans le monde: les hommes vivoient jusqu'à trois cents ans, leur taille n'étoit pas si grande que dans le premier âge. A celui-ci a succédé un troisième âge, qui a duré huit millions soixante-quatre mille ans : le vice augmenta beaucoup, et la vertu commença à disparoître, aussi n'y vécut-on que deux cents ans. Enfin suivit le dernier âge, qui est celui où nous vivons, et où la vie de l'homme est diminuée des trois quarts: c'est dans cet âge que le vice a pris la place de la vertu presque bannie du monde. Ils prétendent qu'il s'en est déjà écoulé quatre millions vingt-

sept mille cent quatre-vingt-quinze ans. Ce qu'il y a de plus ridicule, c'est que leurs livres déterminent la durée de cet âge, et marquent le temps où le monde doit finir. Voilà une partie des rêveries en quoi consiste la science des Brames, et qu'ils débitent fort sérieusement aux peuples.

Je ne sache pas qu'ils aient aucune connoissance des mathématiques, si l'on en excepte l'arithmétique, dans laquelle ils sont assez versés; mais ce n'est que dans ce qui regarde la pratique. Ils apprennent l'art de compter dès leur plus tendre jeunesse; et sans se servir de la plume, ils font, par la seule force de l'imagination, toutes sortes de compte sur les doigts. Je crois pourtant qu'ils ont quelque méthode mécanique qui leur sert de règle pour cette manière de calculer.

A l'égard de l'astronomie, il est probable qu'elle a été en usage parmi nos Indiens : les Brames ont les tables des anciens astronomes pour calculer les éclipses, et ils savent même s'en servir. Leurs prédictions sont assez justes aux minutes près, qu'ils semblent ignorer, et dont il n'est point parlé dans leurs livres qui traitent des éclipses du soleil et de la lune eux-mêmes, quand ils en parlent, ils ne font aucune mention de minutes, mais seulement

de *gari*, le *demi-gari*, d'un quart et demi-quart de *gari*. Or un *gari* est une de leurs heures, mais qui est bien petite en comparaison des nôtres; car elle n'est que de vingt-neuf minutes et environ quarante trois secondes.

Quoiqu'ils sachent l'usage de ces tables, et qu'ils prédisent les éclipses, il ne faut pas croire pour cela qu'il soient fort habiles dans cette science. Tout consiste dans une pure mécanique, et dans quelques opérations d'arithmétique; ils en ignorent tout à fait la théorie, et n'ont nulle connoissance des rapports et des liaisons que ces choses ont entre elles. Il y a toujours quelque Brame qui s'applique à comprendre l'usage de ces tables; il l'enseigne ensuite à ses enfants, et ainsi par une espèce de tradition, ces tables ont été transmises des pères aux enfants, et on a conservé l'usage qu'il en falloit faire. Ils regardent un jour d'éclipse comme un jour d'indulgence plénière : car ils croient qu'en se lavant ce jour-là dans l'eau de la mer, ils se purifient de tous leurs péchés.

Comme ils n'ont qu'un faux système du ciel et des astres, il n'y a point d'extravagances qu'ils ne disent du mouvement du soleil et des autres planètes. Ils tiennent, par exemple, que la lune est au dessus du soleil,

et quand on veut leur prouver le contraire par le raisonnement tiré de l'éclipse de cet astre, ils s'emportent par la seule raison que l'on contredit leurs principes. Ils croient encore que le soleil, après avoir éclairé notre hémisphère, va se cacher durant la nuit derrière une montagne. Ils admettent neuf planètes, en supposant que les nœuds ascendants et descendants sont des planètes réelles, qu'ils nomment pour cela *ragou* et *kedou*. De plus, ils ne peuvent se persuader que la terre soit ronde, et ils lui donnent je ne sais quelle figure bizarre. Il est vrai pourtant qu'ils reconnoissent les douze signes du zodiaque, et que dans leur langue ils leur donnent les mêmes noms que nous leur donnons; mais la manière dont ils divisent le zodiaque et les signes qui le composent, mérite d'être rapportée. Ils divisent la partie du ciel, qui répond au zodiaque, en vingt-sept constellations : chacune de ces constellations est composée d'un certain nombre d'étoiles qu'ils désignent comme nous par le nom d'un animal, ou d'une autre chose inanimée. Ils composent ces constellations du débris de nos signes, ou de quelques autres étoiles qui leur sont voisines. La première de leurs constellations commence au signe du Bélier, et renferme une ou deux de ses étoiles

avec quelque autre du voisinage, et ils l'appellent *Achoüini*, qui veut dire en leur langue, *cheval*, parce qu'ils croient y voir la figure d'un cheval. La seconde se prend ensuite en montant vers le signe du taureau, et s'appelle *barany*, parce qu'ils prétendent qu'elle a la figure d'un *éléphant*, et ainsi des autres.

Chaque signe renferme deux de ces constellations, et la quatrième partie d'un autre; ce qui fait justement vingt-sept constellations dans toute l'étendue du zodiaque. Ils subdivisent chacune desdites constellations en quatre parties égales, dont chacune est désignée par un mot d'une seule syllabe, et par conséquent toute la constellation est appelée d'un mot bizarre de quatre syllabes, qui ne signifie rien, et qui exprime seulement les quatre parties égales.

Ils divisent encore chaque signe en neuf quarts de constellation, qui font autant de degrés a leur mode, et qui en valent trois des nôtres, et vingt minutes de plus. Enfin, selon ces mêmes principes, ils divisent tout le zodiaque en cent-huit de leurs degrés; de sorte que quand ils veulent marquer le lieu du soleil, ils nomment premièrement le signe, ensuite la constellation, et enfin le degré ou la partie de la constellation à laquelle répond le

soleil: si c'est la première partie, ils mettent la première syllabe; si c'est la seconde, ils y mettent la seconde syllabe, et ainsi du reste.

Je ne puis vous donner une meilleure idée de la science de ces Brames, si respectés des Indiens, et si ennemis des prédicateurs de l'évangile. Malgré leurs efforts, le christianisme fait tous les jours de nouveaux progrès. Nous avons actuellement quatre missionnaires qui travaillent avec zèle à la conversion de ce grand peuple. Je faisois le cinquième, mais j'ai été obligé de venir passer quelques mois à Pondichery, pour y rétablir ma santé, extrêmement affoiblie par le genre de vie si extraordinaire qu'on est contraint de mener dans les terres. J'ai demeuré trois ans à Tarkolan, ville assez considérable, je ne puis vous dire toutes les contradictions que j'ai eu à y essuyer, soit de la part des Indiens qui, malgré mes précautions, me prenoient toujours pour un prangui, soit de la part des Mores, dont le camp n'étoit éloigné que d'une demi-journée de mon église.

Le P. Mauduit est le plus ancien et le supérieur des missionnaires de Carnate. Depuis qu'il est dans cette mission, les Brames et les Mores ne l'on guère laissé en repos : ils l'ont souvent emprisonné et battu d'une manière

cruelle ; ils l'ont insulté dans ses voyages; ils lui ont enlevé ses petits meubles, et pillé plusieurs fois son église, mais son courage et son intrépidité l'ont mis au-dessus de toutes ces épreuves; il a baptisé et baptise encore tous les jours un grand nombre d'infidèles.

Le P. de la Fontaine a travaillé dans le commencement avec beaucoup de succès, et a conféré le baptême à un grand nombre d'idolâtres; mais dans la suite, le bruit que firent courir les Brames, qu'il étoit de la caste des Pranguis, lui suscita bien des contradictions, dont il s'est tiré par sa patience et par sa sagesse. Il s'est depuis avancé dans les terres du côté de l'ouest, où la foi commence à faire de grands progrès.

Le P. le Gac, après s'être consacré quelque temps à la mission de Maduré, est allé joindre le P. de la Fontaine. A peine étoit-il entré dans le Carnate, que les Mores le mirent en prison, où il eut beaucoup à souffrir pendant un mois : il en a été toujours persécuté depuis ce temps-là. Sa fermeté naturel, et son zèle ardent pour la conversion des ames, lui font dévorer toutes ces difficultés, et je ne doute point qu'il ne fasse de grands fruits dans cette nouvelle mission.

Enfin le P. Petit se trouve dans un poste,

où il est un peu moins exposé à la fureur des gentils et des Mores, quoiqu'il ne laisse pas d'éprouver de temps en temps des contradictions de la part des uns et des autres. Son église est de tout le Carnate, celle qui a un plus grand nombre de chrétiens, qu'il a presque tous baptisés.

Tel est l'état de cette chrétienté, qui seroit encore plus nombreuse, si chaque missionnaire avoit un plus grand nombre de catéchistes. Il en côute si peu pour leur entretien, et leur secours est si important pour l'avancement de la religion, que je me flatte qu'on s'empressera de contribuer à une si sainte œuvre. C'est surtout à vos prières que je recommande nos églises, en vous assurant du respect et de l'attachement avec lequel je suis, etc.

LETTRE

Du P. Martin, missionnaire de la Compagnie de Jésus aux Indes, au P. de Villette, de la même Compagnie.

Du Marava dans le Maduré, le 8 novembre 1709.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

VOICI la dixième année que je travaille à établir le christianisme dans le Maduré, et, malgré les fatigues inséparables d'une mission si pénible, mes forces sont toujours les mêmes. A cela je reconnois la main de Dieu, qui m'a appelé à un ministère dont j'étois si indigne, et cette faveur doit être pour moi un nouvel engagement de m'employer tout entier à son service jusqu'au dernier soupir de ma vie.

J'ai recueilli cette année des fruits plus abondants, et j'ai eu beaucoup plus à souffrir que les années précédentes : aussi suis-je dans

un champ bien plus fertile en ces sortes de moissons, c'est le Marava, grand royaume tributaire de celui de Maduré. Le prince qui le gouverne, n'est pourtant tributaire que de nom; car il a des forces capables de résister à celles du roi de Maduré, si celui-ci se mettoit en devoir d'exiger son droit par la voie des armes. Il règne avec un pouvoir absolu, et tient sous sa domination divers autres princes, qu'il dépouille de leurs états quand il lui plaît. C'est le seul de tous ceux qui règnent dans la vaste étendue de la mission de Maduré, qui ait répandu le sang des missionnaires : il fit trancher la tête, comme vous savez, au P. Jean de Brito, portugais, célèbre par sa grande naissance et par ses travaux apostoliques. La mort du pasteur attira alors une persécution cruelle sur son troupeau; mais elle est cessée depuis quelques années, et la mission du Marava est maintenant une des plus florissantes qui soient dans l'Inde. Le P. Laynez, à présent évêque de Saint-Thomé, a cultivé cette chrétienté pendant quelque temps : il eut pour successeur le P. Borghèse, de l'illustre famille qui porte ce nom : mais ce missionnaire, dont la santé étoit ruinée par de continuels travaux, fut contraint de se retirer, et c'est sa place que j'occupe depuis un an.

Cinq missionnaires suffiroient à peine pour cultiver une mission d'une si vaste étendue, mais le manque de fonds nécessaires pour leur entretien, joint à la crainte qu'on a d'irriter le prince par la multitude des ouvriers évangéliques, ont obligé nos supérieurs à charger un seul missionnaire de tout ce travail. En deux mois et demi de temps j'ai baptisé plus de onze cents infidèles, et j'ai entendu les confessions de plus de six mille néophytes. La famine et les maladies ont désolé ce pays, ce qui n'a pas peu redoublé mes fatigues : car le nombre des malades et des mourants ne me permettoient pas de prendre un moment de repos.

Mais rien n'égaloit la vive douleur que je ressentois de voir que quelque peine que je me donnasse, quelque diligence que je fisse, il y en avoit toujours quelqu'un qui mouroit sans que je pusse lui administrer les derniers sacrements. Dans les continuels voyages qu'il me falloit faire pour visiter les chrétiens, la disette qui est partout extrême, étoit pour moi un autre sujet d'affliction. Ces pauvres gens se croiroient heureux, s'ils trouvoient chaque jour un peu de riz cuit à l'eau avec quelques légumes insipides. Je me suis vu souvent obligé de m'en priver moi-même pour soulager ceux qui étoient sur le point de mourir de faim à mes yeux.

Rien de plus commun que les vols et les meurtres, surtout dans le district que je parcours actuellement. Il y a peu de jours, qu'arrivant sur le soir dans une petite bourgade, je fus fort étonné de me voir suivi de deux néophytes, qui portoient entre leurs bras un gentil, percé de douze coups de lance, pour avoir été surpris cueillant deux ou trois épis de millet. Je le trouvai tout couvert de sang, sans pouls et sans parole : quelques petits remèdes que je lui donnai, le firent revenir; et lui ayant annoncé Jésus-Christ et la vertu du baptême, il me supplia de le lui conférer. Je l'y disposai autant que son état le permettoit, et je me hâtai ensuite de le baptiser, dans la crainte qu'il n'expirât entre mes bras. Il se trouva là par hasard un homme qui se disoit médecin; je lui donnai quelques fanons, afin qu'il bandât les plaies de ce pauvre moribond, et qu'il en prît tout le soin possible. Je passai le reste de la nuit, partie à confesser un grand nombre de néophytes, partie à administrer les derniers sacrements à quelques malades. Je partis le lendemain de grand matin pour un autre endroit dont le besoin étoit plus pressant. A peine fus-je arrivé, que ma cabane et la petite église furent environnées de quinze voleurs : comme elles étoient enfermées d'une

haie vive très difficile à forcer, et que d'ailleurs deux néophytes, qui s'y trouvèrent, firent assez bonne contenance, les voleurs se retirèrent, et j'eus le loisir de rassembler les chrétiens d'alentour. Je visitai ceux qui étoient malades, et je célébrai avec les autres la fête de tous les Saints.

Je ne pus demeurer que deux jours parmi eux, ma présence étant nécessaire dans une autre contrée assez éloignée, où il y avoit encore plusieurs malades. Mais je fus bien surpris, lorsqu'en sortant de ma cabane, j'aperçus ce pauvre homme dont je viens de parler, et que je croyois mort de ses blessures. Ses plaies étoient fermées, et de tous les coups de lance qu'il avoit reçus, il n'y en avoit qu'un seul qui lui fît ressentir de la douleur. Il n'étoit venu me trouver dans cet état, que par l'impatience qu'il avoit de se faire instruire : mais ne pouvant le satisfaire moi-même, je le mis entre les mains d'un catéchiste, avec ordre de me l'amener dès que je serois de retour, afin de lui suppléer les cérémonies du baptême, que j'avois omises, à cause du danger extrême où il étoit.

Je partis donc pour pénétrer plus avant dans le pays des voleurs, car c'est ainsi que s'appelle le lieu que je parcours maintenant. Il me

fallut traverser une grande forêt avec beaucoup de risque. Dans l'espace de deux lieues, on me montra divers endroits où s'étoient fait tout récemment plusieurs massacres. Outre la parfaite confiance qu'un missionnaire doit avoir en la protection de Dieu, je prends une précaution qui ne m'a pas été inutile ; c'est de me faire accompagner d'une peuplade à l'autre par quelqu'un de ces voleurs mêmes. C'est une loi inviolable parmi ces brigands de ne point attenter sur ceux qui se mettent sous la conduite de leurs compatriotes. Il arriva un jour que quelques-uns d'eux voulant insulter des voyageurs accompagnés d'un guide, celui-ci se coupa sur le champ les deux oreilles, menaçant de se tuer lui-même, s'ils poussoient plus loin leur violence. Les voleurs furent obligés, selon l'usage du pays, de se couper pareillement les oreilles, conjurant le guide d'en demeurer là, et de se conserver la vie, pour n'être pas contraints d'égorger quelqu'un de leur troupe.

Voilà une coutume assez bizarre et qui vous surprendra: mais vous devez savoir que parmi ces peuples la loi du talion règne dans toute sa vigueur. S'il survient entre eux quelque querelle, et que l'un, par exemple, s'arrache un œil ou se tue, il faut que l'autre en fasse autant, ou à soi-même, ou à quelqu'un de ses parents. Les

femmes portent encore plus loin cette barbarie. Pour un léger affront qu'on leur aura fait, pour un mot piquant qu'on leur aura dit, elles iront se casser la tête contre la porte de celle qui les a offensées; et celle-ci est obligée aussitôt de se traiter de la même façon. Si l'une s'empoisonne en buvant le suc de quelque herbe vénéneuse, l'autre qui a donné sujet à cette mort violente, doit s'empoisonner aussi; autrement on brûlera sa maison, on pillera ses bestiaux, et on lui fera toute sorte de mauvais traitements, jusqu'à ce que la satisfaction ait été faite.

Ils étendent cette cruauté jusque sur leurs propres enfants. Il n'y a pas long-temps qu'à quelques pas de cette église d'où j'ai l'honneur de vous écrire, deux de ces barbares ayant pris querelle ensemble, l'un d'eux courut à sa maison, y prit un enfant d'environ quatre ans, et vint, en présence de son ennemi, lui écraser la tête entre deux pierres. Celui-ci, sans s'émouvoir, prend sa fille qui n'avoit que neuf ans, et lui plonge le poignard dans le sein : *Ton enfant*, dit-il ensuite, *n'avoit que quatre ans, ma fille en avoit neuf, donne-moi une victime qui égale la mienne.* Je le veux bien, répondit l'autre, et voyant à ses côtés son fils aîné, qu'il étoit près de marier, il lui donne quatre ou cinq coups de poignard, et non content d'avoir

répandu le sang de ses deux fils, il tue encore sa femme pour obliger son ennemi à tuer pareillement la sienne. Enfin, une petite fille, et un jeune enfant qui étoit à la mamelle furent encore égorgés; de sorte que, dans un seul jour, sept personnes furent sacrifiées à la vengeance de deux hommes altérés de sang, et plus cruels que les bêtes les plus féroces.

J'ai actuellement dans mon église un jeune homme qui s'est réfugié parmi nos chrétiens, blessé d'un coup de lance que lui avoit porté son père pour le tuer, et pour contraindre par là son ennemi à tuer de même son propre fils. Ce barbare avoit déjà poignardé deux de ses enfants dans d'autres occasions et pour le même dessein. Des exemples si atroces vous paroîtront tenir plus de la fable que de la vérité : mais soyez persuadé que, loin d'exagérer, je pourrois vous en produire bien d'autres qui ne sont pas moins tragiques. Il faut pourtant avouer qu'une coutume si contraire à l'humanité n'a lieu que dans la caste des voleurs, et même que parmi eux plusieurs évitent les contestations, de crainte d'en venir à de si dures extrémités. J'en sais qui, ayant eu dispute avec d'autres prêts à exercer une telle barbarie, leur ont enlevé leurs enfants pour les empêcher de les égorger, et pour n'être pas

obligés eux-mêmes de massacrer les leurs.

Ces voleurs sont les maîtres absolus de toute cette contrée : ils ne paient ni taille ni tribut au prince; ils sortent de leurs bois toutes les nuits, quelquefois au nombre de cinq à six cents personnes, et vont piller les peuplades de sa dépendance. En vain jusqu'ici a-t-il voulu les réduire. Il y a cinq ou six ans qu'il mena contre eux toutes ses troupes; il pénétra jusque dans leurs bois ; et, après avoir fait un grand carnage de ces rebelles, il éleva une forteresse où il mit une bonne garnison pour les contenir; mais ils secouèrent bientôt le joug. S'étant rassemblés environ un an après, ils surprirent la forteresse, la rasèrent, et ayant passé au fil de l'épée toute la garnison, demeurèrent les maîtres de tout le pays. Depuis ce temps-là ils répandent partout l'effroi et la consternation. A ce moment, on vient de m'apprendre qu'un de leurs partis a pillé, il y a quatre jours, une grande peuplade, et que les habitants s'étant mis en défense, le plus fervent de mes néophytes y fut tué d'une manière cruelle; et il n'y a guère qu'un mois qu'un de ses parents plein de piété eut le même sort dans une bourgade voisine. On compte plus de cent grandes peuplades que ces brigands ont entièrement ravagées cette année.

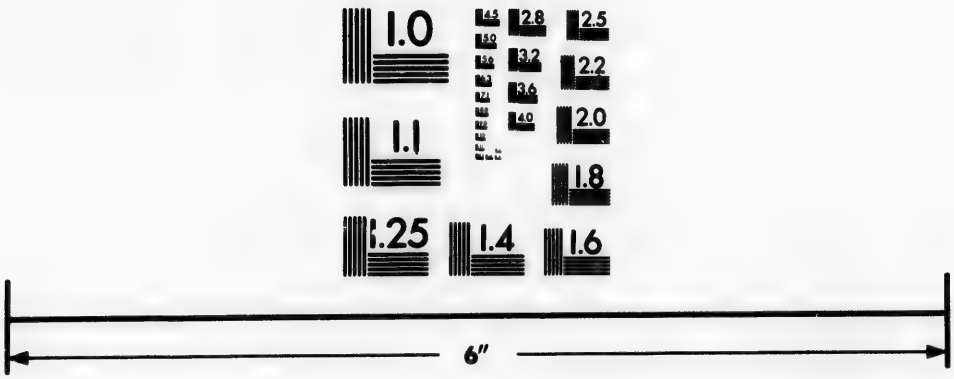
Quoiqu'il soit difficile que la foi fasse de grands progrès dans un lieu où règnent des coutumes si détestables, j'y ai cependant un assez grand nombre de néophytes, surtout à Velleour, qui signifie en leur langue *peuplade blanche*. Ce qui m'a rempli de consolation dans le peu de séjour que j'y ai fait, c'est de voir qu'au centre même du vol et de la rapine, il n'y a aucun de ces nouveaux fidèles qui participe aux brigandages de leurs compatriotes.

J'y ai eu pourtant un vrai sujet de douleur. Un des idolâtres de cette grande peuplade me paroissoit porté à embrasser le christianisme; il n'a aucun des obstacles qui en éloignent tant d'autres de sa caste. Sa femme et ses enfants sont déjà chrétiens; s'ils manquent à faire chaque jour leurs prières ordinaires, il leur en fait aussitôt une sévère réprimande; à force de les entendre réciter, il les a fort bien apprises. Enfin il n'adore point d'idoles, ni aucune des fausses divinités qu'on invoque dans le pays. Avec de si belles dispositions, je croyois n'avoir nulle peine à le gagner entièrement à Jésus-Christ. Cependant, quand je lui parlai de la nécessité du baptême et de l'impossibilité où il étoit de faire son salut s'il ne se faisoit chrétien, il me parut incertain et chancelant sur le parti qu'il avoit à prendre. Je l'embrassai plu-

sieurs fois, en lui disant tout ce que je croyois pouvoir le toucher davantage; mes paroles arrachèrent quelques larmes de ses yeux; mais elles ne purent arracher l'irrésolution de son cœur.

J'oubliois de répondre à une question que votre révérence m'a faite; savoir, s'il y a des athées parmi ces peuples. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'à la vérité il y a une secte de gens qui font, ce semble, profession de ne reconnoître aucune divinité, et qu'on appelle *Nagastagher;* mais cette secte a très peu de partisans. A parler en général, tous les peuples de l'Inde adorent quelque divinité; mais, hélas! qu'ils sont éloignés de la connoissance du vrai Dieu! Aveuglés par leurs passions encore plus que par le démon, ils se forment des idées monstrueuses de l'Etre suprême, et vous ne sauriez vous figurer à quelles infâmes créatures ils prodiguent les honneurs divins. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu dans l'antiquité d'idolâtrie plus grossière et plus abominable que l'idolâtrie indienne. Ne me demande point quelles sont leurs principales erreurs, on ne peut les entendre sans rougir, et certainement vous ne perdez rien en les ignorant. Priez seulement le Seigneur qu'il me donne la vertu, le courage et les autres talents nécessaires au mi-

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

nistère dont il a daigné me charger, et qu'il m'envoye du secours pour m'aider à recueillir une si riche moisson. Je suis avec beaucoup de respect, etc.

LETTRE

Du P. Papin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. le Gobien, de la même Compagnie.

A Bengale, le 18 décembre 1709.

Mon révérend père,

P. C.

J'ai compris par la dernière lettre que j'ai reçue de votre révérence, que je lui ferois plaisir de lui communiquer les remarques que j'ai faites sur les diverses choses qui m'ont frappé dans ce pays; je voudrois que mes occupations m'eussent permis de vous satisfaire au point que vous le désirez. Ce que je vous en écris aujourd'hui n'est qu'un petit essai de ce que je pourrai vous envoyer dans la suite, si vous

me témoignez que vous en soyez content.

Ce pays-ci est de tous ceux que je connoisse, celui qui fournit le plus de matière à écrire sur les arts mécaniques et sur la médecine. Les ouvriers y ont une adresse et une habileté qui surprend. Ils excellent surtout à faire de la toile; elle est d'une si grande finesse, que des pièces fort longues et fort larges pourroient passer sans peine au travers d'une bague. Si vous déchiriez en deux une pièce de mousseline, et que vous la donnassiez a raccommoder à nos rentrayeurs, il vous seroit impossible de découvrir l'endroit où elle auroit été rejointe, quand même vous y auriez fait quelque marque pour le reconnoître. Ils rassemblent si adroitement les morceaux d'un vase de verre ou de porcelaine, qu'on ne peut s'apercevoir qu'il ait été brisé.

Les orfèvres y travaillent en filigrane avec beaucoup de délicatesse; ils imitent parfaitement les ouvrages d'Europe, sans que la forge dont ils se servent, ni leurs autres outils, leur reviennent à plus d'un écu.

Le métier dont se servent les tisserands ne coûte pas davantage; et avec ce métier, on les voit, accroupis au milieu de leur cour ou sur le bord du chemin, travailler à ces belles toiles qui sont recherchées dans tout le monde,

On n'a pas besoin ici de vin pour faire de l'eau-de-vie; on en fait avec du sirop, avec du sucre, avec quelques écorses et quelques racines, et cette eau-de-vie brûle mieux et est aussi forte que celle d'Europe.

On peint des fleurs et on dore fort bien sur le verre. Je vous avoue que j'ai été surpris en voyant certains vases de leur façon, propres à rafraîchir l'eau, qui n'ont pas plus d'épaisseur que deux feuilles de papier collées ensemble.

Nos bateliers rament d'une manière bien différente des vôtres; c'est avec le pied qu'il font jouer l'aviron, et leurs mains leur servent d'*hypomochlion* [1].

La liqueur que les teinturiers emploient ne perd rien de sa couleur à la lessive.

Les laboureurs en Europe piquent leurs bœufs avec un aiguillon pour les faire avancer; les nôtres ne font seulement que leur tordre la queue. Ces animaux sont très dociles; ils sont instruits à se coucher et à se relever pour prendre et pour déposer leur charge.

On se sert ici, pour rompre les cannes de sucre, d'une espèce de moulin à bras, qui ne revient pas à dix sous.

[1] Ce mot signifie *point d'appui*, ce qu'on met sous le levier pour le faire jouer.

Un émouleur fabrique lui-même sa pierre avec de la laque et de l'émeri.

Un maçon carrèlera la plus grande salle, d'une espèce de ciment qu'il fait avec de la brique pilée et de la chaux, sans qu'il paroisse autre chose qu'une seule pierre, beaucoup plus dure que le tuf.

J'ai vu faire une espèce d'auvant, long de quarante pieds, large de huit, et épais de quatre à cinq pouces, qu'on éleva en ma présence, et qu'on attacha à la muraille par un seul côté, sans y mettre aucun autre appui.

C'est avec une corde à plusieurs nœuds que les pilotes prennent hauteur; ils en mettent un bout entre les dents, et par le moyen d'un bois qui est enfilé dans la corde, ils observent facilement la queue de la petite ourse, qui s'appelle communément *l'étoile du nord* ou *l'étoile polaire*.

La chaux se fait d'ordinaire avec des coquillages de mer; celle qui se fait de coquilles de limaçon sert à blanchir les maisons, et celles de pierres, à mâcher avec des feuilles de betel. On en voit qui en prennent par jour gros comme un œuf.

Le beurre se fait dans le premier pot qui tombe sous la main : on fend un bâton en quatre, et on l'étend à proportion du pot où est

la crême; ensuite on tourne en divers sens ce bâton par le moyen d'une corde qui y est attachée, et au bout de quelque temps le beurre se trouve fait. Ceux qui le vendent ont le secret de le faire passer pour frais, quand il est vieux et qu'il sent le rance. Pour cela on le fait fondre, on y jette ensuite du lait aigre et caillé, et huit heures après on le retire en grumeaux, en le passant par un linge.

Les chimistes emploient le premier pot qu'ils trouvent pour revivifier le cinabre et les autres préparations de mercure; ce qu'ils font d'une manière fort simple. Ils n'ont point de peine à réduire en poudre tous les métaux; j'en ai été témoin moi-même. Ils font grand cas du talc et du cuivre jaune, qui consume, à ce qu'ils disent, les humeurs les plus visqueuses, et qui lève les obstructions les plus opiniâtres.

Les médecins sont plus réservés que ceux d'Europe à se servir du soufre; ils le corrigent avec le beurre; ils font aussi jeter un bouillon au poivre long, et font cuire le pignon d'Inde dans le lait. Ils emploient avec succès contre les fièvres, l'aconit corrigé dans l'urine de vache et l'orpiment corrigé dans le suc de limon. Un médecin n'est point admis à traiter un malade, s'il ne devine son mal et quelle est l'humeur qui prédomine en lui; c'est ce qu'ils connois-

sent aisément en tâtant le pouls du malade. Et il ne faut pas dire qu'il est facile de s'y tromper, car c'est une science dont j'ai moi-même quelque expérience.

Les maladies principales qui règnent dans ce pays-ci sont : 1° le *mordechin* ou le *colera-morbus :* le remède qu'on emploie pour guérir ce mal est d'empêcher de boire celui qui en est attaqué, et de lui brûler la plante des pieds; 2° le *sonnipat* ou la léthargie, qui se guérit en mettant dans les yeux du piment broyé avec du vinaigre; 3° le *pilhai* ou l'obstruction de la rate, qui n'a point de remède spécifique, si ce n'est avec celui des *Joghis* (pénitents indiens). Ils font une petite incision sur la rate, ensuite ils insèrent une longue aiguille entre la chair et la peau; c'est par cette incision qu'en suçant avec un bout de corne, ils tirent une certaine graisse qui ressemble à du pus.

La plupart des médecins ont coutume de jeter une goutte d'huile dans l'urine du malade; si elle se répand, c'est, disent-ils, une marque qu'il est fort échauffé au-dedans; si au contraire elle demeure en son entier, c'est signe qu'il manque de chaleur.

Le commun du peuple a des remèdes fort simples. Pour la migraine, ils prennent, en forme de tabac, la poudre de l'écorce sèche d'une gre-

nade broyée avec quatre grains de poivre. Pour le mal de tête ordinaire, ils font sentir dans un nouet un mélange de sel ammoniac, de chaux et d'eau. Les vertiges qui viennent d'un sang froid et grossier se guérissent en buvant du vin où on a laissé tremper quelques grains d'encens. Pour la surdité qui vient d'une abondance d'humeurs froides, il faut instiller une goutte de jus de limon dans l'oreille. Quand on a le cerveau engagé et chargé de pituite, on sent dans un nouet le cumin noir pilé. Pour le mal de dents, une pâte faite avec de la mie de pain et de la graine de stramonia, mise sur la dent malade, en étourdit la douleur. On fait sentir la matricaire ou l'absinthe broyée à celui qui a une hémorragie. Pour la chaleur de poitrine et le crachement de sang, ils induisent un giraumont (espèce de fruit) de pâte qu'ils font cuir au four, et boivent l'eau qui en sort. Pour la colique venteuse et pituiteuse, ils donnent à boire quatre cuillerées d'eau, où l'on a fait bouillir de l'anis et un peu de gingembre, à diminution de moitié. Ils pilent aussi l'oignon cru avec du gingembre, qu'ils prennent en se couchant, et qu'ils gardent dans la bouche pour en sucer le jus. La feuille de concombre broyée les purge et les fait vomir, s'ils en boivent le jus. La difficulté d'uriner se guérit ici en *bu-*

vant une cuillerée d'huile d'olive bien mêlée avec une pareille quantité d'eau. Pour le cours de ventre, ils font torréfier une cuillerée de cumin blanc et un peu de gingembre concassé, qu'on avale avec du sucre. J'en ai vu guérir les fièvres qui commencent par le frisson, en faisant prendre au malade, avant l'accès, trois bonnes pilules faites de gingembre, de cumin noir et de poivre long. Pour les fièvres tierces, ils font prendre, pendant trois jours, trois cuillerées de jus de *teucrium*, ou de grosse germandrée, avec un peu de sel et de gingembre.

Ce n'est là, mon révérend père, qu'une ébauche des observations que j'ai faites sur les arts et la médecine de ce pays. Si vous en souhaitez de nouvelles, où si vous voulez un plus grand éclaircissement sur celles que je vous envoie, vous n'aurez qu'à me l'écrire; je me ferai un plaisir de vous satisfaire, et de vous témoigner le respect avec lequel je suis, dans l'union de vos saints sacrifices, etc.

FIN DU DIX-HUITIÈME VOLUME.

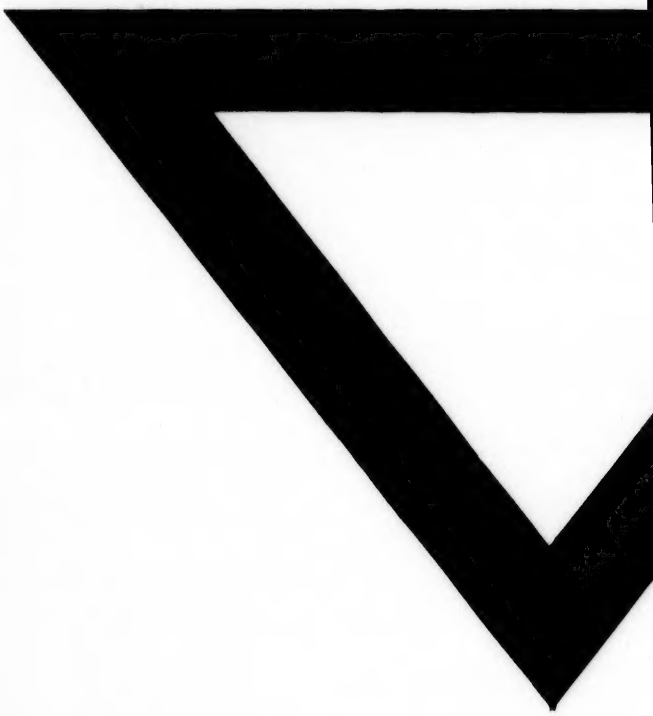
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Lettre du P. le Gobien aux missionnaires français à la Chine et aux Indes. . . . . Page 1
Lettre du P. Bouchet, de la Compagnie de Jésus, missionnaire de Maduré, et supérieur de la nouvelle mission de Carnate, à M. l'ancien évêque d'Avranches. 56
Lettre du P. Bouchet au P. Baltus. 88
Lettre du P. Martin, missionnaire de la Compagnie de Jésus aux Indes, au P. de Villette. 122
Seconde lettre du P. Martin au P. de Villette. 177
Lettre du P. Bourzes, missionnaire de la Compagnie de Jésus aux Indes, au P. Étienne Souciet. 220
Lettre du P. Étienne le Gac au P. Charles Porée. 229
Lettre du P. de la Lane, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Mourgues. . . 238
Lettre du P. Martin au P. de Villette. 265
Lettre du P. Papin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. le Gobien. 276

FIN DE LA TABLE DU XVIIIe VOLUME.

Bibliotheca Ottaviensis

ge 1
. 56
. . 88
te. 122
te. 177
. . 220
e. 229
. 238
. 265
. 276